



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

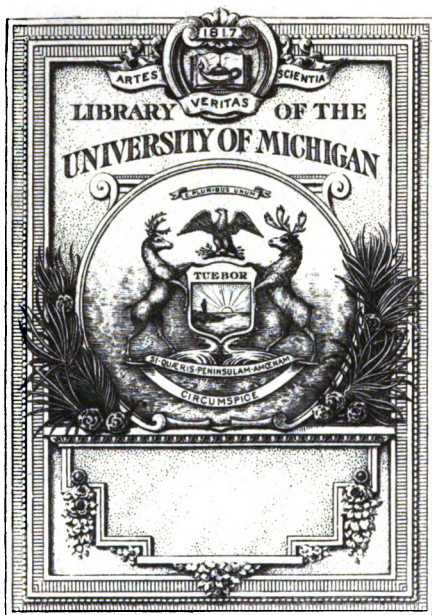
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

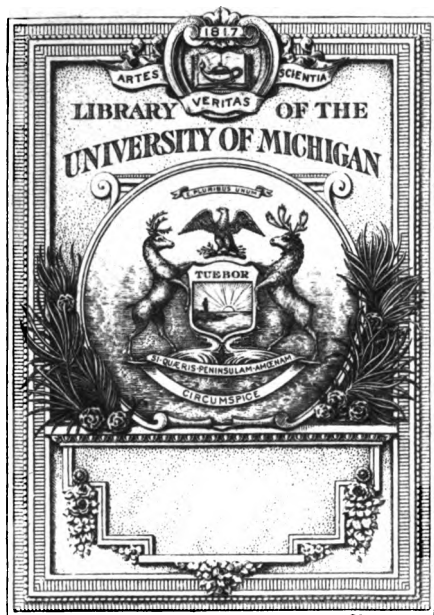
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A

935,241



848
C4535.
1855



848
C453.5,
1855

PARIS



MISS AMÉRICA

DU MÊME AUTEUR :

DINAH SAMUEL, 7 ^e édition	3 fr. 50
LE MASSACRE, 3 ^e édition.	3 fr. 50

PROCHAINEMENT :

FLAGRANT DÉLIT, ET CÆTERA.

LE CŒUR.

LA GOMME.

PARIS



MISS AMÉRICA

PAR

FÉLICIEN CHAMPSAUR



QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*



1885

Tous droits réservés

HARRY ALIS,

Je t'offre ce roman.

Le premier, *Dinah Samuel*, eut mauvaise fortune. Le nombre d'éditions, sept, parues dans l'année de la publication, est minime, relativement aux succès qui courent. La presse, grâce à quelques journalistes franchement représentés, fit la conspiration du silence.

Alphonse Daudet m'écrivit : « Ce livre fume et grouille comme une cuvée de vin nouveau. » Aurélien Scholl imprima dans une chronique : « C'est une série d'études, d'observations. Il y a de tout : du pastel, de l'eau-forte, de l'aquarelle, du portrait et de la charge. » Enfin Sardou me manda simplement : « C'est trop long. » La critique est d'un maître, d'un habile.

Et ce fut réglé. Un mot pourtant a fait son chemin : « le modernisme ». Alors on était naturaliste. Depuis on a été moderniste. Grand bien leur fasse ! Dans une revue étrangère, on m'a traité

« d'apôtre de la nouvelle école ». Je n'ai pas assez de barbe.

Les jeunes romanciers, plus exactement des nouvellistes, s'occupent trop de la fille abjecte. Il semble, d'après eux, que toute la vie humaine tienne dans certaines maisons sur le seuil desquelles précisément elle s'interrompt et devient animale.

J'ai voulu peindre d'autres femmes, d'autres milieux, sans prétendre avoir accompli mon ambition. Avec des souvenirs exacts de réel, d'humanité, j'ai suivi un rêve dans le développement d'une aventure de vierge orgueilleuse, révoltée, puis soumise.

Pour la comprendre, il faut avoir souffert parfois des familiarités parisiennes, du coudoisement des foules, des poignées de mains suivies d'un besoin machinal de s'essuyer.

Mais qu'est-ce que cela fait, compagnon de jeunesse ? Tenter beaucoup, ne rien atteindre, c'est le destin de la plupart. Il n'y a malheureusement d'assez bon, de presque vrai au monde, qu'un peu d'affection.

FÉLICIE CHAMPSAUR.

Jersey, 1884.

I

L'HIPPIQUE

MISS AMÉRICA

I

L'HIPPIQUE

Henri IV mandait en Angleterre un marchand, nommé Michaud, lui chercher des chevaux de chasse, « les chevaux français étant trop mous et trop lents pour suivre les chiens ». D'autre part, de tout temps, chez nous, depuis les croisades, après lesquelles fut à la mode le cheval arabe, on a préféré le produit étranger. C'est probablement pour remédier à ce double inconvénient qu'a été fondé le concours hippique; s'il n'a pas diminué l'importation (le cheval se vend partout, en Angleterre, en Russie, en Danemark, en Allemagne, en Hongrie, à meilleur marché qu'en France), il a eu, au moins, une influence salubre sur le dressage. Il a fallu mettre les harnais ou une selle sur le dos d'animaux dont, jadis, on se serait

bien gardé de gâter la jolie apparence par le moindre travail ; il a bien fallu, avant la présentation, un exercice sommaire.

Mais il me semble, plus sérieusement, que le concours hippique ait été fondé pour permettre à la race féminine de démontrer ses qualités vantées et, à l'occasion, de lui fournir des débouchés nouveaux. Quelques éleveurs et écuyers peuvent en même temps produire les résultats de leurs efforts ; on ne les dérange pas. C'est un lieu de réunion, admirablement choisi, pour dire ou entendre le potin du jour, voir la mode, saluer les étoiles mondaines ou autres, celles qui resplendissent au plus haut du ciel et celles qui voudraient y briller. Intérêts et vanités, le gouvernement a raison de protéger, d'encourager les marchandages et les coquetteries.

Le décor est très gai. A l'entrée, avec des voix aigres, des voyoumen crient : « Le programme des co'rses, d'mandez !... » Sous le vestibule, les voitures exposées ; des amateurs les inspectent, les critiquent ; les fabricants les font valoir ; ils les poussent, d'une seule main, sans effort, et les retiennent de même : « Voyez, messieurs, c'est léger... une plume !... »

Par l'immense toit de vitres tombe dans le hall une lumière blanche et douce, agréable aux belles d'autrefois et d'aujourd'hui. Aux colonnes, des cartouches dorés, aux initiales de la Société Française Hippique, surmontés de trophées, de drapeaux tricolores ; sur les galeries, des dessins, des tableaux ; on aperçoit d'en bas les éternelles femmes nues qui reviennent tous les ans, au mois de mai, se faire vernir, les vieilles rengaines. En face de la tribune du comité, aux draperies de velours nacarat frangées d'or, parmi ces femmes nues, peu excitantes, une musique militaire et des sonneurs de cor.

Il y a du monde depuis midi. Les uns vendent, les autres achètent ; selon les jours, des tilburys, des mails-coachs courent, tandis que le marquis de Mornay, président, note, poinçonne.

Ce lundi, dernier jour de mars, avaient lieu les courses au galop de gentlemen pour le prix de la Coupe. Vers quatre heures, les tribunes se garnissent quasi subitement ; la piste se vide. Des soldats, en culottes basanées, placent les obstacles, les murs, les haies. Au milieu, bordée d'herbes et de buis, la rivière.

Une foule élégante s'agite sur les banquettes rouges installées en gradins ; derrière, maintenant, on circule avec peine. Mondaines, horizontales, pschutteux, filles de théâtre, sportsmen, officiers à un, deux, trois, quatre galons ; ensemble vaguement houleux des jaseries ; odeur saine des chevaux, essences des femmes, parfums et bouquets ; c'est le début du printemps parisien.

Tandis que, parmi les coureurs, d'aucuns, dans les boxes, disent un mot à leur bête, que le premier, à cheval, en habit rouge, à côté des boutiques où sont à l'étalage cravaches, selles, étriers, couvertures, casquettes et chapeaux, attend le moment de faire son entrée, des bandes de moineaux, descendus des frises sur le sable, picorent des graines dans le crotin. De ci, de là, un casque scintille dans un rayon de soleil ; de ci, de là, un chapeau excentriquement joli, des ombrelles, font des taches amusantes.

Superbe chambrée. La cloche sonne ; une fanfare de cors éclate ; la cloche résonne. Un cavalier, monté sur un alezan brûlé, paraît. Au premier bruit de sabots, les pierrots s'envolent avec un léger frémissement de plumes

effarouchées; ils se posent sur les corniches et prennent l'air de considérer effrontément le spectacle. Les lorgnettes sont sorties des étuis. C'est le comte de Mauvieuse, un steeple-chaser. Sa bête est fort difficile, irascible, nerveuse, refuse les obstacles sur lesquels elle est conduite à un train d'enfer, à coups de cravache. Devant la rivière, le cheval s'arrête net deux fois; et, à la fin, il la passe tranquillement, comme un gué.

Puis il renverse la prochaine barrière.

Des rires s'élevaient dans le bourdonnement de foule. Mauvieuse commençait à être ridicule pour ce public varié.

Dans les tribunes de gauche et celles du comité, monde pschutt, les vraies femmes; dans celles de droite, les maîtresses; dans toutes, des romans en train, des sourires, des lèvres sévères, des encouragements derrière l'éventail, des travaux d'approche exécutés par les amoureux. Au-dessus des bancs des cocottes s'étalait une affiche ironique : *Cartes*. Et cette autre encore : *Phénoi***, désinfectant hygiénique*.

Le cheval venait de renverser une haie; si le comte conduisait avec vigueur, c'était sans

la moindre sagesse; un mouvement brusque le jeta dans l'eau où il tomba assez adroitement; il fut quitte pour un bain de pieds. Les amateurs à cent sous, effarés, venus là pour voir, mais sans y rien comprendre, poussaient sans gêne de facétieuses exclamations. La troisième fois, Mauvieuse franchit l'un des massifs du petit square central, au lieu de la flaque.

Enfin ce fut fini.

Il rentra « honteux comme un lapin » dit Alice Penthievre, l'amie du pauvre comte, à sa camarade Marthe Rosée. Elles ne manquaient aucune séance; chaque soir, vers quatre heures, elles arrivaient, gentiment harnachées, présentées en paire. Jamais l'une sans l'autre, les cheveux noirs en frisons de Marthe faisant valoir la blondeur lumineuse d'Alice. Couple toujours à la même place; des gommeux leur retenaient un morceau de banquette; quand elles arrivaient, les intérimaires se levaient et saluaient, fiers s'ils étaient remarqués. Imbécillité humaine.

Les papotages s'interrompirent soudain; un nom courut comme un murmure de bonne attente. « Véran, très chic ! ». Le comte se dirigeait, au petit trot, vers la tribune d'honneur.

Ayant remis son numéro d'ordre au président, il prit du champ et franchit le premier obstacle. De jolie tournure, d'une ligne distinguée, des yeux pers énergiques, une fine barbe galante et blonde, la culotte blanche qui collait, sans exagération d'écuyer, il avait vraiment, sur Poëters, issu de Czarina par Goupie, un charmant aspect de gentilhomme.

En passant, le comte Paul, d'un coup d'œil rapide, avait parcouru les tribunes du comité, et, sans un remuement dans le moindre trait de sa figure, il avait fait de son regard, imperceptible aux indifférents, un hommage à une jeune fille d'une beauté incomparable et bizarre. Salut insaisi de tous, sauf de celle à qui il s'adressait, ayant quelque chose de l'invocation profondément émue, dans les anciens tournois, du chevalier à la dame de son amour.

Margaret Prentice était restée impassible.

M. de Véran ne montait pas en bridon, comme Mauvieuse; il n'était pas parti pour un steeple-chase. Cette impulsion une fois donnée, on n'est plus maître de la direction. Ce n'est pas tout d'allumer, ce qui serait parfait si on avalait les trois tours d'une enfilée; il faut, entre chaque saut, reprendre son cheval. Ainsi

agit M. de Véran. Poëters ne lui sortit pas un instant de la main et des jambes ; le parcours fut accompli dans une allure ordonnée, d'une régularité absolue. Au second tour pourtant, le sabot effleura le mur ; une demi-faute. Les trois fois, avec précision, sans l'aide de la cravache, il attaqua la rivière juste à la distance, une dizaine de mètres au plus, dont avait besoin pour ce saut en largeur l'animal qui aussitôt retrouvait son aplomb. Chaque coup, le comte, par le même regard d'une discrétion infinie, adresse, du fond du cœur, sa prière très humble de croyant éperdu à miss Prentice.

Au dernier saut de la rivière, les applaudissements éclatèrent. C'était exécuté avec une telle perfection que cet art semblait très simple, naturel, sans efforts. M. de Véran ne vit pas la foule bigarrée, les robes multicolores aux reflets chatoyants, les petites mains gantées qui battaient en son honneur, ses amis du club enthousiastes, la rangée de curieux, redingotes et uniformes, les jolies femmes levées, braquant des lorgnettes, le public banal, en face et de l'autre côté, le saluant de tapements de cannes sur les planches, de bravos. Il entendit vaguement un bruit de succès ; il perçut à peine

la fête naissant pour lui, de droite et de gauche dans les tribunes, à mesure. Tous ses sens furent concentrés à cette ivresse d'une seconde, miss Maggie lui souriant, et au souvenir délicieux qui, pendant la minute de sa rentrée, la sorte d'acclamation, lui montrait encore des cheveux blonds, un visage pur, des yeux bleus, un sourire.

Descendu, tandis que Ned Bury, le cocher de Savinel, le célèbre banquier, dont il présentait le crack, s'avavançait quasi en parade sur la piste, M. de Vérant était vivement félicité. « Tu as sauté comme un ange ». Le duc de Trésel ajouta : « Mauvieuse comme une bête ».

Parmi ceux qui l'entouraient, un vieillard de grande allure, le comte de Tournon, le même qui monta, en 1844, Géricault, le poulain de lord Seymour que personne n'avait pu monter, Verdet, le peintre impressionniste, Michel de Béraud (un connaisseur, ce vicomte ruiné). Tous avaient à la boutonnière, comme une cible criblée de balles, une carte trouée de coups de poinçon.

M. de Vérant recevait ces éloges avec modestie, quand il aperçut, venant à lui, Claude Chauny, son ami le plus dévoué. Sur un mot

aimable, peut-être spirituel, il laissa les complimenteurs ; puis, avec une gaieté folle d'enfant :

— Eh bien, mon cher vieux, tu as remarqué qu'elle m'a souri?...

Chauny, figure sérieuse, pantalon clair, pardessus gris de fer, coupe anglaise, cheveux ras, l'aspect d'un officier en civil, d'un dandy, ce qui est mieux qu'un gommeux, lui serra la main vigoureusement :

— Tu as très bien conduit ta course ; tu auras le prix.

— Qu'est-ce que cela me fait ? C'est pour elle. Elle m'a souri, entends-tu bien ?

Et il lui prit le bras, continuant à parler doucement, d'abondance ; près d'eux, on se trompait sur cette joie intérieure en train de se manifester. « Je suis heureux... Elle m'aimera... Comment ai-je pu, moi, le sceptique se moquant des passions, me laisser prendre de la sorte à la flamme ingénue de grands yeux d'azur ? »

Il se tut, et comme son ami ne l'encourageait pas, il prononça, assez exalté :

— Je suis fou d'elle.... Je ne vis que pour elle... Si elle ne m'aimait pas, il ne me resterait qu'à me tuer !

— A être un peu ridicule, dit Claude Chauny, caressant, avec la pomme d'or d'un

petit jonc, le dessous de sa moustache, négligemment.

Pourquoi plaisantait-il et que savait-il de lui-même? La mort, en certains cas suprêmes de la vie, semble un besoin aussi fort, aussi violent, aussi intense, aussi nécessaire que l'amour. Et on ne meurt, on n'aime qu'une fois.

II

UNE ÉTOILE DE LA DANSE

II

UNE ÉTOILE DE LA DANSE

— Oui, prononçait haut Blaise Verdet, je dresse actuellement un jeune cheval anglo-normand d'un caractère assez difficile, d'une sensibilité extrême, qui passage et piaffe fort bien... Il change de pieds au galop, sur les deux lignes, du tac au tac. Ses allures artificielles sont d'un fini !..

— Vous fréquentez toujours le manège du marquis de Cielo ? demanda M. de Trésel.

De taille plutôt petite que moyenne, en habit noir, la cravate blanche fixée de chaque côté avec des épinglettes de pierreries, des perles au plastron, le duc, sur sa figure mignonne un brin masculinisée par une paire d'assez fortes moustaches finissant légèrement en poils retroussés et folâtres, avait ordi-

nairement comme un air de flegme, de suprême indifférence, de détachement supérieur, qui pouvait à certains paraître aisément de l'insolence. Distingué, regardé par le public comme le roi de la gomme, il avait été consacré par une mauvaise fortune, Anna Borine, cette jeune fille cosaque, qui débuta dans une pièce posthume de Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*, et dont Paris s'occupa six mois, se tuant chez lui, en son honneur, par écœurement du peu qu'elle savait de la vie, d'un coup de poignard. Une belle étrange fille, Borine, en somme ridicule. D'aucuns avaient fait au duc, en apparence un bon garçon aimant à s'amuser, un crime de cette mort. On a une maîtresse; bientôt on la quitte, parce qu'elle est romantique et monotone; elle se suicide; ce n'est pas spirituel et très ennuyeux.

Verdet répondit :

— Oui, ça biche toujours chez lui.

Presque arrivé maintenant, par les femmes, l'ancien bohème, le peintre tâchiste, le voyou dans le train, le larkin gouaillieur d'atelier qui, à Montmartre, était toujours en quête d'un ami à tomber d'un déjeuner, d'un dîner, et de quarante sous au dessert. Il n'empruntait plus deux francs aujourd'hui, mais cinq louis, dix,

quinze. Si par hasard quelqu'un parlait d'un peintre ou d'une fille de Montmartre, il n'avait pas assez de dédain pour ce monde qui l'avait entretenu; à présent il ne permettait cette liberté qu'aux gens pschutt. Dans les salons il savait trouver la vieille femme à tomber, au billet de mille facile. De son enfance sous les ponts de la Seine, de son adolescence sous ceux d'une casquette, il avait gardé de l'entrain, du bagou, une saveur canaille amusante. Il savait des histoires qu'il racontait avec esprit, méchanceté; lui, d'ailleurs, était le premier à rire pour donner le signal; il se renversait sur le dos d'un fauteuil ou d'un divan, bouche bée, bruyante; il frappait de satisfaction sur ses cuisses et, les jambes en l'air, montrait, entre le pantalon court et les souliers pointus, vernis au pinceau, à talons plats, ses chaussettes de soie violette à flèches claires. Paresseux avec des lices, le plus clair de son revenu, cependant il fabriquait de loin en loin des aquarelles impressionnistes, qu'il plaçait; on n'osait pas refuser quelques louis à un artiste tapeur qu'on avait invité. De la verve, du montant, au reste; une langue bien moderne, bien parisienne. Pour le moment, on le disait au mieux avec la marquise de Cielo, grosse femme de près de soixante

ans, aux bras énormes, aux seins dont la chair, en soirée, où cette splendeur abondante se décolletait trop, tremblait comme une belle gelée dans un dîner d'apparat. Verdet ne monte pas que les chevaux de M. de Cielo, à qui c'est bien indifférent.

Ils étaient quelques-uns, le comte de Véran, le duc de Trésel, Verdet, Savinel, René de Mauvieuse, Béraud, Gontard, le gommeux fumiste, causant dans le foyer central de l'Eden, en haut du grand escalier de droite, qui, d'un péristyle sévère, en pierre blanche, mène dans un éblouissement de couleurs éclatantes, trop vives même, de lumières reflétées par d'immenses murs de glaces.

Du grand foyer, où le plafond représente un tas de femmes : japonaise fumant de l'opium ; espagnole roulant une cigarette ; turque accroupie devant son narghileh ; une algérienne, une viennoise, une anglaise, une bohémienne ; une alsacienne debout sur un tonneau et agitant une branche de houblon ; une russe, le thé, dans un paysage de neige ; une paysanne bourguignonne en vendanges ; une soupeuse, entre ses doigts fluets la coupe de champagne pour un toast ; — du grand foyer, à travers de gigan-

tesques arcades indiennes, polychromées, dorées, chargées de prêtresses nues, de têtes d'éléphants, on aperçoit la salle principale, son lustre octogone, monumental, aux verres de couleur tamisant le rayonnement électrique; les lanternes orientales en face de chaque arcade, et, autour du lustre monstrueux, dans la diffusion des clartés, des ballerines lascives en jupes de gaze, tout cela peint fort pittoresquement, des musiciens fantastiques, une écuyère debout sur un cheval blanc, prête à traverser un rond de papier tenu par un clown dodelinant du bas, le bal masqué, Arlequin, Pierrot, et, menant la cohue, Polichinelle.

A droite, la cour indienne, avec sa coupole vitrée mobile, avec ses bars russes, hollandais, américains, ses filles en costumes nationaux, derrière les comptoirs; à gauche, le jardin d'hiver, avec son plafond en verres de couleurs qui, à la lumière électrique, semble en or, avec les palmiers, les cactus, une végétation exotique et chaude; avec sa grotte, sa cascade. Ce monument corrompu, d'un luxe inouï, un tantinet criard, tient du bazar, du bateau de fleurs, du temple hindou.

Depuis son début tous les soirs, lorsqu'Eva

Cordi était sur l'affiche, les numéros impairs, car elle alternait avec la Rinalba, une cohorte de fanatiques occupait, en habit noir, la fleur à la boutonnière, les premiers rangs des fauteuils d'orchestre. C'était de l'enthousiasme, du délire. C'était la mode; ils la font.

Deux partis d'abord avaient été en présence : les Rinalbistes à gauche; les Cordistes à droite. L'union alors était achevée; les Rinalbistes étaient convertis; il n'y en avait plus qu'un seul, le marquis de Mauvieuse, sans doute pour ne pas se rencontrer avec son fils. Le duc de Trésel dont les mains sont rouges (leur est-il resté des gouttes de sang?), venait de temps en temps oublier la pauvre morte de dégoût, Anna Borine, et, pour la Cordi, vers la fin du grand balabile, il applaudissait négligemment du bout des doigts.

Tous les deux jours, ils étaient fidèles à leur poste : le prince de Sagan; le général Ostier, qui apprenait là à faire défiler ses régiments; le marquis de Sceaux, amant des étoiles comme la lune (le marquis n'est pas un sot, c'est une bête); des peintres, des journalistes, toute la gomme; Savinel, le banquier, dont la bonne humeur exubérante égayait par des exclamations. des saillies d'esprit, la monotonie

d'une centaine de représentations. Ils formaient une armée élégante ; ils avaient un ralliement, un refrain :

Io sono Cordisto.....

Les gommeux ont raison. Eva Cordi vaut mieux qu'eux tous. « Eva, la première femme du monde ! » bégayait un petit prince italien, Corvanella.

Bien que fêtée et admirée, la Cordi n'avait pas encore un nom très connu de la foule, en France du moins, où se consacrent les réputations. Mais une élite saluait le triomphe de sa grâce charmeresse.

Aussi bien, elle a le je ne sais quoi de supérieur et d'inexprimable qu'on ne peut acquérir, la sorte de divination, marque des véritables artistes. Quelle actrice s'est révélée tragédienne à Paris, depuis quelques années ? Mieux vaut ne pas chercher. Trois femmes de théâtre faisaient passer cet hiver, à des degrés différents, dans la tête de ceux qui les écoutaient, les voyaient, le frisson du beau : Dinah Samuel, Thérèse, la Cordi. La dernière, ravissante de jeunesse dominatrice, n'ayant pas besoin du vers, de la phrase éloquente, de la chanson,

ne parle pas ; elle danse ; elle compose elle-même avec ses attitudes, avec ses gestes, des strophes passionnées et harmonieuses ; elle est sa propre poésie.

L'art se manifeste où il veut. Une tragédienne, au théâtre de l'Eden, dans ce caravansérail ? Oui, parbleu. Sans doute, les trois quarts des spectateurs ne songent, dans cette vaste et magnifique boîte à musique, qu'à perdre une soirée, si ce n'est davantage ; qu'à se divertir dans la contemplation, plus ou moins troublante, de belles filles en maillot. Et rien de délicieux dans ce genre, comme la *marinaresca*, dansée en un rythme parfait, au neuvième tableau du ballet du signor Manzotti, *Siéba*, par seize jolis sujets de perdition, ravissamment déshabillés.

La foule admirait volontiers ces ensembles chorégraphiques, merveilleux de précision, ces manœuvres irréprochables et amples, ce luxe de costumes et de décors ; mais, les soirs où la Cordi tenait le rôle de *Siéba*, la foule était, en outre, vaguement surprise de trouver, au milieu de tout ce clinquant, dans les resplendissements de lumière électrique, dans le trouble de toute cette chair étalée, une ballerine qui saisissait, faisait croire que c'était arrivé.

Beaucoup avaient peur de se tromper et disaient leur surprise à voix basse. Ce murmure traversait la ville.

Et c'est pourquoi M. de Véran, le soir du jour où il avait gagné le prix de la Coupe à l'Hippique, était avec ses amis du boulevard et du club à l'Eden.

Amoureux, il l'était, certes, à ne plus pouvoir, presque, ôter de sa pensée le sourire de miss Maggie. Mais où tuer le temps qu'il ne pouvait vivre près d'elle ? Là, au moins, regardant le ballet qu'il voyait pour la quarantième ou cinquantième fois, il songeait à elle, sans être importuné, dérangé par des paroles niaises ; il charmait ses yeux par un spectacle ne troublant guère sa rêverie.

Le duc de Trésel venait parce que c'était à proximité de ses deux cercles, du Jockey et des Moutards, du premier surtout. Un agréable divertissement après dîner ; il y retrouvait des amis, Savinel, qui, chaque soir, faisait un nouveau commentaire de la pièce. Lorsque Siéba, après avoir commis le doux et ardent péché d'amour dans les bras du roi Harold, retourne, éplorée au paradis, devant Wodan, le ban-

quier traduisait ainsi la situation : « Papa, je vous ramène votre fille qu'est dans un chouette état !.. »

Et il avait un bon gros rire, bon et gros comme lui.

Verdet était admis dans leur groupe par tolérance, l'endroit étant public. Savinel, l'âme tranquille, fumait sa lourde pipe d'écume, adossé à la balustrade de pierre. Le comte de Mauvieuse, lui, encore plus éreinté qu'à l'ordinaire, à cause de sa course malheureuse, ne parlait pas. D'ailleurs, sa conversation n'était jamais bien brillante. Pas très intelligent. C'est lui pourtant qui avait inventé d'aborder quelqu'un par un coup sec dans l'estomac en disant : « Correspondance ? » Il disait très souvent : « C'est pschutt ; ce n'est pas pschutt. » De loin en loin, il essayait un mot nouveau. Jeune, de vingt-cinq à vingt-six ans, comme Gontard et comme le duc. Paul de Véran, Blaise Verdet avaient passé, eux, le cap de la trentaine ; Savinel, celui de la cinquantaine.

Et de Béraud, quel âge ? Assez difficile à savoir, comme sa vie. « Il est bien empaillé », disait le peintre impressionniste.

C'était pendant le premier entr'acte. Les

foyers et les promenoirs étaient encombrés par une foule, gommeux de toutes les marques, étrangers, rastaquouères, braves bourgeois avec leurs femmes au bras. Au milieu, coudoyantes, coudoyées, les filles ; d'aucunes en robes de soie criardes, presque toutes les cheveux jaunes, les lèvres rouges. La note vermeille des bouches était dominante. La taille étroite, très serrée, la poitrine rebondie, bien en avant, la croupe exubérante ; allure générale. Elles avaient en montre leurs femelleries, les lèvres, les seins, pour ce trafic de peau humaine. Ce courant de chair va et vient, tourne et retourne ; l'atmosphère en est bestiale. Véran et ses amis se tenaient dans le premier foyer, en haut de l'escalier, pour ne pas être mêlés à la cohue ; ils la voyaient seulement. Plusieurs fumaient, ce qu'ils ne se permettaient pas en bas, dans les couloirs des loges.

Là, un autre public.

M. de Véran avait invité Savinel, Trésel, Béraud, Mauvieuse, Gontard, même Verdet, à souper après minuit aux Faucheurs (c'était le nom adopté par leur compagnie dans un cabaret du boulevard), et sabler le champagne à la gloire du prix qu'il avait enlevé triomphalement. Verdet était déjà très en gaité.

Comme Béraud, à propos d'une machine de Dennergy, au Châtelet, à laquelle il avait accompagné, la veille, Lucette Omnibus, disait que Dennergy avait un peu la tête du prince de Sagan, Verdet, déclara :

— C'est le Sagan des pauvres.

Et rien de drôle que ce mot de Verdet, incompréhensible à plus des neuf dixièmes des hommes, que le dédain de grand seigneur avec lequel il prononça : « des pauvres. » Le gros Savinel en était ébaubi ; il se oromettait de retenir ça :

— Répète un peu, ma...

Il s'arrêta sur un surnom de Verdet, qu'on lui donnait en son absence.

— Miss América est ici ?

— Oui, ici. Je viens de l'apercevoir, en bas, comme j'arrivais, entrant dans une loge de droite. Elle est vraiment d'une indépendance !

— Accompagnée de qui ?..

— De son père et de la gouvernante, mistress Browson.

— Ah ! j'ai de la chance aujourd'hui !.. Je voudrais bien pouvoir aller les saluer, au prochain entr'acte... N'est-ce pas, cher ami, qu'elle est adorable, qu'elle est divine ?..

Claude Chauny, que Véran avait prié de façon trop cordiale et pressante d'assister à sa petite fête pour qu'il pût refuser, subit bien plus volontiers un dithyrambe sur Margaret Prentice.

M. de Véran ne confiait sa passion à personne, sauf à Claude, en qui il avait une confiance sans limites, confiance plus que fraternelle, toute de profonde amitié, de sélection suprême. Il aurait voulu crier aux gens, aux choses, à la nature entière, aux myriades d'étoiles d'or contemplées un instant, le soir, en se rendant au club pour un dernier bac, au ciel indifférent, qu'il aimait miss Maggie, qu'il aimait pour toujours, à en perdre le souci du reste de la vie, qu'il aimait.

Et, près de Claude, il se soulageait du poids de ce silence sur le cœur.

Séparés du groupe, les deux amis se promenaient dans le grand foyer, quand ils rencontrèrent Ned Bury.

Le cocher de Savinel s'était arrêté avec une cocote empanachée qui lui dit en le quittant :

— Souviens-toi : je ne m'appelle plus Madame Audeça ; je m'appelle Caillote.

Il salua le comte qui lui serra la main.

Nerveux, court, mince, facerosée, les cheveux châtain, la raie au milieu de la nuque, aplatis, ramenés vers les tempes, Ned Bury, en habit très cambré, fait mine de gentleman.

Pourquoi pas ?

Il galope au Bois, on le rencontre aux courses, aux vendredis de l'Hippodrome, aux samedis du Cirque, dans les grands cabarets, à l'Opéra, partout enfin, et toujours irréprochable dans le costume exigé par l'heure de la journée élégante ; ses cravates sont bien choisies, mais il manque de goût pour ses épingles qui tirent trop l'attention. Pas du tout un cocher banal. Directeur de l'écurie, se contentant d'y jeter un coup d'œil de maître, de malmenier les cochers et les palefreniers sous ses ordres ; gagnant plus de cinquante mille francs par an, dont douze mille d'appointements, le reste mijoté avec les fournisseurs sur le fourrage, la paille, l'avoine, avec les marchands de chevaux ; commanditaire de tripots, d'écuries suburbaines, il pratique les filles connues et oblige parfois des gentilshommes. Il a surtout des renseignements par ses relations spéciales, des tuyaux quasicertains. « Quel cheval me conseillez-vous ? »

D'aucuns le courtisent.

Ned Bury complimentait M. de Véran dans une forme très aimable, très correcte, sans familiarité, sans respect, sur la façon dont il avait monté à l'Hippique. Mais, comme il mit la conversation sur la Cordi, sur son génie de ballerine, le comte y coupa court :

— Adieu, mon petit.

Le rideau se levait sur le tableau de la forge, au deuxième acte. Une tourbe s'était précipitée vers le promenoir, afin de regarder un bout de décor, quelques jambes de danseuses.

Descendant aux fauteuils d'orchestre, Claude Chauny s'emportait presque :

— Voilà, mon cher Paul, où nous conduit la mêlée lamentable de Paris !... Tu élèves singulièrement jusqu'à toi ce cocher de maison, enrichi par toutes les industries sans dignité greffées sur son métier... Je n'évoque pas une hiérarchie ridicule, mais ta conscience... Les filles, les bookmakers, les croupiers et les valets de cercle qui prêtent les jours de déveine, toute cette honte avec laquelle on pactise nous diminue !... On s'affaisse dans une pourriture d'écurie et de boudoir... La fierté est à la cote !

le rateau du croupier ramasse l'honneur des pontes!...

M. de Véran, sous la douche de ces propos naïfs, entendait le grincement des limes, le fourbissage des épées, le bruit des marteaux qui frappaient, sur la scène, les enclumes en cadence.

III

JALOUSIE DU PASSÉ

III

JALOUSIE DU PASSÉ

En 1884, M^r Ralph Prentice était un des hommes les plus paisibles et les plus heureux. Il y a peu de bonheur parfait sur la terre, si on cherche plus loin que le médiocre, si on ne s'en tient pas aux félicités passagères et illusionnantes de l'existence. Un contentement qui naît de désirs apaisés, de rêves accomplis, des ambitions réalisées, de la vie enfin soumise à la volonté; un plaisir intérieur (sans rapports naturellement avec la sérénité d'êtres satisfaits d'une pensée quasi sans vol dans un étroit horizon), telle était bien, à cette période de son âge, la marque principale de la physionomie fort complexe et assez fermée de M^r Prentice.

Les provinciaux et les profanes, à voir dans la loge, derrière sa fille, d'une grâce souveraine,

et la gouvernante, distinguée dans un genre d'accompagnement, cette façon de géant roux, assis avec nonchalance, vêtu d'un complet quadrillé, au cheveu dru, poivre et sel, la barbe épaisse, à peine grisonnante, taillée en fer à cheval, ne se doutaient point de la présence d'un personnage plusieurs centaines de fois millionnaire et connu du monde entier.

Miss Maggie, son unique héritière, était tout ce qu'aimait ce géant.

Le tableau de la forge finissait. Aux fauteuils d'orchestre, des places étaient encore inoccupées. Les gommeux rentraient ; avec leurs cornées vagues sans un reflet d'intelligence, la taille pincée, la queue de l'habit noir en forme d'élytres, ils avaient l'air de coléoptères blasés. Savinel était déjà installé largement dans son fauteuil, tout au premier rang ; à sa droite, le duc, mince, étique, nonchalant, écoutait, avec béatitude, les plaisanteries que le banquier faisait de manière à être entendu de vingt personnes autour de lui. René de Mauvieuse, affaissé, considérait le spectacle comme un mouton qui n'en peut plus ; à côté, Blaise Verdet et Michel de Béraud échangeaient des mots drôles, puisqu'ils en riaient.

Véran et Chauny les dérangèrent un peu pour occuper leurs fauteuils, du premier rang aussi, vers le milieu ; alors le comte jeta, par hasard en apparence, un regard du côté de la loge de M^r Prentice. A ce moment, miss Maggie, sans réflexion sur cette imprudence, le suivait des yeux furtivement ; deux étincelles se joignirent, deux amours se rencontrèrent.

Miss Margaret Prentice, après avoir triomphé d'abord, en janvier, dans le salon de sa belle et radieuse protectrice, M^{me} Huxbey, chez qui vient, à la suite de la baronne Alphonse, une partie de la grande société parisienne, avait eu, dans toutes les fêtes de l'hiver, un succès prodigieux de grâce, de beauté, de charme étrange. M. de Véran, qui allait dans les mondes, l'avait vue chez M^{me} Huxbey, et là, soudainement, elle l'avait conquis. Il la revoyait, svelte en sa robe de crêpe rose, des brins de bruyère au corsage et sur sa chevelure blonde ; il avait dans la mémoire, portrait précis à ne pouvoir jamais être effacé, cette petite tête, au profil altier, aux yeux bleus, sur des épaules pleines de fossettes ; il se rappelait le son de sa voix hardie, ce parler à la fois tendre et libre, son aristocratique indifférence,

sa distinction souveraine de gestes, ses mains longues, ses lignes souples, sa taille de liane et, poussant au delà, dans un rêve d'avril, cette perfection de tout, un sourire d'un attrait indéfinissable; il la revoyait svelte en sa robe de crêpe rose.

Son amour, né d'un sourire, avait grandi peu à peu, puis démesurément. Lui, qui se glorifiait volontiers de son âme exacte, avait résisté d'abord à ce sentiment, ignoré jusque-là, d'adoration profonde. Efforts de dandysme très inutiles. Comment, lui, un oseur, n'avait-il pas dit à miss Amérique cette passion accaparrant sa vie, cette émotion ingénue, qui l'avait d'abord humilié, cette flamme si nouvelle et si pure qui brûlait son être?

Les occasions n'avaient pas manqué; par exemple, au « robinson » de la comtesse de Marles, lorsque, d'après la tradition de la duchesse de Boufflers, elle pria ses amies de venir chez elle en grisettes et paysannes. La cabaretière était exquise, avec son chapeau de paille garni d'épis et de fleurs, ses cheveux d'or tombant le long de son corsage et sur sa jupe. De Véran, autrefois, avait été bien épris de cet or fluide; ce soir, il n'eut de pensées que pour miss Maggie, divine en soubrette Louis XV, sous

le coquet bonnet de dentelles noué de rubans roses. M^{me} de Marles disait : « Y vous est survenu, monsieur l'enjoleux, le suborneux de filles, quéque malheu, pour sûr? »

Il fallait qu'il fût vraiment amoureux, pour avoir été si préoccupé chez la comtesse, si timide, un peu maladroit, un tantinet lourdaud.

Chez M. Morton, le ministre des Etats-Unis, dans les bals de la colonie américaine, chez M. de Tolant, chez le baron Chotel, chez le marquis de Feurolles, à sa soirée japonaise, sauf dans le faubourg, où un baron de vieille roche est plus qu'un marquis nouveau, fermé pour une fille de finance, presque partout, il avait dansé, cotillonné avec elle.

Pourquoi s'en était-il tenu à un flirtage banal?

Il apercevait, le matin, à la potinière du Bois, miss Maggie, venue à pied, en costume tout à fait mâle de lainage anglais, et, d'autres jours, harmonieuse en habit de cheval, courant à travers les allées sur une magnifique bête qu'elle conduisait supérieurement; l'après midi, c'était aux Acacias ou bien encore au five o'clock des amies; le soir, à l'Opéra, aux Français, et aussi dans les petits théâtres. Quand on parlait d'elle, on l'appelait souvent, à cause de sa fortune,

« l'héritière », et encore, à cause de son caractère excentrique, « miss Amérique ». Elle suivait son caprice et avait pour principe insouciant de laisser dire ; mais on ne disait rien, parce qu'il n'y avait pas une ombre dans cette lumière.

Sans y prendre garde, depuis plus d'un mois, le comte allait où il espérait rencontrer miss Maggie, et, depuis une semaine, signe grave, il avait rendu sa liberté à la Cordi qui, sans doute, n'avait pas attendu cette permission.

M. de Véran, quand il fut présenté à miss Prentice, au bal de M^{me} Huxbey, avait déjà la ballerine pour maîtresse ; il l'avait gardée, parce qu'il n'entendait pas être amoureux sérieusement, pour la vie ; ensuite, trop sûr de sa passion, de son mal charmant et inguérissable, il l'avait tenue encore dans ses bras, parce que l'homme mange et boit, parce qu'il peut oublier son rêve ou même commettre une sorte de sacrilège sensuel, et faire planer un idéal sur le bonheur illusionnant de l'heure présente. Comme tous les hommes à femmes, d'ailleurs, il n'avait point habitude de la fidélité ; ce n'est guère étonnant qu'il y ait eu du trouble pour lui dans cet état inconnu d'amoureux. Certes,

sa passion, à présent, était vive et frissonnante.

Il avait rompu toutefois avec sa maîtresse principale, sans cesser d'être son camarade ; le comte envoyait, comme avant, à la Cordi, les gardénias dont, pour l'acte du banquet, elle paraît son corsage et ses cheveux.

C'était resté son privilège.

Un palais avait remplacé la forge. De chaque côté de la scène, autour de tables dressées, un double rang de guerriers à peu près scandinaves, aux barbes farouches, contemplaient tristement des mets et des plats de carton ; au milieu, parmi sa troupe de seigneurs, le roi Harold, représenté par un travesti blond, fille à lorgner en son pourpoint collant de velours bleu, d'une tension impeccable, et son maillot d'écaille d'or. Le roi, qu'un homme aurait cour-tisé sans mauvais goût, s'agenouilla et, par une mimique assez bête, mais d'une pose plastique agréable, implora la puissance céleste.

Miss Maggie dit :

« — Nous n'avons pas vu le commencement... Veux-tu me raconter le sujet, père ? »

M^r Prentice empoigna sa barbe :

« — Pas besoin de comprendre un ballet, my Daisy... »

Se taisant sur cette première réponse, il parut réfléchir pour trouver la fable du poème; il poussait de temps en temps une sorte de grognement.

C'est simple. Le dieu Wodan s'intéresse aux malheurs du roi Harold; il lui envoie une Walkyrie, du nom de Siéba, pour lui remettre une épée avec laquelle il sera toujours victorieux; mais elle est menacée de terribles châtimens si elle aime jamais un homme. Naturellement, elle s'éprend du roi Harold. Aussitôt les déveines s'accumulent; des traîtres volent l'épée, Wodan ne veut plus recevoir au paradis Siéba, qui tombe en enfer. La Cordi alors est merveilleuse; elle exprime sa douleur à faire pleurer, elle crisse en tragédienne géniale ses mains sur son visage. Tout finit bien. Le roi est prisonnier, Siéba s'échappe de l'enfer pour le délivrer; au dernier tableau, ils entrent triomphalement dans la capitale scandinave représentée par un décor romain. Voilà.

Le nabab yankee n'avait jamais apporté grande attention, sauf à certains moments callypiges, à ce ballet. Il cherchait en vain à grouper ses impressions vagues, à rassembler dans son souvenir ce que cela pouvait repré-

senter; il ne s'en était, lui, pas inquiété du tout. Enfin il dit, furieux contre lui :

— Vrai, je ne sais pas, petite Meg.

Tenant haut son épée mystérieuse, la Cordi parut tout à coup. Elle descendit d'un navire arrivé, comme le vaisseau fantôme de la légende wagnérienne, d'on ne sait où; quelques secondes, elle s'arrêta, dominant la foule des convives en une attitude tragique, statue de chair vibrante. Malgré la jupe de gaze et la transparente nuée bleue ceignant en écharpe sa taille fine et vierge de corset, elle donnait une sensation aiguillonnante de nudité splendide; rien n'était beau comme cette femme et cette épée au clair.

Miss Maggie vit tout de suite les gardénias fixés sur le cœur de la danseuse et dans les boucles touffues de sa farouche chevelure noire. La veille, dans un journal qui note spécialement les bals mondains les plus choisis, les petits voyages de ces dames, par lui baptisées tour à tour horizontales ou agenouillées, les flâflas des rastaquouères comme les bonnes fortunes des gentilshommes, elle avait lu l'anecdote des fleurs.

« Le comte de V***, disait en terminant l'écho boulevardier, ne serait plus que l'ami platonique de la célèbre ballerine, dont, au cercle de la rue Royale, dans la revue, le jeune duc de Trésel a dansé récemment un des pas les plus difficiles et les plus troublants. En souvenir du passé, sans doute, M. de V*** continue à offrir ses fleurs de corsage et de tête à cette diva, étoile des étoiles, chaque soir qu'elle paraît applaudie, sous une pluie de roses, de mimosas, de violettes, par la gomme de grande marque. » Le rédacteur ajoutait encore, ce dont miss Margaret Prentice avait été inquiétée, touchée dans les replis du cœur : « On ignore qui a succédé à cette grande amoureuse. Les familières du comte de V*** ne peuvent plus être dénombrées. Quelle est donc la nouvelle victime? »

Ces mots l'avaient émue étrangement. Il lui semblait être cette victime prédestinée. Pourquoi? Le comte s'était toujours tenu vis-à-vis d'elle dans une réserve de respect infini; jamais ses paroles ne lui avaient indiqué, même par de vagues détours, de lointaines approches, qu'il voyait en elle sa femme.

Sa femme?

Elle s'était posé aussi cette interrogation à

laquelle elle n'avait pas cherché à répondre. Et pourtant elle avait demandé à son père de lui faire voir cette danseuse que chantaient les chroniqueurs et les poètes. Que lui importait que la Cordi eût été l'amie de M. de Véran? Mais elle sentait qu'une raison inavouée l'avait attirée dans ce théâtre. Est-ce qu'elle aimerait?

« Les familières du comte de V*** ne peuvent plus être dénombrées. » Elle avait réfléchi beaucoup aussi sur cette phrase banale comme l'amour de galant homme qu'elle signifiait. Un galant homme : elle trouvait à ce titre un mauvais sens. Galant homme, femme galante. Pourquoi la curiosité, la sorte de jalousie du passé d'un être qui ne lui était rien, qui ne lui serait jamais rien ?

Sous le front de miss Amérique, front lisse cachant de l'inconnu, ces pensées tourbillonnaient; d'autres encore, moins précises. Effleurant de son éventail le rebord de la loge, en une attitude empreinte de languissante morbidesse, une secrète et absolue volonté marquée par sa bouche mignonne, elle fixait tranquillement sur la scène ses yeux limpides de sphinx.

La Cordi, radieuse dans l'auréole de lumière

électrique projetée sur elle, debout à quelques pas devant le roi, tenait à plat sur ses mains, tendues en un gracieux mouvement d'offrande, l'épée divine, et, saisie d'amour, elle fixait longuement sur lui des yeux ravis. (La belle qui remplissait le rôle d'Harold semblait assez bête; Claude Chauny se rappelait le paragraphe où Stendhal cite le beau lieutenant Fin-dorff et le coup de foudre dont ce nigaud frappa une jolie femme de Berlin.) Le regard épris de Siéba ne pouvait se détacher de l'être adoré; ses yeux étonnés, rêveurs, le suivaient, à demi clos. Elle paraissait absorber le plaisir nouveau révélé par la vue du jeune homme, savourer, en chatte, la surprise inconnue dont frissonnait son corps; elle baissait un peu ses paupières pour mieux la retenir; mais une passion flambante née de cette joie des plus intimes fibres glissait en voluptueuse lumière, à travers l'épaisse frange noire des cils, et en enveloppait le roi blond.

Soudain, en une course adorable, elle se précipite, et, remettant l'épée, approche d'instinct, en son élan d'ardeur ignorante, ses lèvres des lèvres désirées; elle va les effleurer; tout à coup, en un recul de tête d'une pudeur enchantée, elle se reprend exquisement.

Elle a fui ; mais elle revient et ne semble point toucher la terre.

Ce ne sont pas les pirouettes académiques d'une première ballerine, au sourire banal, comme stéréotypé ; c'est une danse quasi ailée, joyeuse, d'un art suprême, fine, sans le moindre effort apparent, d'une grâce merveilleuse, d'un sentiment original et profond, d'un génie sensuel imprévu ; c'est la poésie entraînante, parfois improvisatrice, d'un amour subit.

Les yeux, tour à tour hardis ou voilés, malicieux, tentateurs, d'où sort un feu qui dévore ; sa bouche vermeille, par minutes agitée de fièvre ; sa chevelure ténébreuse, indomptée, drue, faisant éclater la blancheur d'un gardénia sur sa nuit magique ; ses épaules aux parfaites attaches, ses bras d'une élégance potelée ; ses mains qui attirent, repoussent, implorant, tremblent, exultent ; ses deux seins palpitants ; sa peau rose d'émotion, ses jambes nerveuses de chasserresse, ses cuisses dont le sang frémit de désir ; tout son corps enfin, aventureux ou effarouché, mime incomparablement les strophes de ce chant de tendresse ; et, dans la grisserie des sons, des clartés, des bravos frénétiques, se déroulent les chastetés, les craintes,

les soupirs, les abandons, les extases, les rêves, les soudains réveils.

Splendide de beauté, de nudité, la Cordi, séduite, donnant par l'éclat de sa chair, par sa science du cœur, une sensation directe de la femme au public qui pouvait se figurer être son amant, dansait, jouait le prélude du poème. Sutus, un diable rouge assez ridicule, aux sauts en hauteur fort remarquables, la poussait dans les bras du roi; elle résistait et consentait.

Un moment, après une lutte avec ce démon qui la perd et la charme, elle tombe sur lui et se renverse pâmée. Ce soir, elle figurait si bien la passion, l'extase, mélangeant néanmoins à l'assouvissement, au bonheur terrestre, quelque chose d'un rêve au delà, que le banquier enthousiasmé dit à M. de Trésel :

— Regardez, duc; elle se livre effectivement.

Les gommeux parcouraient avec curiosité les formes savoureuses de la ballerine, ses jolies cuisses fascinatrices, ses lignes d'une harmonie parfaite, depuis la pointe des chaussons de satin rose jusqu'au bout des doigts glissés dans ses sombres cheveux dénoués et frisottants; des regards montaient, pareils à des baisers, le long du maillot jusqu'à ses hanches, où des voiles jetaient des ombres irritantes.

Il y avait parmi les bancs de gommeux une excitation.

Le petit de Mauvieuse avait comme une flamme en ses pupilles glauques. Verdet se répandait en appréciations devant les mouvements de la Cordi, ses gestes très justes, plus éloquents que des paroles. « Ça y est; mes enfants; c'est vécu!... Elle est épatante! on dirait du veau! » Tout en crayonnant de rapides croquis sur son carnet de notes, il louangeait chaque attitude.

« — Ce n'est pas mal, » consentit, d'un ton glacial, Michel de Béraud, dont la règle est de ne s'emballer jamais. Le duc de Trésel s'amusait, promenant son inspection tranquille de la Cordi à deux filles brunes, au type italien, danseuses en disponibilité du précédent ballet, *Excelsior*, qui, de leur avant-scène, le poursuivaient d'œillades.

Chauny admirait l'art de la ballerine et parfois adressait à son ami une phrase de l'analyse mentale qu'il en faisait. Véran répondait distraitemment et se replongeait en une songerie évidente. Sa pensée était à miss Maggie, qu'il savait et « sentait » être là.

Un être humain s'éprend d'un autre. Par

quel mystère, quelle métamorphose ? Comment vient l'amour ? Qui le pourrait dire ? Il naît d'une physionomie, d'une intonation, d'un propos vain, d'une allure, de minimes détails, d'un plaisir impossible à détruire et qui vous était inconnu, de moins encore, de rien et de tout.

Parfois aucun fait saillant n'est perceptible.

Miss Margaret Prentice s'en voulait presque d'être agacée par le spectacle de la dernière maîtresse du comte. Cette danseuse impudique, donnant au public sa beauté plus que nue avec un certain génie, s'était livrée souvent, de façon bien plus complète, différente, au moins, à celui dont elle avait eu sa journée trop occupée. C'est donc si peu l'amour vrai qu'on ne puisse deviner sa femme future et l'attendre ?

Cette ballerine, se haussant parfois, sur ses pointes, jusqu'à l'idéal, lui devenait odieuse.

D'ailleurs, combien d'autres auparavant ?

Alors elle éprouva tout à coup une horreur cérébrale ; ce fut dans sa tête, autour de cette idée subite, comme une sorte d'agrandissement, mais douloureux, mais épouvantable, des ronds que forme une petite chute dans une source ; en même temps il lui sembla que son cœur se resserrait. La terrible impression

passa cependant inaperçue sur son visage dédaigneux.

Sieba, invinciblement attirée par Sutus, l'esprit du mal, s'élance vers lui qui la reçoit sur ses bras solides. Câline et voluptueuse en sa pose horizontale, la Cordi montrait ses dents blanches en envoyant des sourires à ses fidèles. Le ballet n'était vraiment que pour les habitués occupant les deux ou trois premiers rangs des fauteuils d'orchestre. On jouait pour eux ; le reste de la foule mettait de la vie dans la salle, et, à part cela, ne les inquiétait point.

Savinel, le bon financier à mine réjouie, fit ostensiblement signe à la Walkyrie, quand elle prit son élan, comme une déesse, comme une immortelle, de bondir, de voler vers eux ; et ses mains courtes, épaisses, étaient prêtes à la saisir.

Puis succéda une invasion de danseuses, une orgie de groupes plastiques, de seins nus, fermes, provocants, de bras nus, de jambes aux maillots multicolores, levées, abaissées ensemble, marchant vers le public aux yeux brûlés par l'éclat de tant de chair, comme un seul être voluptueux.

Et le rideau tomba sur ce triomphe.

Le petit duc et le petit comte entrèrent dans l'avant-scène où étaient la Pernetta et Selmi II^e, sa camarade ordinaire. Savinel, que les autres suivirent, préférait aller fumer sa pipe dans le foyer, en haut de l'escalier. De Véran et Claude sortaient aussi ; M^r Prentice les aperçut et les invita.

« — Cela fait plaisir, messieurs, d'admirer votre amitié, prononça gaiement le nabab, lorsqu'ils furent dans la loge.

— Vous n'auriez pas eu d'ami ? demanda M. de Véran.

— Un seul, c'est trop, je ne le méritais pas et n'avais point le temps... Nous étions, aujourd'hui, à l'Hippique, beau vainqueur....

— Je ne vous croyais pas, interrompit miss Maggie, s'adressant à Chauny, de la compagnie de cette danseuse italienne ; vous me paraissiez trop grave pour faire nombre, comme M. de Véran, parmi les viveurs qui offrent à une divette le régulier hommage de leurs cravates blanches, connaissent le musicien leur voisin, semblent avoir pour fonction de lorgner, d'applaudir, d'envier fébrilement, de cou-

vrir de fleurs et de bêtises leur idole commune.

— Je ne suis pas plus sévère qu'un autre, dit Claude, et, sans trop partager leurs engouements, je comprends mes amis. Ils songent, le cœur vide, aux étoiles de la rampe ; j'invoque, le cœur plein, les étoiles du ciel silencieux... Je suis le rêveur, le fou ; ils sont les sages.

— Qui sait, déclara M. de Véran, un peu égaré dans la contemplation de miss Prentice, si je n'aime pas, malheureusement, l'inaccessible ?

— L'idéal que vous prétendez servir, répliqua-t-elle, a, certes, dans votre âme la dernière place.... Et vous ne regrettez point d'avoir ouvert les autres à la populace des sentiments faciles ; vous avez ainsi les souvenirs à revivre... *Watch the dim shades as liket ghosts they go and come, And complicate strange wibs of melancholy mirth...* »

Sur une bouche aristocratique de jolie femme l'anglais est délicieux. Miss Maggie avait dit les vers de Shelley avec un sourire moqueur et doux, à la fois malicieux et triste. Il dessinait un pli mignon, au coin de la lèvre, et creusait une fossette inoubliable, d'un charme exquis, piquant, comme vinaigré, une fossette d'une grâce extrême.

Oui, avec le poète, « veille les ombres vagues qui vont et viennent, pareilles à des spectres, et emmêlent d'étranges tissus d'une gaieté mélancolique. » Comment les chasser à jamais, les maîtresses?

Pour les faire s'enfuir dans la mort absolue du passé, dans l'oubli profond, dans une nuit sans aurore où ne va plus la mémoire, M. de Véran pensa, sincèrement, qu'il suffisait de ce sourire moqueur et doux.

IV

TAS DE MILLIONS

IV

TAS DE MILLIONS

D'où venait la fortune de M^r Ralph Prentice ?

Ce n'était certes un mystère pour personne. Possesseur d'une mine de pétrole et d'une mine d'argent, sur le nouveau continent, il tirait de là une partie de ses revenus. On n'ignorait pas non plus qu'il avait été, quinze ans, un des banquiers les plus excentriques, les plus fastueux d'Amérique; qu'alors il s'était montré le rival acharné de M. Vanderbilt pour de gigantesques entreprises; qu'ils s'étaient défiés à coups de lignes de chemin de fer parallèles (deux inaugurations eurent lieu le même jour, et le train de Prentice arriva premier de trois minutes); que l'un et l'autre, dans la guerre qui suivit à coups de tarifs réduits, au lieu de

laisser un peu de leur fortune sur le terrain d'une lutte continue et passionnante, y avaient, au contraire, trouvé d'énormes bénéfices.

Les journaux ont raconté tout cela par le détail. M^r Prentice avait laissé sa banque, tout en s'y réservant de considérables intérêts, à Gib Crocken qui fut longtemps son bras droit, à ce que d'aucuns prétendent, son associé secret; mais il avait gardé, à New-York, dans Union square, sa maison particulière, un bijou d'architecture moderne, où tout marchait à l'électricité.

Sa galerie de tableaux est célèbre; il en disputa plus d'un, par liasse de bank-notes, à Vanderbildt, son ennemi intime, simplement pour s'amuser. Il fit aussi construire un câble sous-marin, de New-York à Liverpool, pour ses affaires; cette fantaisie, qui ne fut point maladroite, lui coûta douze millions.

Depuis son installation, assez récente, à Paris, où il habitait un magnifique hôtel, avenue de Friedland, il avait fait venir au Havre son beau yacht, le dernier raffinement du suprême confort, qui autrefois chauffait dans le port de New-York, toujours prêt à lever l'ancre. Ralph Prentice accueillit de tout temps avec facilité l'idée de traverser la

mer et de courir, au loin, les grands fleuves.

Voilà certainement ce que tout le monde savait et répétait; mais il eût été bien difficile de connaître l'existence mouvementée de cet homme.

Ce qu'on avoue à l'ami, à la femme à qui l'on confie tout, n'est pas la moitié, bien souvent, de ce qu'on retient par devers sa conscience. Dire la psychologie de M^r Prentice, les dessous obscurs de son âme où, depuis longtemps, ne restait aucun préjugé, serait un travail formidable, le roman moderne de l'argent.

Où était né ce nabab yankee? Peut-être dans un petit port de Bretagne, comme Renan, à Tréguier. Venu à Paris à quatorze ans, il entra chez un marchand de curiosités; tout en balayant la boutique, nettoyant les bibelots, il acquit du flair; le brocanteur estimait la manière, absolument de roublardise et de sympathie, dont il tombait l'amateur.

Il eut assez, un jour, de cette vie pitoyable au fond d'un magasin, et, curieux d'inconnu, il prit le train de Londres. Là, il pratiqua tous les métiers; il eut faim.

Que tenter pour vivre?

Coiffé d'un chapeau râpé, les pieds dans des

bottes éculées, il parut à la Bourse, et, pardessus l'épaule des autres, nota timidement les cours; il s'enhardit et présenta sa cote à des spéculateurs de rien du tout qui le renvoyèrent avec des rebuffades. Sans se décourager, il revint à la charge et obtint un ordre.

Très intrigant, l'échine flexible, d'une humilité sournoise où germait une prodigieuse ambition, celle d'être soi, il amassa peu à peu un capital de mille francs et put spéculer sur de petites valeurs, fouiller au pot. Une mauvaise opération le ruina complètement.

Dans une taverne sale et borgne où Ralph prenait ses repas, un courtier d'assurances causait avec d'autres gueux d'un coup à faire. Sir Murett venait de renouveler presque complètement son écurie par un achat de quinze voitures et d'une vingtaine de chevaux de race; il s'agissait d'obtenir la préférence du propriétaire pour assurer son acquisition. La commission constituait à elle seule une fortune pour ces faméliques; seulement aucun d'eux n'osait espérer la réussite, à cause des accoutrements bizarres qui les caractérisaient. Ils parlaient un peu de cela comme d'un rêve impossible.

Prentice (comment s'appelait-il alors?) se

présentait, le soir même, chez sir Murett avec un tel aplomb, un tel bagou, une telle insistance, que, pour s'en débarrasser, un des premiers commis lui dit de revenir. Ne s'en tenant pas à cette bonne parole, le lendemain soir, à cinq heures, il sonnait à la porte de l'hôtel particulier du banquier.

« — Est-ce toi Freddy? » interrogea doucement, derrière la porte, une voix de femme.

Il comprit et répondit par un oui très faible, pour ne pas se trahir. Mistress Murett, en déshabillé de boudoir, vit, trop tard, que ce n'était pas l'amant attendu. Profitant d'une absence de son mari, elle avait éloigné, sous des prétextes divers, tous les domestiques pour avoir le bonheur pervers de s'abandonner à Freddy dans le lit conjugal et de revivre ce souvenir aux heures poussives, agréables encore, du devoir.

Le pauvre diable expliqua l'affaire, en fixant sur l'amoureuse son regard correct et sournois; cela disait clairement que la discrétion dépendait du bon résultat de la démarche. Mistress Murett, perspicace, dit d'aller dans quatre jours, à telle heure, à la banque; la police serait signée. Il se confondit en remerciements et en excuses.

Freddy avait bon goût.

Quant à Ralph, il trouva l'assurance en règle ; c'étaient quelques mille francs de prime. Comme il descendait, joyeux, mais digne, les degrés du perron, tenant entre ses doigts un peu fébriles les papiers fraîchement paraphés, un groom très laid l'arrêta et, tête découverte, lui remit un petit pli élégant. L'enveloppe contenait un chèque de cinquante livres sterling, sans un mot.

Tour à tour directeur de cirque, bookmaker, n'ayant pourtant pas son pareil pour établir son livre de façon à ramasser, quel que fût le résultat de la course, un bénéfice assuré, ne lui arriva-t-il jamais d'accepter tous les paris et de disparaître après une jolie rafle ? Ne fit-il point sauter la coupe après avoir fait sauter le poteau ?

Ces suppositions sont blessantes ; il faut le croire, ceux qui purent colporter ces bruits étaient d'odieux diffamateurs ; des aventures regrettables n'obligèrent point M^r Prentice à fuir en Amérique. Il y alla de bonne heure, en effet ; mais on sait qu'il aimait le changement.

Après quelque séjour en différentes villes, à New-York, à Leadville, à San-Francisco, à Boston, à Chicago, ayant dirigé un journal

politique, métier qui succéda à celui de photographe et de placeur d'almanachs, Ralph Prentice (ce fut vers cette époque qu'il prit ce nom) était un gentleman accompli, d'une excessive distinction. L'anglais lui était devenu habituel; il en gardait un léger accent lorsqu'il s'exprimait en français ou en toute autre langue. Très polyglotte, d'ailleurs.

Il fut bientôt quelqu'un.

La tête toujours hantée de conceptions extraordinaires, réalisables, il montra grandiosément le génie des affaires. Malgré des heures découragées, surmontant la tempête, il apporta dans ses entreprises un prodigieux acharnement et triompha toujours, par son énergie, des débâcles menaçantes. Il tint tête souvent à des coalitions du marché.

Une fois, pour se relever, il dut épouser Laura Wells, la fille d'un de ses principaux actionnaires. De cette combinaison naquit miss Maggie. La mère morte en couches, on plaça l'enfant en nourrice. La liquidation ne fut point embarrassée.

Il était loin le temps où, à Londres, des boursiers, sourds à ses supplications, lui tour-

naient le dos quand il leur offrait sa fiche d'un geste très humble.

A présent, absorbé par ses préoccupations financières, plein de cette superbe audace qui vient de la fortune souriante, travailleur infatigable au reste, il traversait, sans paraître voir personne, ses antichambres encombrées de courtisans, de quémandeurs, de misérables inventeurs.

Sa chance étonnante faillit cependant lui manquer. Ayant lancé une foule d'affaires hasardeuses, il vit un moment ses valeurs attaquées, dépréciées ferme. Comment reprendre les titres qu'il avait émis et les remonter?

Il eut une bonne idée; il vola neuf millions déposés dans la caisse d'une de ses administrations et fila. Sur de nombreuses plaintes, il fut arrêté; des tapissiers lui firent en quelques heures, dans la prison, une installation luxueuse. (Les journaux, à cette époque de sa vie, ont publié sur M^r Prentice d'épouvantables accusations, certainement imaginaires, et auxquelles il convient de n'attacher aucun crédit, tant cet homme, qu'on a eu tort de vilipender, est aujourd'hui d'une richesse colossale.)

Les actions baissèrent avec rapidité et, en une semaine, tombèrent à presque rien, à un dollar. M^r Prentice les rachetait sous main; quand il n'y en eut plus une seule en circulation, il fit annoncer dans les journaux, moyennant finances rendus enthousiastes, qu'il était prêt à désintéresser tout le monde. Il paya d'ailleurs, ce qui n'était plus difficile; et les gazetiers qui l'avaient attaqué lui consacrèrent des colonnes triomphales. De solennelles députations allèrent délivrer cet innocent, tandis que les valeurs en litige atteignaient des cours insensés. D'un bout à l'autre des Etats-Unis, on célébra son honnêteté, sa crânerie superbe; aux prochaines élections, une ville le porta comme sénateur.

De là, avec la cinquantaine de millions qu'il réalisa dans cette manœuvre singulièrement hardie, le commencement de sa puissance incontestée.

Ce sont, dans une indication rapide, quelques sommets et quelques profondeurs de la vie de M^r Prentice.

Absolument le type de l'homme qui, né sans rien, grandi sans appui, a d'extraordinaires, d'aristocratiques besoins, et, par con-

séquent, lorsqu'il lutte pour le million, semble lutter pour le souffle même, il avait, dans la bataille impitoyable du monde, dépouillé tout préjugé, toute foi, toute douce illusion.

Ayant réalisé la plupart de ses désirs, il savait que leur appât couvre souvent une mystification; quant à l'humanité, l'ayant pratiquée dans beaucoup de pays, son esprit adoptait, depuis longtemps, comme une dédaigneuse indifférence. Il n'avait, à présent, en dehors de son affection pour Daisy, plus guère qu'une joie; de ne cacher aucun de ses sentiments, pas même celui qui doit être le plus voilé, le mépris; c'est d'un grand orgueil. M^r Prentice avait pourtant une âme généreuse. Chez ce sceptique se rencontraient, davantage que chez la plupart des croyants, la notion parfaite d'un idéal très élevé. La religion est ainsi parfois mieux comprise par des athées. Les chrétiens, par exemple, qui sont persuadés de la présence divine dans l'hostie, devraient communier en tremblant, après une préparation de huit jours d'extase, dans un délire de ferveur; mais ils ne connaissent pas l'effroi d'un tel mystère; sans doute si ces ouailles sans réflexion étaient capables de soupçonner la grandeur du sacrifice divin, elles en arriveraient à penser librement.

M^r Prentice fut touché, lui qui traitait fort peu sérieusement la société God and C^o, par une prière de Daisy, lorsqu'elle avait trois ans.

Il n'avait plus revu sa fille depuis qu'elle était née, s'étant aussitôt débarrassé d'une larve rose et inepte. De quelle gentille façon avait pu se transformer, chez les braves gens à qui il l'avait confié, ce paquet de chair vagissante? C'était à voir; il en eut, dans une heure de lubie, la curiosité.

Sans avertir, il monte dans le premier train.

Lorsqu'il pénétra dans la maison, un soir de mai, l'enfant, avant de se coucher, priait, en chemisette, sur son lit; les mains jointes, ses beaux petits yeux levés vers un ciel angélique, elle disait avec une grâce et une tendresse qui émurent le banquier un instant : « Mon Dieu, protégez mon père chéri qui est très occupé et qui ne peut pas m'embrasser. Faites, vous qui êtes si puissant et si miséricordieux... »

Interrompant la prière, il saisit son enfant dans ses bras. Un amour inconnu venait de surgir subitement dans ce vieux cœur vide; toute la place fut à lui.

Le culte de soi ne peut suffire; sauf chez des

médiocres prétentieux, des bouffis de vanité sans importance, il ne va pas jusqu'à la passion.

M^r Prentice, les idées bientôt appesanties par l'expérience, s'était fait une règle de tout rapporter à sa personne et d'être impitoyable aux autres; il avait enveloppé ses meilleurs sentiments de bandelettes, de parfums, et, momifiés, il les avait respectueusement ensevelis au fond de lui, les empêchant ainsi de le gêner ou de le faire souffrir; mais s'il eût ôté son masque de condottière du milliard, une première nature aurait pu transparaître, bonne, sensible, honnête, confiante, tout ce qu'il faut pour être vaincu.

Le besoin d'aimer est inéluctable; la sentimentalité morte de cet homme remarquable avait ressuscité pour sa fille. Margaret, Maggie, Meg, formes du même nom, Daisy, coquet diminutif et plus intime qui signifie pâquerette, ces syllabes étaient magiques pour M^r Prentice.

Avant qu'il laissât la direction de sa maison à Gib Crocken, il faisait souvent de longs voyages pour voir miss, élevée comme une fille de roi. (Pourquoi pas? Il leur avait prêté de l'argent). Et, quand ses affaires le retenaient, il envoyait, de tous les pays, de l'Amérique du Sud, d'Europe, des Indes, de Chine, des lettres, des télé-

grammes où se mélangeaient, dans un style elliptique, de courtes phrases sur des spéculations, le rendement d'une mine, la vente de l'opium, la construction d'un chemin de fer, le caractère de la contrée, et des caresses lointaines en mots abrégatifs. « *Your fat. that ad. you too much;* » à la fin d'une missive, cela voulait dire : « Ton père qui t'adore trop ».

Margaret Prentice était belle avec une telle perfection de lignes qu'on aurait pu l'aimer pour sa seule beauté; mais un charme subtil, plus puissant encore, résidait dans son expression, dans le sourire, dans le regard fier qui reflétait son âme.

Grande, d'un aspect impeccable, harmonieux, le cou long et plein, jet splendide de jeunesse; la bouche toute petite, aux lèvres charnues, nid mignon des baisers; les narines roses aux frémissements précipités; des yeux clairs, altiers, héroïques, sous des sourcils châains; un ovale délicieux; le front haut; les cheveux en bandeaux (dont de légers frisons, blonds comme de la clarté, troublaient la régularité), donnant, à la vue de leur masse nouée derrière sur une nuque affolante, la sensation du poids de cet or fluide; ainsi triomphatrice,

elle captivait de plus par son air libre fait d'élégance et de distinction, une grandeur, point artificielle et indiquée par un mouvement ou une allure, mais naturelle, ayant sa source au fond de la pensée; elle séduisait enfin par une vertu si évidente qu'elle était supérieure aux malignités, une loyauté d'homme, un esprit facile, une aisance à dire des choses gracieuses ou piquantes. Vingt ans resplendissaient dans l'épanouissement et l'éclat de tant de qualités.

Aussitôt son éducation terminée, miss Maggie Prentice courut le monde aux côtés de son père. Elle avait dans ses yeux clos toutes sortes de paysages, collectionnés au cours de cette vie de millionnaire nomade. Les steamers, les sleeping-cars, les palais, les villas, les hôtels même, les voyages en un mot, marquaient surtout ses impressions. Le reste à un luxe effréné.

Miss Maggie s'était amusée de bien des flirtations, mais elle n'avait jamais accepté de fiancé. Les soupirants étaient nombreux, cependant, autour de « l'héritière ». Attendait-elle quelqu'un qui lui semblât vraiment sincère, vraiment amoureux? Ce n'avait point l'appar-

rence d'être son souci. Quand on lui parlait de mariage, elle éprouvait un frisson de répugnance; puis, se maîtrisant, elle riait énigmatiquement.

D'une instruction générale fort complète, musicienne, presque artiste, parlant quatre langues, elle était aussi moins ignorante en certains points que la plupart des jeunes filles françaises. Elle avait lu, pour qu'un seul renseignement de ce genre en évite bien d'autres, un petit livre du Dr Guyot; elle connaissait ses explications sur la manière de faire génération, sur le plaisir chez l'homme et la femme; elle avait médité avec le médecin sur les symphonies conjugales. Elle était sortie, la vierge hautaine, de cette lecture, qui lui avait seulement enseigné, de façon plus nette, ce qu'elle savait, avec du trouble et de l'horreur.

Pas banale, fixant bien en face, gaie, coquette sans ruses mièvres, futile comme il convient, capable d'aborder sérieusement de graves sujets, vive, intrépide, la poignée de main franche, miss Maggie tenait, avec ses habitudes américaines, un peu du garçon. Levée tôt, après le bain, parfois une douche, elle prenait le thé; vite habillée, elle se rendait

alors au Bois, à cheval, accompagnée de son père ou bien seule. Elle y allait aussi à pied, charmante en jaquette étroite, gilet, cape de feutre, le sang, excité par la marche et l'air matinal, rosant les joues. Elle aimait les courses, le cheval, les chiens, ses deux lévriers russes surtout. La chasse lui plaisait par son décor, mais lui répugnait à cause de la nécessité de tuer; cependant elle tirait à ravir. A d'autres heures, dans les soirées, dans les bals, merveilleuse en des robes, couleur de soleil, comme celles d'une histoire enfantine, couleur de firmament, exquise en des flots de dentelles, vision de rêve, quintessence de jolie fille, elle éblouissait câlinement avec la grâce superbe et charmeuse d'une reine idéale.

Un de ses grands plaisirs était, entre deux thés, de courir les magasins de la rue de la Paix; elle raffolait de ce mouvement toujours nouveau; elle s'intéressait, sans s'y mêler trop, aux papotages élégants de cette gentille cohue où se critiquent de près les mondaines et les autres, où les amies babillent, potinent, dépècent les toilettes et le reste; un vol drôlichon de bouts de phrases complimenteuses, méchantes, bourdonne d'ici, de là.

Le couturier faisait le meilleur de cette récréation.

Après le salon sévère où les hommes posent, en lisant les journaux et les revues, ce sont des boudoirs tapissés de glaces ; là, sur des sofas, traînent les velours, les soies, les peluches, les costumes inachevés, les corsages, aux manches pas cousues, les écharpes, les sorties de bal, les vieilles guipures ; on entend toutes les langues, on respire tous les parfums ; l'odeur de femme règne. Des demoiselles minces, en satin noir, vont et viennent, réclamées à droite et à gauche ; des mannequins vivants tournent avec des vêtements sur leurs membres bien articulés.

Un heureux vraiment celui qui aurait pu apercevoir Margaret Prentice en jupon court, bras nus, en corset que dépasse un nuage, jasant avec une essayeuse.

Il y a presque du silence ; le maître vient d'entrer ; beaucoup tremblent à ses paroles brèves ; miss Maggie pas du tout. Elle joignait au goût du grand couturier un peu du sien qui était excellent.

« — Ah ! l'amazone ! »

L'héritière yankee traversait les salons. Dans le dernier, à côté d'une table chargée de pièces de drap sombre, de chapeaux, de voiles

verts, marrons, bleus, un cheval de bois reçoit sur son dos les sportswomen ; il faut voir si les plis tombent juste. Aussitôt prête, elle montait dessus, d'un bond ; joyeuse, elle poussait des « hop ! hop ! » en brandissant la cravache.

Et c'étaient des rires.

Tout paraissait agréable à Maggie ; aussi loin qu'allait sa mémoire, elle se voyait chérie, adulée, ne formant aucun souhait qui ne fût accompli. N'avait-elle pas un nom significatif, miss Amérique, donné par tous ? Cette appellation plaisait à M^r Prentice, à son orgueil énorme d'homme d'en bas hissé au sommet dans la vie intense du continent nouveau, de parvenu se sentant, comme roi des dollars, un des maîtres, par l'argent, du pays prodigieux qu'on personnifiait en sa fille.

Mais elle avait un peu de cette vanité souveraine. Ne comptant que des jours neutres, ou des jours heureux, la vie lui semblait douce. Elle ignorait les fuites des princesses dans les révolutions, l'exil, les calculs bourgeois, les misères du peuple, les souffrances, les nécessités vénales, les chagrins, les tristesses, les envies de suicide, les angoisses ; elle savait seulement ce qui est bon.

Les commencements de son père, ses durs efforts, lui étaient étrangers; il les gardait pour lui.

Elle se rappelait un fait pourtant dont elle frissonnait encore, car il y a dans les jeunes années, dans cet obscur passé, des impressions qui se gravent à jamais.

Elle avait à peine cinq ans. Son père se trouvait alors à la tête d'une compagnie de gaz dans les Etats du Sud.

Pourquoi cette révolte?

Un soir, au crépuscule, un immense tumulte gronda dans la ville neuve; bientôt des hordes furieuses enveloppèrent l'usine. Le gardien, un échappé de bagne robuste à renverser six hommes ordinaires, épouvanté, vint annoncer que bientôt les grilles seraient ébranlées. « Allez ouvrir la porte! » ordonna M^r Prentice. Appliquant une échelle contre la cloche à gaz, il y monta avec sa fille, se fit donner une hache et une torche, la hache pour lui, la torche pour Meg.

La populace se précipite, vociférant des cris de mort. M^r Prentice tire une montre et proclame tranquillement: « Si vous ne sortez pas jusqu'au dernier, je mets le feu. Dans trois minutes, l'explosion! Nous sauterons ensemble. » Il

avait un visage si déterminé, si brave, qu'à la seconde sommation tous se retirèrent.

Parfois, miss Maggie s'apercevait, au fond du souvenir, toute petite avec une grande peur, et, si profonde fut son émotion, car déjà elle était sûre que son père agissait selon sa parole, en rêve alors, dans la nuit qui s'étoile, à la clarté de la flamme secouée par ses deux mains tremblantes, scintillait, au milieu d'une foule qui menace et qui hurle, cette hache prête pour un millier de morts.

V

NOCTURNE

V

NOCTURNE

La fête avait été délicieuse.

En l'honneur de la victoire de M. de Véran, le duc dansa, vêtu seulement de ses souliers pointus, de ses chaussettes et de son frac, dont les basques produisirent des effets crevants, le pas de la Cordi, si langoureux et si poétique. Trésel remporta un immense succès, au cercle, en maillot de soie rose et jupe de tulle; n'ayant aucune valeur, n'étant rien, il cherchait à paraître; mais, ce soir, ce fut du délire. René de Mauvieuse, lui, ordinairement ennuyé, morose, un des plus remarquables parmi les jeunes gâteaux empesés, touchant du bout des lèvres aux femmes, aux vins, à tout, se tordait; il appuyait les mains sur ses cuisses pour empêcher son torse efflanqué de tomber à terre.

Claude Chauny demeurait impassible. Savinel riait franchement, avec la gaieté de la vieille génération, une santé rabelaisienne, point blasée, point nerveuse. Michel de Béraud avait cueilli quelques « momentanées » dans la grande salle du cabaret; elles s'étaient pâmées.

Pourquoi Verdet les avait-il lâchés vers la fin ? On se mit à le débiter; mais pas longtemps. Un monsieur l'avait appelé d'un cabinet voisin. D'après une légende répandue dans le monde de la grande noce, Verdet possédait la faculté de se changer en femme. Il rentrait dans les monstres parisiens; voilà tout. Seul, Mauvieuse, assez ivre, s'obstinait à répéter de temps en temps d'un air idiot : « C'est granuleux ! Où est ma tante ? »

Une soupeuse, Madeleine Letellier, blonde très connue, voulut embrasser M. de Vérant. Pour passer sa rage, son dégoût, et, en même temps, cacher le geste d'essuyer ses lèvres, car il était poli même avec les filles, il cassa un louis en deux avec les dents. Elle prit les morceaux et s'en alla vers Gontard, costumé en académicien, lui en demander un entier.

Tandis que, sur la partie de globe alors noyée d'ombre, règne le sommeil, une vie

bizarre et artificielle continué sur ce coin de boulevard. Pour ces nuits parisiennes, pour ces amoureuses, pour leurs lèvres rouges, leurs toisons d'or, pour ce champagne, pour ces écrevisses, des désirs se mettent en route des contrées les plus lointaines. C'est épatant.

A quoi songeait le comte ? Un cœur qui aime n'a guère de distractions. M. de Véran suivait, à travers le tapage, une pensée unique, un rêve mystérieux.

On s'amusait autour de lui. De quelle manière ? Une gouaillerie hypocrite et envieuse, à la fois grave et bouffe, un humour sans tact, dépourvu de pointe fringante, une blague à faux, un grossissement burlesque de la fantaisie, une caricature de la grâce, le contraire dit sans sourciller, un rire grossier, des plaisanteries basses, un argot pas drôle, un chahut formidable ; cette joie louche, triviale, plus qu'il ne l'avait jamais sentie, l'attristait. On a écrit que l'esprit a été donné à l'homme pour déguiser sa bêtise. Parfois il sert à la montrer mieux.

La bande se sépara.

Devant le cabaret, de mauvais coupés de remise, sur double file au bord du trottoir, attendaient les clients ; des cochers dormaient

sur leurs sièges ; d'autres causaient en mâchonnant un cigare ou fumant un culot de pipe. Tous, en livrées de hasard, types bien particuliers, bien à la coule. Un d'eux cria, qui essayait vainement d'avoir du feu en s'abritant avec son chapeau : « Sais-tu à qui on devrait élever une statue, Pantinois ?.. Au vent, la compagnie des allumettes. »

Des femmes enveloppées de manteaux de fourrures, des gommeux, le pardessus noisette très court, descendent l'escalier ; des portières claquent ; des voitures s'ébranlent. Le mouvement est mort ; les cafés sont fermés ; plus rien que, de loin en loin, les taches lumineuses des kiosques à journaux et les fenêtres des cercles flamboyantes. Arrivent-ils à saisir le bruit des jetons sur les tables de baccara, les chats subtilisés par le jeûne qui errent aux angles des rues ?

— « Maintenant, nous sommes seuls, dit M. de Véran à son ami ; nous allons pouvoir causer un peu... Quand finira cette existence absurde ? Tu ne peux pas croire comme ils m'ont agacé. C'est vide, c'est creux, c'est nul !..

— Il est de fait, reprit Claude, toi, vibrant, passionné, fanatique de ce parisianisme intense (et quoi de plus chic que le duc habillé ce qu'il

fallait pour que sa nudité de squelette fût plus pittoresque, quoi de plus pschutt que cet avorton obscène imitant, parodiant ta dernière maîtresse?), tu n'as pas été très fou... Je ne parle pas de moi, venu pour t'être agréable, je suis un être à part que ces plaisirs n'intéressent pas. Il y avait des femmes avec nous; pendant que Béraud, sorti de son calme, faisait le tour de leurs seins, je faisais simplement le tour de leurs idées; et j'ai terminé avant lui.

— Laissons autrefois, mon cher; je n'ai plus qu'un seul amour en tête et je saisis combien ma jeunesse fut pitoyable. J'adore miss Prentice; toi seul connais mon secret. Je suis hanté véritablement par son image; je ne puis plus que songer à elle, je ne puis plus que parler d'elle... Et toi seul peux m'entendre...

— Tu te souviens que j'ai été le confident de tes précédentes passions. N'ai-je pas subi, en camarade dévoué, tes dithyrambes?... Certes, je ne confonds point miss América avec le peuple de blondes et de brunes qui ont occupé ta vie, car il n'y a pas à protester, tu as vécu pour elles... Et les yeux bleus de cette automne, de pâles violettes? Me les as-tu assez vantés?.. Et la Cordi, cet hiver? Et tant d'au-

tres fleurs que le papillon a baisées et oubliées ? Oui, la destinée te semble douce seulement par elles qui t'ont accordé, à pleines lèvres, tes moments les meilleurs. Tu t'es grisé de leurs jeunes amours comme de vieux vins... N'as-tu pas toujours été avide d'inconnu ?

— Le reste était faux. Mon sentiment n'est en rien comparable à ceux que j'ai pu éprouver jamais.

Le comte prit le bras de Claude :

— Si tu veux, nous rentrerons à pied par le boulevard Malesherbes... Ecoute. Nous avons même âge, mais, toi, tu es un sage, un antique. Je me confesse donc à toi comme à un frère aîné.

Il commença à chanter cordialement son amour, à la fraîcheur de la nuit étoilée et paisible, tandis que tout dormait dans Paris, ce village.

Ils étaient du même pays de Touraine. Paul de Véran y possédait un château au milieu d'un parc superbe, aux longues allées, une vaste terre, des blés, des prés, où serpentait une rivière, des étangs, des bois. Claude Chauny était le fils d'un riche fermier. S'étant liés au lycée, à Paris, ils se retrouvèrent, pendant les vacances, à la campagne. Ainsi leur amitié

datait de leur enfance, ce qui n'est pas ordinaire, car les solides affections se forment, par une sélection meilleure que celle d'une camaraderie ou d'un voisinage, plus tard, d'homme à homme.

A la fin de leur première année de Saint-Cyr, quand la guerre éclata, ils combattirent aux côtés l'un de l'autre, et tous deux, échappés du champ de bataille de Sedan, après la capitulation, ils versèrent encore leur sang sous les murs de Paris. A Buzenval, Véran reçut une balle dans l'épaule et Chauny, près de son compagnon qu'il défendait, un coup de sabre au flanc. Les deux jeunes gens furent cités à l'ordre du jour et décorés.

En 1874, chacun au grade de lieutenant d'artillerie, ils donnèrent leur démission.

Pour quelle cause? En faveur de quel idéal?

M. de Véran, s'il attendait les rencontres prochaines, souffrait, avec son tempérament primesautier, de l'étroitesse dépendante des garnisons. Il avait aussi une malade à soigner, sa mère. Claude fit comme son ami, pour ne pas se quitter.

Venus à la cour de France sous Louis XIII, les ancêtres du comte sont cités beaucoup dans les correspondances, les mémoires des

deux règnes suivants. Inutile d'évoquer longuement les actes de bravoure, les héroïsmes négligents comme les suprêmes élégances, les galantes équipées de cette famille de bons gentilshommes ? Il suffit qu'il tînt en tout cela des aïeux.

Son père, qui avait demandé du service, bien qu'il eût franchi la cinquantaine, fut blessé mortellement, à Coulmiers, à la tête d'un bataillon de mobilisés.

Sa mère, minée par les émotions terribles de l'invasion, par un deuil inoubliable, cinq mois après que le jeune comte eut quitté le régiment pour elle, expirait chrétiennement. La souffrance de M. de Véran fut de celles qui remuent un cœur mâle dans ses fibres les plus profondes.

En se rappelant cette angoisse, il se souvenait encore d'une très longue promenade, de deux heures à huit, que lui fit faire, la semaine après l'enterrement, son oncle, le vieux marquis de Jouy, pour lui indiquer les limites du domaine ; il ne s'en était jamais inquiété.

C'était en mai. Le marquis lui montrait les étendues de prés où hennissaient des chevaux, où couraient follement les poulains, où les bœufs, les vaches erraient, lourdes brutes aux

yeux contemplateurs ; il lui montrait les arbres fleuris, parure coquette du jeune printemps, ça et là des champs sur qui verdoyaient les germes, les haies de roses, la forêt, ses dessous odorants, la rivière ensommeillée dans les herbes.

A la fin, comme le soir tombait, comme les hauts peupliers, les trembles, les ormes gémissaient au souffle de la bise parfumée par le renouveau, comme l'ombre du crépuscule, de la nuit, mélancoliquement, s'épandait sur le parc et sur le château, il sembla à M. de Véran que des silhouettes surgissaient, entre les troncs, à chaque détour des chemins, des sentiers, des allées, derrière les buissons d'aubépines blanches. Et il reconnut sa race, ceux dont les portraits animent la grande salle ; se plaçant à la file, avec un chuchotement inintelligible, un parler de spectres, ils marchaient derrière leur héritier.

Dans la chambre à coucher, en face du vieux lit à colonnestorses, aux tapisseries anciennes, il songea, traversé tout à coup de la pensée de sa vision, que plusieurs de ceux qui l'avaient suivi avaient dormi là, qu'ils y étaient nés, qu'ils y avaient aimé, qu'ils y étaient morts ; qu'il y pourrait, avant l'aube, mourir comme eux, entouré par eux. Il fut saisi d'un court frisson et

eut besoin de prononcer tout haut sa devise :
Sans reproche.

Un imaginaire, un sensitif, M. de Véran était doué, comme quelques malheureux privilégiés, d'une sorte de double nature ; ainsi, très atteint par la mort de sa mère, il avait analysé, sans le vouloir, son abattement.

Ses tristesses, ses joies, il les décomposait pour les noter, menu, menu. Pour lui n'existaient pas de sentiments simples, de sensations brutales.

Ce mondain était artiste avec une observation fine, intense, un prodigieux nervosisme. Implacable aux autres et à soi, il avait, par saccades, l'esprit médisant et mordant. Ce n'était pas méchanceté, mais une clairvoyance fatale contre laquelle il essayait en vain de réagir, pour deviner les dessous des actes et des discours humains. Une jolie femme entraînait chez lui pour la première fois. Que lui importait une nuance ? Il désirait cette nouveauté ; elle était là. Pourquoi toujours éprouver la peur d'un geste faux ?

De loin en loin, il publiait, sous un pseudonyme, des études alertes, sur le vif, des impressions où éclataient sa critique continue et

son besoin de démontage, des historiettes, parfois accompagnées de dessins, car il ajoutait à sa plume un bout de crayon robidesque, dans des journaux élégants : *la Vie Parisienne*, *l'Art et la Mode*. Quelques-unes de ces fantaisies ont été réunies en un volume ; c'est à conserver, fourmillant de documents sur les mœurs et de mots pimpants, acérés, d'une désinvolture particulière. Titre : *Confetti*. M. de Véran signa d'un masque et d'une épée.

Non pas égoïste, comme d'aucuns prétendaient, mais personnel, toujours prêt à rendre service, il avait des amis, et, en son absence, des ennemis, au Jockey, dans les salons, sur le boulevard, au Quartier latin, à Montmartre. Assez sceptique, fort indifférent, il avait de l'indulgence pour autrui. Ce lord s'est évadé de Londres, n'y pouvant demeurer davantage à cause de ses dettes ; ce mari exploite les amants de sa femme ; ce baron exotique triche aux cartes ; ce boursier est un voleur ; ce journaliste écrit pour et contre. On ne serrerait plus la main de personne, si l'on en croyait les pléonasmes qui courent. Véran n'eut jamais l'ambition de lutter contre l'abaissement des caractères. D'ailleurs, à défaut du reste, le boulevard est très chatouilleux sur le point

d'honneur ; l'honneur tout seul, vieux jeu.

Le comte, à part ses intimes, très choisis, connaissait donc une foule variée, mais pas toujours chacun par son nom, des seigneurs, des gommeux, des poètes, des gazetiers, des peintres, des financiers, des comédiens, des étudiants, des millionnaires, des sans-le-sou, des fumistes, des duchesses, des marquises, des actrices, des bourgeoises, des modèles, des horizontales, des danseuses, des modistes, des écuyères ; il était collectionneur de types comme de bibelots. Même, en quelques occasions, il frôla, pour être complet, les usuriers ; d'abord, les intermédiaires, avec leurs rendez-vous, entre neuf et dix, dans la salle du fond du café de la Paix ; ensuite, les prêteurs, anciens cochers, anciens bookmakers ayant opéré d'abord sur les économies amassées, soit au service d'une cocote, soit en déguerpissant de la pelouse. Ne pas oublier les usuriers distingués qui sont du monde, le monde où l'on passe, et remettent la moitié de la somme contre le petit billet. M. de Véran se promenait à travers le mouvement parisien en philosophe aimable ; il avait coutume de porter un carnet dans la poche, et, griffonnant une note, traçant un rapide croquis, il saisissait volontiers, sans

pose, deci delà, le spectacle auquel il prenait part joyeusement.

Capable de trousser, à l'occasion, des vers à une femme, et, s'il fallait, de composer un air sur sa chanson légère, il estimait, autant qu'un admirable ouvrier de rimes, son tailleur anglais. Savoir s'habiller est un art aussi délicat que se ciseler un sonnet sans défaut, car la tenue de l'homme, invariable pour l'ensemble, se compose de détails minutieux. Le pantalon doit-il être long ou court, large ou étroit? Le gilet, comment ouvert? Deux ou trois boutons à la chemise? C'est grave. Portera-t-on, en soirée, l'habit rouge ou marron? Toujours les souliers pointus? Faut-il inaugurer les habits de velours de toutes nuances? Le comte de Véran, comme le petit duc de Trésel, dont il blâmait justement l'étalage de gros strass, décidait, parfois, sur ces importantes questions.

Les devoirs mis à part, tout ce qui précède n'est pas l'essentiel. La femme, voici enfin la dominante de ce galant homme. Ses désirs, ses rêves, ses pensées tournaient autour de ces êtres coquets et charmeurs qu'il adorait comme l'âme gracieuse de l'univers.

Pourtant, si l'amour est une affection du cœur, il ne fut jamais trop malade. Dompteur, il se conduisait d'ordinaire avec les passions, soulevées par son enveloppant magnétisme, en comédien qui donne la réplique. Point conquérant vulgaire, dédaigneux du facile, il se plaisait, artiste en immoralités savantes et exquises, à faire naître la perversité féminine, ou, variant les expériences, à la voir évoluer; il quittait une maîtresse, l'étude achevée. M. de Véran écrivit, par exemple, après un roman de trois mois : « Tu montres que ce fut désœuvrement et caprice : je prouve que j'ai agi de même. Si je fus fidèle, demande à tes deux meilleures amies. Curieux, je me suis intéressé à ton manque absolu de cœur et de tout. Pour la tête, cervelle évaporée. L'ensemble, en toilette gentiment excentrique, est ravissant; après, tu n'as que des riens; mais c'est une bien mignarde fête de les vêtir de caresses. Pas de cœur, oui. Les plaintes de ton mari, que tu me dis en te moquant et qui, j'en rougis, m'émeuvent presque, te secouent d'un rire nerveux. Tu ne sens guère; mon ambition de te faire vibrer m'a retenu plus longtemps que coutume. Adieu, sphinx pénétré, souvenir inoubliable ». Il n'y a certes pas un naïf qui se

laisse aisément subjugué dans ce billet un peu cruel et dépravé. La désinvolture s'y pointe d'impertinence.

Dans cette fin de siècle, où l'argent triomphe, on n'a plus de temps à perdre. La lutte pour l'existence demande trop d'heures et d'efforts, oblige à ne pas se laisser captiver par les fari-boles, à ne point s'attarder ; la vie épargne seulement les laborieux.

A cause de la concurrence effroyable, il faut calculer sans cesse, et, dans chaque métier, inventer toujours de nouvelles combinaisons qui atrophient, dessèchent, épuisent, meurtrissent. Quelles énergies après cela ne sont pas veules pour un simple idéal en cheveux longs ?

M. de Véran, grâce à sa richesse exceptionnelle, pouvait avoir le luxe d'aimer. Son unique souci fut longtemps de chercher, en fureteur, une inconnue dans les salons, les coulisses de théâtre, les brasseries, les passages, dans les ateliers, les boudoirs, les magasins. S'éprenant d'une fille, d'une femme, s'il lui supposait certaine saveur ignorée, il mettait son bonheur à murmurer des séductions ensorceleuses, à frôler des jupes mutinées, à calmer peu à peu leurs rébellions, à essayer sur le cou des baisers dans les cheveux fripons,

doux comme des floches de soie et frisottants. Un soldat tressaille à une musique guerrière ; ainsi le comte partait en amour au murmure des froufrous.

A ses heures de réflexion, M. de Véran expliquait ses goûts par un brin de philosophie. La société humaine, pour qui sait voir et entendre, c'est le plus lamentable, le plus décourageant des spectacles. Les gens civilisés vivent comme des sauvages, des cannibales, avec plus de formes ; la terre, vite parcourue, ne change pas ; on n'échappe donc au dégoût que pour tomber dans l'ennui.

Pourtant, se suicider est idiot, si on a d'autres moyens. N'est-ce point sage ? Il est mieux, en attendant la mort, de trouver, dans le vertige, à la fois le mouvement et le sommeil, de faire la toupie.

— Assez d'amour mensonger, déclarait Véran à son camarade, assez des nuits blanches qui éreintent, des conceptions lubriques, assez du grouillement ignoble des luxures au fond des sentiments, des fièvres de désir, des aventures indignes, des rages de possession !.. Sur des corps souples, blancs et beaux, onduleux, lascifs, magnifiques, publics plus ou moins,

j'ai tissé des robes de baisers, avec assez de baisers pour que la robe eût une royale traîne. J'ai palpité sous des mains expérimentées qui m'ont pris ma force, ma sève, ma fierté ; je me suis sali, flétri en croupe de la débauche banale. Fatigué par des passions éphémères, j'ai souillé mes lèvres et bu, avant d'autres, après d'autres, parmi la mousse... Oh ! cette soif devrait s'apaiser seulement sur les cimes où croît la fleur sacrée d'idéal, à une source pure, inaccessible jusqu'à vous et après vous !.. « Si je devais ressusciter, je ne serais plus infidèle. Il n'y a rien de meilleur qu'un amour qu'on connaît. » Je comprends bien à présent cette mélancolique parole de d'Orsay agonisant au docteur Cabarrus et j'envie, cher, ta jeunesse sérieuse et continente. Tu ne souffriras point de ce regret.

— Qu'il soit ton juge, répondit Claude. Las enfin, plus emporté par les autans du plaisir, tu te veux arrêter dans ta course de feuille sèche à travers les routes, les chemins, les sentiers, où, sans cesser de rouler, tu caressas en tourbillonnant un millier d'autres feuilles (ce qui n'est pas difficile dans une forêt), comme toi fouettées et balayées par la tourmente... On ne change point en un jour. Prends garde de

te tromper... Encore une fois, comment me parlais-tu de la Cordi, de sa peau chaude, dorée, qui brûlait ta chair du feu de son cratère, car tu as le besoin indiscret de détailler à un ami tes sensations?

— C'était le cerveau qu'elle attirait, la bête aussi, pas le cœur. Et puis les filles de théâtre...

— Respecte les enthousiasmes décédés. On salue un enterrement... Tu crois pouvoir, au seuil du mariage, pour lequel tu ne sembles pas prêt, étendre sur le passé un oubli lourd comme une pierre tombale. Ces ensevelies, ton rêve, ta joie, tes extases de jadis, eurent tes serments de les chérir toujours... Je sais que « toujours » indique seulement de la bonne volonté. Ne crains-tu pas qu'elles ressuscitent pour te hanter? Non... Tu dois redouter, au moins, les femmes futures... Mon cher, c'est impossible que tu éprouves un amour sincère et durable, éternel comme le mérite miss Prentice!.. Voyons, je ne m'occupe point des cocotes pour qui la petite convulsion est justement la base d'un grand commerce. Tu t'es offert une longue théorie de ces belles personnes, à qui tu as payé, comme partie d'un syndicat, des chevaux et des diamants. Tu t'es laissé engluier, toi, garçon d'esprit, par la vanité

stupide d'avoir des horizontales célèbres... Mais, dans ta collection, il y a d'honnêtes femmes ?

— Elles l'étaient, ô poète.

— Laquelle as-tu aimée ? Aucune. Tu ne peux pas.

— Eh bien non, je ne suis pas incapable d'aimer, comme tu le prétends, puisque j'aime enfin, avec une ardeur de tout mon être, avec ma pensée de chaque minute, miss Prentice. Certes, des fantaisies ont épuisé ma jeunesse et l'ont changée en nuit d'orgie... Voici enfin l'aurore ! Voici Maggie ! Le rayonnement du soleil c'est l'ondulation de sa chevelure. Je l'aime, et j'éprouve comme une ivresse à répéter ces mots ; je les ai trop profanés et voudrais les prononcer pour la première fois... Je l'ai adorée aussitôt ; son sourire a fixé ma passion infinie... Je ne sais, mais nous sommes l'un pour l'autre ; elle est celle que j'attendais. Son sourire me cause un trouble ; sa poignée de main loyale me traverse d'un frisson ; son regard m'inonde de bonheur. Elle sera ma vie ; elle sera ma femme. Depuis longtemps, depuis longtemps, je la chérissais sans l'avoir vue ; mais devant elle enfin, aussitôt je l'ai reconnue ; elle répond à ma chimère, à mon souhait.

Miss Margaret a de moi une tendresse mystérieuse... Tu sais, je n'évoquais jamais ce sentiment profond ; je le gardais pour elle.

— Elle a ainsi ton premier amour ?

— Oui... Les femmes qui comptent, vierges ou épouses orgueilleuses, sont celles qui sont pareilles aux lis. Boutons à peine épanouis, aux pétales d'une blancheur éclatante comme de la lumière solaire, ensuite corolles écloses et tachées du pollen d'or, les lis sont toujours les lis... Mes maîtresses, puisqu'elles le furent, étaient sans vertu. Nous n'avons échangé que des plaisirs et des comédies. Mon amour restait tout entier pour miss Amérique, dans les jeux et les mensonges du passé, étranger à des approches qui demandent simplement de la galanterie... C'est mon premier amour, je te le répète, et mon dernier.

— Eh bien, tu as raison, Paul... Consacre à miss Maggie ton existence dorénavant ; elle en fera du bonheur... Tu n'as plus qu'à conquérir la toison d'or.

— Miss Amérique m'aimera. J'en ai lu dans ses yeux l'aveu qui s'affirmera. Son dépit hautain, ce soir, à cause de la Cordi, m'est encore une preuve.

— C'est vrai, dit Claude Chauny tristement.

Le comte ne s'aperçut pas de l'accent douloureux avec lequel son ami prononça ces deux mots.

Après un court silence, Claude dégagea son bras sur lequel Véran s'appuyait, et, accompagnant sa parole de gestes animés et larges dont il n'avait pas habitude :

— Miss Prentice n'est pas unique, mais elle est rare, car il tend à devenir, chaque jour, plus restreint le nombre de celles que des sages pourraient épouser... La jeune fille du monde est dévoyée; à présent, une poupée élégante, frivole, tapageuse, stupide, insensible, égoïste, lâche et bête, corrompue, élevée par les domestiques, inconsciente, polissonne d'allures et de propos, elle fera un gai compagnon de fête; mais à jamais elle ignorera sa dignité d'être charmant, mystérieux, auguste, choisi, élu, dont, par le mari, doit sortir la famille... Leurs mères, abandonnées à cause du club ou initiées aux pretantaines, ne s'inquiètent que de toilettes ingénieuses, de froufrous coquets; elles vont de visite en visite, d'une exposition à un concert, d'une soirée intime à une redoute; elles courent les peintres pour un portrait, les comédiennes pour un caprice... Coutumières des petits théâtres, où du regard elles échangent des

défis avec leurs rivales, sur les planches et dans les loges, du cirque, où elles se confondent avec un plaisir secret et honteux en une promiscuité de jupes et de genoux, elles fréquentent, pour un rapprochement encore plus complet et une excitation de chair nue, les baraques de lutteurs... Qu'on les voie partout, telle est leur seule ambition d'esclaves de la mode ! Elles font dans la même saison une série de « déplacements et villégiatures » afin d'être remarquées et citées dans les journaux, ce qui les amuse ; elles dépensent follement, au-dessus de budgets insensés ; des gênes d'argent émoustillent ces millionnaires et des amants entrent par les brèches... N'émettant pas trois idées raisonnables et sérieuses dans l'année, elles ne causent point, elles bavardent ; elles rient haut en débitant des niaiseries ; elles ne lisent plus... D'un ressort extraordinaire, d'une activité futile, elles sont sans cervelle et sans cœur ; le contrat est un pavillon qui couvre leurs campagnes... Sacrebleu ! Comment ose-t-on se marier ? Une enfant a grandi, que les douches, le cheval, et le reste, n'ont pas contrariée ; quand elle est en âge, la maman moderne façonne un joujou à sa ressemblance. On recommande comme absolument nécessaire une mécanique d'acier... Lui fatigué, désireux

de repos; elle impatiente de connaître, de trotter en liberté, le divorce est proche, à moins d'acceptations philosophiques... Et cependant l'homme a besoin d'être deux; la solitude est affreuse... Miss Prentice, admirable comme la réalisation parfaite d'un rêve de beauté fine et blonde, a les séductions, les charmes, les grâces pimpantes, les légèretés exquisés; en même temps elle sait beaucoup et elle réfléchit. Celui qu'elle aimera pourra s'adresser à cet esprit; elle comprendra, réformera ses mœurs, si elles ont quelque défaut; tous deux marcheront vers la mort lointaine dans les félicités... La femme accorde, certes, des joies infinies; il faut la chérir encore plus pour les ennuis que son sourire éloigne, quand la pensée et la vie pèsent trop lourdement. Miss América sera la maîtresse, l'épouse, la consolatrice. Maîtresse, elle aura les abandons délicieux, elle recevra, rendra les plaisirs extasiés; épouse, elle pui-sera dans un sentiment, où ne sont plus les égoïsmes d'une passion variable, une bonté sereine, une affection immuable. Avec elle enfin, le délicat, que l'humanité fatigue et blesse, souhaiterait une éternité de jours...

Le comte avait écouté sans étonnement la tirade, violente et outrée, de son ami contre la

plupart des mondaines. Mais, à cet éloge de Maggie Prentice, où se trahissait une émotion peu banale chez Claude, il fut un instant troublé. Il se souvint que, le soir, elle s'était occupée particulièrement de lui. « Vous qui n'êtes pas de la compagnie de cette danseuse italienne... » tous les mots de cette attaque alerte, et leur douce musique, lui revinrent avec une exactitude dont il souffrit. En fixant ses yeux sur ceux de son vieux camarade :

— Tu manifestes beaucoup d'enthousiasme pour miss Prentice. Est-ce que tu en serais amoureux ? Dis loyalement.

La figure de Claude était très pâle dans la nuit trouée par de rares becs de gaz. D'un ton soudain calme, il répliqua :

— Tu l'aimes. Ta question, Paul, était, sans d'autres raisons, fort inutile. Je t'ai exprimé mon avis sur miss Maggie comme je suis sûr qu'elle en est digne.

Peu de gens pouvaient se vanter de connaître beaucoup Claude Chauny.

D'une correction impeccable, vivant tranquillement, avec une vingtaine de mille livres de rente, sans une dette, levé de bon matin, faisant au Bois, après avoir lu, écrit, une

promenade à cheval, quelquefois à pied ; consacrant, chaque soir, une heure à l'escrime, sachant à fond plusieurs langues ; au courant du mouvement philosophique anglais et allemand ; admettant peu la Bourse, les tripots, les courses ; d'une dignité telle, sans affectation, que les suspects restaient à distance et qu'il n'avait pas à refuser sa main (ce qu'il aurait fait) ; voilà ce garçon bizarre.

Tout à fait extravagant, il croyait au devoir, à l'amour, à la famille, à la patrie. Non que ce sceptique supposât ces principes inattaquables, mais il en avait ainsi plusieurs qu'il plaçait au dessus de toute discussion. Au reste, bien que sa raison le portât vers les peuples libres, il défendait le culte de la règle, de la discipline, et témoignait volontiers son admiration pour l'autorité absolue, par dégoût de la démocratie. Sans doute les religions, les rois, les morales étroites peuvent n'avoir pas grande valeur devant la critique d'un honnête homme ; toutefois, à son jugement, ces niaiseries merveilleuses ont été plaisantées trop haut ; elles retenaient dans l'ombre et le silence une majorité d'imbéciles ; on avait la paix.

Pour l'honneur, il le pratiquait sans faiblesse, à cause du simple respect de soi, par

élégance, car il le savait divers suivant les siècles, les climats et les mœurs. Il trouvait dans sa conscience une satisfaction d'accomplir le bien inutile, d'éviter le mal productif; par exemple, il n'eût pas tué le mandarin. Sa conversation, substantielle, moelleuse, nourrie de pensées, d'observations, laissait à méditer; enfin il n'ignorait pas l'esprit qui, lorsqu'on n'a convaincu personne, donne le dernier mot.

Orphelin de bonne heure, il n'avait vu autour de son enfance que des parents collatéraux; les désastres de la guerre vinrent ajouter encore à sa mélancolie. Sa famille morte, son pays humilié, piétiné, déchiré, diminué; à ces causes de désenchantement, de manque de joie, d'inappétence de jouir, d'autres s'ajoutèrent, de la vingtième année à la trentième, moindres, mais incessantes. Des lassitudes l'envahissaient, des tristesses; il était cependant hors de la bataille dure et âpre, ayant arrangé sa fortune de manière à regarder le spectacle en dilettante.

Son pessimisme, ni désolé, ni désespéré, pas du tout révolté, ne se plaignait même pas et analysait, avec un ennui parfois délicieux, la vanité de l'univers qui n'est pas nécessaire. Claude Chauny, persuadé qu'on sort de l'im-

personnalité des choses pour y retourner, entre ses deux néants, humait, sans enthousiasme, sans passion, avec un goût dédaigneux et fin, le peu que cette existence a de bon. Elle n'en a guère qu'au début. Le mauvais monte ensuite et très vite.

Serait-il meilleur de ne jamais désirer? Le désir a ses mirages; espérer c'est vivre. Il est cruel pourtant d'apprécier, par la profondeur de la chute que font les rêves, la distance entre l'idéal et le réel; les plus malheureux sont ceux qui, doués de cerveaux et de sens plus subtils, ont mieux conçu la perfection et se contentent d'autant moins de la misère terrestre. Des efforts? Dans quel but? A quoi bon? C'est le résumé de tout. Claude vivait le plus possible, parmi les idées, en une sorte de retraite d'où il considérait, lui, malade de solitude, l'affolement général.

Et de cette retraite il écarta l'amour. Conquérant, il ne pouvait guère l'être que de femmes hors du vulgaire, capables de deviner un homme d'élite à travers ses inhabiletés galantes; or, bien peu, qu'elles soient supérieures ou banales, sont des sœurs de charité.

Quand il lui arriva de faire une déclaration, il quintessencia ce qui monte des sens à la tête;

trop cérébral, il vit d'avance la désillusion, et, consumé par une braise n'allumant pas autour de lui, il sentit la courte flamme s'éteindre à mesure qu'il parlait.

Reste le plaisir tarifé.

Chaque fois, il y avait longtemps de cela, se mêlant avec regret, en une intimité profonde, à une fille presque publique; chaque fois, répugnant davantage à cette familiarité de son corps; chaque fois, parti avec un écœurement plus sale, un besoin immédiat du lavage, de la douche, de la piscine, et, encore après, un malaise de sa personne, il résolut, une nuit, d'être maître de soi. La volonté triompha de la chair.

Pas de pédantisme dans ce caractère rigide.

De Véran allait partout; lui aussi. La vie parisienne est particulièrement curieuse, variée, surexcitée; ses revenus lui permettant d'avoir un fauteuil d'orchestre pour ce drame aux mille comédies, il en profitait avec un détachement de blasé; il l'était en imagination. Estimant niais de braver la mode, même niaise, il réformait seulement d'un brin de sévérité les fantaisies de costume du comte, son ami; à l'occasion, il prononçait la phrase idiote du moment.

Claude Chauny, nihiliste qui, dans l'écrou-

lement de tout à l'examen de sa raison, sans foi à rien, sauvait, quand même, par aristocratie, par dandysme, par orgueil de lui, l'amitié, l'amour, le devoir, l'honneur, sa patrie, cachait ainsi aux yeux superficiels du monde l'esprit austère d'un grand moine d'autrefois, prêcheur de croisades, sous une allure discrètement gommeuse.

Le comte, sans aucune défiance, aussitôt rassuré, avait commencé pour Maggie Prentice un hymne vibrant de passion. Comme ils arrivaient au parc Monceau, où Véran possédait un des hôtels qui l'avoisinent, Claude l'interrompt :

— Tu es bien décidé à dire ton amour à miss América?

— A la première rencontre, je lui avouerai que je l'adore éperdument. C'est elle seule qu'il faut conquérir... Son père fera ce que voudra Meg.

Ils se quittèrent bientôt. La ville dormait, dans l'air tiède du printemps nouveau, sous la splendeur du ciel bleu sombre et de millions d'étoiles.

Rue Logelbach, tout proche, Claude habitait

un rez-de-chaussée qui évoquait l'impression glaciale d'une cellule de trappiste. Après l'antichambre, le bureau; là, une bibliothèque, quelques centaines de volumes occupant un pan de mur; contre les autres, un trophée de fleurets et d'épées, son sabre de capitaine de réserve, des cartes de la frontière, des photographies de canons, montés et démontés, de modèles différents. Dans la chambre à coucher, un lit de fer, et, en face du chevet, sur une étagère, dans un sac de soldat, le bagage nécessaire afin d'être prêt sur le champ à se mettre en route pour un devoir.

Rentré chez lui, Chauny songea longtemps encore à Maggie Prentice.

Il se redisait ses paroles du soir; elle était bien telle qu'il l'avait devinée. Qui sait? Son cri vers elle, elle l'entendra si ému, si vrai; sans doute, elle l'écouterait. Aussitôt, il se souvint qu'il était pauvre, que son meilleur ami l'avait pris pour confident de son amour pour elle, que cette jeune fille était le bonheur chimérique, inaccessible pour lui comme une honte.

Il voulut sa jeunesse chaste, amoureuse d'un idéal. « Pour qu'elle dérision? L'idéal apparaît et s'enfuit loin de moi, très près de

moi pourtant, à portée de ma main et de mes baisers. Elle ne se doutera jamais de mon appel continu. »

Tout à coup, assis à sa table de travail, la tête entre ses poings crispés contre les tempes, cherchant à fixer sa pensée sur un livre de mathématiques, il se prit à pleurer.

VI

PREMIER AMOUR

VI

PREMIER AMOUR

De longs fils de la vierge reluisent de branche en branche, çà et là, sous les rayons du soleil qui à peine ascende, disque éblouissant, dans le ciel bleu pâle; des oiseaux chantent; les chiffonniers et les balayeurs s'évadent de leurs repaires; des gouttes de rosée brillent sur le gazon humide, constellent de perles les brins d'herbe; un brouillard léger monte, s'enchevêtre un instant à l'éparpillement des frondaisons nouvelles, et, car il en est encore, des ramures dépouillées; puis, la buée se dissipe. De loin en loin, des cantonniers arrosent en panache les chaussées par de magnifiques jets d'eau, pareils à une pluie argentée. Aucun autre mouvement; c'est l'heure charmante où le Bois s'éveille.

Voici d'abord les beaux militaires ; il faudra bientôt regagner le quartier pour le service ; pas de temps à perdre. Officiers de chasseurs, de dragons, d'artillerie, de la garde républicaine, d'état-major, un à un, deux à deux, cherchent inutilement la femme. « Camarade, ne vois-tu rien venir ? » Ils aperçoivent le gazon verdoyant, les routes sablées, et, à l'aller ou au retour, des chevaux, des domestiques, des garçons de manège qui stoppent, au champignon, attendant les seigneuresses. A l'ordinaire, ils croisent surtout les voitures de dressage des marchands de chevaux ; parfois cependant, les jours de veine, il y a de jolies rencontres.

Souvent, la baronne de Nourny, après avoir valsé toute la nuit, passe, une des premières, en galopant, radieuse, la fleur au corsage, le teint rosé par la fraîcheur de l'air pur et l'excitation des foulées. Un groom minuscule, perché sur une jument très haute, suit, à distance, grave dans son col fortement empesé, sa tunique serrée par la ceinture à large boucle. Vers qui court-elle ainsi ? Toujours un peu vers l'inconnu. Le soleil à présent embrase l'horizon ; il traverse de ses flèches d'or clair les feuillages printaniers.

Des horsemen isolés filent à toute vitesse ;

d'autres, par groupes, trottaient côte à côte ; on ne parle guère ; à longs intervalles, on échange une phrase, un mot ; on s'abandonne au plaisir de vivre. Ici le duc de Trésel, compassé ; Gontard, jovial et blagueur selon son ordinaire, l'accompagne ; ils saluent d'un bonjour moqueur le petit de Mauvieuse extraordinaire de pschutt grotesque, dans un sabot bas, en bois ciré. Là, M^{me} Savinel, ravissante à cheval, est entourée d'une cour ; le mari est absent de ce véritable escadron.

A son second tour déjà, M. de Véran, arrêté près de la grille du Bois sur un superbe irlandais bai brun, cause, depuis quelques minutes, avec un ami péripatéticien, en veston clair à quadrillage ; l'ami n'est pas fâché d'être en telle compagnie ; le cheval s'impatiente de cette station et piaffe ; son maître est nerveux. « Maggie n'arrivera donc pas ? » La pensée du comte le répète avec inquiétude ; et, de temps en temps, il jette un regard sur le défilé.

Le spectacle est joli. Des landaus classiques, où se prélassent d'exquises mondaines ; des tilburys ; des phaétons ; un breack, où des enfants, qui font le tapage d'un nid, babillent autour de l'abbé, la gouvernante, la nounou ; des ducs à huit ressorts où trônent, sur des

coussins élevés, des cocotes au déclin; un mail majestueux, sans entrain, parfaitement correct, chargé de gentilles femmes et de poseurs horribles; des cabriolets, avec un gommeux réussi dedans, et, derrière, le boy, debout, se tenant aux courroies, extraordinaire de sérieux; quelques fiacres égarés; une cavalcade de famille; tout cela, sans encombrement, se succède en un tourbillon assoupi de roues.

Et ce sont encore des visages connus. Michel de Béraud, en charrette anglaise noire, sert de maintien au propriétaire. Alice Penthivière apparaît en buggy, très distinguée, toute pimpante; puis, un peu après, Lyonnnette Miria, de la Comédie-Française, la gaieté dans les yeux et l'esprit. Le marquis de Cielo, toujours jeune et intrépide, a l'air de suivre sur son yearling de deux ans.

M. de Véran prit aussi la piste.

Ce n'est pas très juste, car, désespéré de son attente vaine, malgré les sourires d'Alice et de Lyonnnette, deux épinglées de sa collection, en l'honneur de sa victoire de la veille, il partit bientôt ventre à terre. Miss América peut-être n'avait pas descendu par l'avenue du Bois. Il

s'était juré de lui parler, de lui dire sa passion hardiment.

Que répondrait-elle ?

On se foulait à la Potinière. Ah ! le ravissant tableau ! les délicieux pastels ! Racontars, nouvelles inédites, potins enfin, voltigent de bouche en bouche. Les matineuses, fraîches comme des fleurs écloses à l'aurore, en toilettes d'avril, à pied, ou dans les voitures postées sur le passage des cavaliers ; les boudinés modestes, marcheurs forcés qu'attire régulièrement le besoin de voir les grandes filles, les grandes dames et de se montrer ; elles et eux bavardent, font le bain de mer, la plage, taillent une bavette monstre.

Près de jeunes mamans, les babies gracieux, en marins, en robes blanches, aux écharpes azurées, en costumes rouges et chapeaux de greenaways, les caniches frisés gambadent, s'amusent, joignant à ce gai concert de causerie, de flirtage, les cris, les jappements, les rires. Les ombrelles éclatantes balancent au-dessus des minois séducteurs, des visages adorables, leurs dômes coquets de soie et de dentelles.

C'est encore une bataille, avec ses straté-

gies. Parmi les femmes, les unes sont coutumières de ces réunions par nécessité, par ordre du docteur, pour maigrir ou engraisser, par hygiène, par mode, par goût personnel même; les horizontales, par devoir professionnel en plus, afin de hausser ou de maintenir la cote. Quant aux hommes, beaucoup de « mas-hers » parisiens veulent faire croire qu'ils sont des gentlemen et en profiter; l'amour des sports, le luxe, qui est une forme de l'art, amène le reste.

Maggie Prentice n'était point là.

M. de Véran, accablé de compliments à droite et à gauche, pour la façon merveilleuse dont il avait mérité le premier prix, à l'Hippique, aussitôt qu'il put se dérober, s'éloigna au trot, tandis que des camarades, parmi lesquels Claude Chauny, lui faisaient encore, sur son départ, une ovation de cannes levées en l'air frappant l'une contre l'autre.

Il voyait miss Amérique, chaque jour, au Bois. Ce matin qu'il était résolu à se reconnaître vaincu par ses yeux éblouissants et par son divin sourire, comme si les destins voulaient se montrer adverses, elle serait restée chez elle?

Après avoir parcouru en tous sens les Acacias, les Poteaux, le comte, qui s'était jeté sur des allées moins fréquentées, au croisement de deux chemins, rencontra Maggie Prentice.

Il la salua profondément; comme elle s'inclinait à peine et gardait un visage impassible :

— Est-ce que vous me haissez toujours, miss?

— Pas du tout. Je n'ai d'ailleurs aucune raison de vous avoir rancune... De quoi, s'il vous plaît, pourrais-je être fâchée?

— Je suis heureux de m'être trompé, dit M. de Véran. Mais vous avez paru, hier soir, me traiter en ennemi.

— Non... La haine est un trop lourd fardeau.

— Je ne mérite donc rien, ni amour ni haine?

— Qui sait?

Maggie Prentice était exquise en habit de cheval. Sur son grand alezan, un animal superbe, long jointé, bien suivi dans toutes ses lignes, admirablement rassemblé, elle avait l'air d'une statue sur un piédestal. Pink n'était pas une bête commode, aimable, comme un danseur de cotillon, mais difficile; il fallait le

diriger d'une main très ferme. Bien en selle, très à l'aise, tenant les rênes avec un doigté merveilleux, d'aplomb, d'une distinction idéale, la taille fine, suprêmement aristocratique, elle captivait, toujours de plus en plus, M. de Véran par le charme en même temps excentrique et simple que son être entier répandait. Le comte, d'un regard fasciné de tant de beauté, tant de grâce, enveloppait Maggie; et, la dénudant par une imagination trop vagabonde, sous l'amazonne bleu foncé, large avec une façon d'être ajustée sans un pli, il devinait un corps parfait, divin. Sous le corsage qui la moulait, à col droit, aux manches collantes, à basques minuscules, un buste souple, des bras potelés, des seins frissonnants et presque mûrs; sous la jupe étroite comme une gaine et tombant juste plus bas que la botte, des pieds mignons et des jambes de classeresse olympienne.

Vrai, rien ne pouvait être plus joli que cette petite tête blonde, coiffée du chapeau d'homme, autour duquel s'enroulait un voile de gaze, les yeux très vifs, deux lueurs profondes, les cheveux relevés, tordus, cachés, les narines roses, vibrantes, les lèvres rouges du sang qui affluait dans l'excitation de la promenade. « Si vous savez la confesser entre deux temps de galop,

à écrit M. de Pène en parlant de la jeune fille, vous la connaîtrez mieux qu'en dix mois de cour dans le salon de sa mère. » Miss Amérique se sentait-elle envahie par cette sorte d'agacement propice aux paroles sincères, à un épanchement inexprimable, aux confidences abandonnées?

Voulut-elle y échapper?

Elle interrompit les propos du comte, et, fouettant son cheval, elle partit soudain sur un bonjour.

M. de Vérant l'eut bientôt rattrapée dans un des chemins solitaires.

« — Vous êtes séduisante et vous fuyez ; miss, je vous prie de m'écouter... Cette heure va décider de toute ma vie, d'un bonheur tel que j'ose à peine le rêver ou d'un malheur que je ne veux point envisager encore, car s'y mêle l'idée de mourir... Je vous aime, vous le savez, et, tantôt vous vous en aperceviez encore à mes hésitations, à mes craintes de faire cet aveu redoutable....

— Vous êtes timide ? interrogea miss Prentice.

— Je ne sais ; mais vous m'avez changé... Comment ne pas trembler ? Ayant de vous avoir

dit mon amour, je pouvais avoir le droit d'espérer... D'un mot de vous aujourd'hui dépend ma joie en ce monde. Humble et dompté, je suis anxieux devant vous, accablé comme un croyant tardif à la divinité. Je crois enfin, Maggie, je crois à l'amour que j'ai regardé comme un mensonge, une illusion, à l'amour ineffable, à l'amour dans lequel deux âmes se confondent... Ne vous fâchez pas de ce mot d'amour qui me monte du cœur comme une allégresse, qui revient sur ma bouche, refrain de l'hymne mystérieux que ma pensée depuis longtemps élève vers vous. »

Ils laissaient leurs chevaux s'enivrer d'air, s'égarer sous la feuille neuve, loin de la foule, dans un paysage tranquille, à moitié ignoré, paysage d'herbe bien soignée, de collines en miniature, traversé de ruisseaux tortueux, d'un labyrinthe de sentiers. Ça et là, dans la verdure tendre, des buissons et des arbustes éclataient, resplendissement de floraison blanche ou pourprée, comme d'énormes bouquets plantés en terre ; et la brise emportait leurs parfums dans l'espace criblé de rayons.

Miss América avait écouté sérieusement les derniers mots du comte ; elle songeait, toute troublée, à ce qu'il venait de dire avec un accent

si franc, si ému, des inflexions de voix adoucies, approchantes, pareilles à des caresses. Il l'aimait ! Ce qu'elle supposait était donc certain ? Elle l'aimait aussi ! Comment nier à elle-même le battement de son cœur ?

Quelques instants, ils allèrent silencieux, côte à côte.

Il y avait lutte en miss Amérique qui réfléchissait ; poussée vers M. de Véran par une aspiration irraisonnée, elle se résistait. Son front se chargeait d'inquiétude. Était-ce, subitement le ressouvenir de la Cordi, de la ballerine, en maillot de chair, brandissant son épée dans une auréole ? Souffrait-elle d'un malaise vague, d'une répulsion, encore inexpiquée dans son esprit, à l'évocation, par sa mémoire plus forte que sa volonté, de cette amuseuse publique, une des familières du même qui lui déclarait à elle, Margaret Prentice, son amour ?

Cette promiscuité l'offensait bizarrement.

Plus que les hommes, les femmes sont extrêmes. Par une originalité de sang, une excentricité naturelle, une indépendance d'éducation, miss Amérique pouvait rompre avec

l'ordinaire de son sexe effacé, faire exception en liberté d'allure, en écarts un peu violents. Que projetait-elle d'abracadabrants et d'endiablés? Quelle fantaisie, avec des poivres, des piments, des pickles, autour du désir si banal entre les deux genres d'humanité, devait inventer cette vierge yankee?

— Combien de fois vous êtes-vous exprimé de la sorte? interrogea-t-elle.

M. de Véran, lui, dans cette minute d'attente, contemplait Maggie, son cou rond, un fin réseau de veines derrière l'oreille délicate, les petits frisons, sa chevelure dorée, rayonnant pour lui comme une aurore. A cette question, il eut un geste très spontané, une négation du passé :

« — Jamais! Jamais!.. Je me suis trompé en encombrant ma vie de plaisirs faux. Mais il ne s'agit pas de jadis; il n'existe pas... Je ne vis que pour vous, et ne veux plus vivre que pour vous. Votre image me hante, me poursuit... Vous en doutez?.. C'est très fou! Mais permettez que je vous dise un songe que j'ai fait, cette nuit... Est-ce à cause de votre fâcherie d'hier soir? L'idée que vous étiez perdue pour moi a-t-elle fait éclore, pendant mon som-

meil, cette vision extravagante?.. Vous permettez que je vous raconte? »

Elle eut un sourire et murmura :

— Je vous écoute volontiers. Vous m'amusez.

Sans remarquer l'ironie de ce dernier mot, car l'accent en était si doux, il reprit :

« — Je rêvais que j'assistais à une représentation de Pierrots. L'un, tout à coup, au milieu du spectacle, m'interpella et se mit à discourir gravement, philosophiquement, sur l'amour. En finissant, il me cria devant tous : « Rentre chez toi ; celle que tu adores est morte ! ». Et j'allai, je ne sais pourquoi, dans une grotte profonde et obscure. Au fond, j'aperçus une lueur et je vis que c'était vous, Meg. Je me dirigeai vers elle... Quand je me fus avancé, la toute petite flamme s'était changée en rayon de soleil ; mais il ne venait de nulle part, la grotte ne recevant pas le jour... Vos cheveux sont si blonds que je compris très bien qu'ils fussent de la lumière ; pour votre corps si gracieux, il s'était évaporé comme une odeur exquise... Très pâle, je sentais, derrière moi, le Pierrot qui m'avait interpellé, plus lui, mais son squelette ; il me chuchotait des syllabes inconnues. Désespéré, je clamai alors en sanglo-

tant : « Je veux mourir avec elle ! » Le rayon de soleil prenait, sur le mur de la grotte, l'apparence d'une porte resplendissante. Et je criai encore : « Je veux aller avec Maggie, de l'autre côté de la tombe et de la lumière ! » Meg, Daisy, êtes-vous sûre, en ce moment, que je vous aime ? Ma passion ne m'abandonne pas lorsque, après la longue veille occupée par vous, absente chérie, je suis enfin conquis par la fatigue et le sommeil... Persuadé que vous étiez morte, de l'autre côté de l'éternité et séparée de moi, j'éprouvai une transe horrible, affreuse, et je me dressai sur mon séant, comme dans un cauchemar, les mains tendues avec angoisse vers la clarté... Me réveillant, je vis devant moi des bandes de lueur pâle. C'était la fenêtre, l'aube, l'aurore, le jour qui se lève, un matin d'avril... N'est-ce pas, je ne vous perdrai point ? C'est un augure, au contraire, de la félicité prochaine... Ah ! J'en suis trop tourmenté ! Dites, Meg, j'ai eu raison de me réjouir de ce présage ?.. »

Ils étaient au tournant d'un chemin. Un cavalier et une amazone, des amoureux encore sans doute, passèrent au trot. Miss América, dans l'attendrissement produit par le récit naïf

du comte, dans l'émoi causé par cette passion d'un homme d'esprit, à bonnes fortunes célèbres, traduite, il lui semblait, avec l'ingénuité d'un premier amour, d'un amour éternel, avait oublié de maintenir Pink et de se méfier.

A cette apparition, il s'emporta ; presque aussitôt, vigoureusement, elle le retint ; ce fut une courte bataille. Alors, il essaya de se dérober à droite et à gauche ; elle comprenait très bien ses défenses ; par une douce gronderie et deux coups de stick, elle le ramena.

Le comte, qui n'avait pas eu le temps d'intervenir, poussa un cri d'admiration. Maggie, dont la révolte de Pink avait un peu déplacé le chapeau, était couverte par sa longue chevelure blonde éparpillée sur ses épaules jusqu'aux flancs du cheval. Il envia Pink d'être ainsi frôlé par les mèches folles de cette toison d'or splendide, chimérique, radieuse ; il fut ébloui comme si elle était vêtue d'un manteau de soleil.

« — Vous êtes loyal, dit miss Prentice, lorsqu'elle eut emprisonné ce flot de boucles, dégagé sa nuque luxuriante ; je vais répondre loyalement. Vous m'aimez, et j'en suis touchée... Vous avez un grand nom, ce qui, sans

vous blesser, comte, représente moins dans mon pays; vous êtes riche, ce dont je ne me soucie guère. Spirituel, de belle tournure...

— Vous allez me railler?

— Ne protestez point; vous le savez... Jusqu'à présent votre vie a été de plaisir... Toutes ces heures innombrables d'oisiveté mondaine ont été consacrées aux femmes, à l'amour... si vous préférez, à la galanterie.

— Où voulez-vous en venir?

— A vous connaître... Vous avez toutes les qualités énergiques et charmantes du caractère français; vous êtes un brave soldat et un bon gentilhomme. Il doit être facile de vous aimer beaucoup... Mais je ne vous connais pas.

— Maggie, je vous le jure, cet instant est trop grave. Ne vous jouez point de moi!

— Non. J'ai dit que je répondrai loyalement. Vous me demandez ma main... Ni je vous la refuse, ni je vous l'accorde... En quoi un homme vaut-il plus qu'un autre? Nous, femmes, nous remarquons les figures des combattants, des chefs; nos cœurs sont aux victorieux. En Amérique, la lutte est toute pour l'argent; chez vous, où il y a plus d'hypocrisie et de légende, elle est un peu pour la gloire, ce

qui m'attire davantage. Courage, honneur, patrie, élégance, vous avez cela dans le sang ; vous l'avez prouvé... Pourquoi encore ma sympathie va-t-elle à vous ? Je ne veux pas le chercher... Un souci pourtant me chagrine... J'ignore votre passé. Dix ans de conquêtes parisiennes doivent cacher des secrets bien terribles pour la jeune fille qu'on épouse après. »

Le comte, en écoutant Maggie Prentice, était préparé à toutes les surprises. « Il doit être facile de vous aimer beaucoup ». Quand elle avait prononcé cette phrase, il avait senti une joie délicieuse l'envelopper, le pénétrer comme un parfum. Que signifiaient, aussitôt, de bizarres réticences ? Qu'entendait-elle enfin par connaître le passé ?

La curiosité anormale de cette vierge n'est pourtant point inexplicable. Les milieux et l'éducation influent singulièrement sur la femme. La parisienne, la provinciale, l'étrangère, quoi de plus semblable et de plus distinct ?

En somme, les confidences intimes que d'aucunes peuvent demander après le mariage, elle, avec sa liberté d'allures, sa crânerie de mœurs, les voulait avant. Qui analysera jamais

clairement, au reste, les raisons et les causes des actes féminins ?

« — Ce que vous indiquez, miss, répliqua M. de Véran, est impossible. Comment ressusciter ce qui fut jadis toute cette ombre, illusion du bonheur, évanouie dans le rayonnement de vos regards et de vos cheveux ? Je ne puis évoquer les mensonges d'autrefois, faire défiler, devant vous, les maîtresses, celles qui ne sont rien, devant vous, ô souveraine. C'est une féerie trop irréalisable.

— Si vous m'aimez, j'aurai ce spectacle, pour que je vous connaisse.

— Mesurez-vous les conséquences de votre caprice ? Vous me rendez insensé ; il me semble que je marche dans une atmosphère vertigineuse. Je suis inquiet et, en même temps, je suis gai comme ce matin d'avril... Maggie, réfléchissez. Il y a des femmes dont un amant peut, sans trahison, ne pas faire mystère ; mais il y en a aussi dont il convient d'oublier le roman, sitôt achevé... Personne ne doit lire dans ces souvenirs.

— Trouvez un moyen de concilier ce sentiment et mon désir... Vous avez voyagé dans toutes les contrées. Eh bien ! je n'exige pas

une énumération fastidieuse, sans doute difficile, des tunnels traversés. Il me faut, plus ou moins, les impressions tracées dans votre tête ou votre cœur.

— C'est de la folie.

— C'est de la logique. Il s'agit d'être à vous pour toujours. Vous savez où vous allez ; moi, je l'ignore... J'irai avec vous dans un forum ; vous monterez vers la neige immaculée... Vous avez respiré bien des fleurs ; ma volonté est que vous rassembliez dans un bouquet... où soit un gardénia, celles dont les calices ont amené les ivresses qui vous encomrent la mémoire.

— Ces fleurs sont fanées, le bouquet sera mort.

— Vous le jetterez.

— Vous m'aimez donc, Daisy ?

— Je voudrais le pouvoir ensuite. »

Le comte, étonné, troublé par cette demande à laquelle il ne s'attendait certes point, ravi par l'amour presque avoué de cette jeune fille extravagante, si en dehors de la banalité, l'âme tour à tour envahie d'espérance et de crainte, essayait encore de la détourner de sa fantaisie.

Miss América fut impitoyable. Le voyant,

alors, triste, navré, ne sachant de quelle façon accomplir cette lubie, elle eut tout à coup un gentil, un franc éclat de rire :

— *As you like it.*

Elle ajouta encore un mot à l'adresse de son cheval, et, le frappant d'un coup de stick en arrière des sangles, partit au galop de chasse.

VII

LES ANCIENNES

VII

LES ANCIENNES

Par quel moyen satisfaire au vœu fort embarrassant de miss Amérique. C'est à quoi songeait le comte de Véran, le lendemain, vers six heures et demie, au Jockey, tout en ayant l'air absorbé par la lecture d'une revue anglaise. Assis à la table des journaux, il n'entendait pas la causerie, qui pourtant, ce soir, était fort animée et même un peu bruyante au « camp de Châlon. » Les officiers étaient assez nombreux, à cause de l'Hippique, d'où ils revenaient; on commentait les courses de la soirée.

M. de Véran ne lisait point; mais, soucieux, il cherchait une idée. Son visage enfin s'épanouit. Organisant une immense redoute, avec l'obligation du masque pour les dames, il invitera ses maîtresses jusqu'à Siéba. La Walkyrie

fermera le défilé devant Maggie Prentice. C'est bien simple ; et cette pensée le séduisait d'avantage, à mesure qu'il l'approfondissait.

Se figurant, par avance, dans son imagination vite excitée, le tableau de cette fête, la cohue des adorées de jadis, le resplendissement de tant d'yeux qui se mirèrent dans les siens éperdument, de tant de chevelures blondes, châtaines, noires, où sa bouche sema des milliers de baisers, de tant de bras qui se suspendirent à son cou, par lui toujours dénoués au moment habile, afin de laisser à l'amoureuse un regret, un désir de retour, de tant de maîtresses diverses collectionnées, il éprouvait au fond de son esprit de conquérant, de roué, de jouisseur, en dépit de sa passion pour Maggie, une sorte de chatouillement intérieur des plus agréables. Il en souriait d'aise.

Le duc de Trésel, qui vient, de loin en loin, montrer au club une coupe inédite, une canne originale (il en avait un musée dans son antichambre, à pommes d'or, d'argent, à manche d'ivoire sculpté, d'autres en bambou, en rotin, en bois de fer, en jonc, en chêne d'Ecosse), tapa légèrement du bout des doigts sur l'épaule du comte :

— Elle est donc bien drôle cette revue?... Vous vous amusez tout seul?

— A votre service. C'est une étude sur la pêche de la morue.

— Si nous y allions? répondit le duc, sans paraître comprendre la pointe insolente du comte.

Il faisait réellement le commerce des morues. C'était même sa manière la plus honorable d'augmenter ses revenus insuffisants.

Ils s'accoudèrent au balcon, et, perchés sur de hauts tabourets, furent de cet observatoire dans le mouvement du boulevard. M. de Véran n'était pas très paysagiste; la campagne ne lui semblait intéressante que si au bruissement des feuilles se mêlaient des froufrous de jupes. Aux montagnes, aux vallées, aux frondaisons, aux fleuves, à l'océan, à cet idiot solennel et rabâcheur, il préférerait certes les magasins en face, la station de fiacres, les kiosques, les closets, les colonnes multicolores tapissées d'affiches de spectacles, le croisement incessant de voitures, le décor chaque jour aperçu, les découvertes de gentils minois sur la chaussée, les inspections d'équipages et de toilettes.

A propos d'une actrice réputée difficile qui

passait, d'une écuyère indomptable, d'une mondaine, Véran tint plus d'une gageure consignée au Betting-room, sur le livre des paris. Quand il ne gagna point, ce fut par discrétion.

Un peu las maintenant, le comte s'était cru longtemps tourmenté d'un appétit d'amour insatiable.

Ayant voulu toutes les avoir, il en avait possédé beaucoup ; leur foule, devenue ennuyeuse, restait misérable à côté de la multitude de celles qu'il ignorait. Avait-il eu seulement ses maîtresses ? Non. Pour l'union véritable, absolue, il aurait dû entrer aussi dans leur pensée, dans leur âme, sentir, en même temps que leurs pamoisons et leurs extases, les mystérieux frissons de la vie immatérielle. Mais toujours on reste double.

Si miss Amérique consentait, cette exception orgueilleuse, à être sa femme, elle se livrerait entière, donnant tout en échange de tout ; enfin s'accomplirait cette fusion poursuivie, avec une inquiétude voluptueuse, longtemps et vainement.

Sans paraître trop distrait, il berçait ce rêve, répondant ça et là, brièvement, aux plaisante-

ries, aux remarques, louangeuses ou ironiques, du petit de Trésel, à ses racontars. Le duc riait des bêtises qu'il disait, les coudes reposés sur le coussin de cuir. Tout à coup, se penchant un peu :

— « La mère Poursin ! Ah ! elle tourne dans la rue Daunou... Vous avez vu ? Il lui va bien, le chapeau de Penthievre.

— Qu'est-ce qu'elle devient ?

— Qui ça ?

— La Poursin.

— Toujours concierge, rue Lesueur.

— Elle n'a donc plus sa boutique de revendeuse ?

— C'est infect ! vous n'êtes plus au courant de rien depuis un mois. Je ne sais pas ce qui vous occupe, si vous êtes amoureux... Vous n'êtes plus le même, positivement.

— Elle est portière ?

— Oui ; la propriétaire de la maison, une ancienne cocote, tient, au premier, une table d'hôte fréquentée par les horizontales. Il y en a de tous les âges. Il faut connaître ce gynécée, vous, un curieux... Poursin est dans la loge et tire le cordon... Vous devriez y aller, un matin, de dix à midi, quand elle rend la justice.

— Comment ?

— Elle est juge de paix... Pourquoi pas ? Elle a toujours été honnête, comme grue, marchande, intermédiaire ; alors, toutes ont confiance en elle ; quand elles ont un différend, une querelle, on va lui en exposer la cause. Ainsi, cette semaine, Ellen Sesto, des Variétés, était en difficultés avec Zézé Moumou, qu'elle gobe depuis longtemps. A ce qu'il paraît, Ellen avait promis à sa maîtresse cinq louis de gratification, qu'elle ne voulait pas donner. La mère Poursin les a écoutées toutes deux et a décidé que cela valait l'argent. Ellen a payé... Au reste il n'y a pas d'exemple qu'une seule ne se soit pas soumise à ce qu'elle avait décidé... Elle accepte des honoraires en nature, robes défraîchies, douzaine de chemises qu'on ne met plus ; elle est très coulante et a pour clientèle le bataillon de Cythère au complet.

— Quel numéro, rue Lesueur ?

— 67, je crois... N'est-ce pas, Savinel ?

— Non. C'est à côté.

Le banquier se joignit à la conversation.

M. de Véran avait tout de suite résolu de voir, dans la soirée, cette femme ; il la chargerait de réunir, à la redoute projetée, les comé-

diennes, les actrices, les filles qui l'avaient intéressé plus de trois jours.

Ils rentrèrent.

Le crépuscule était tombé lentement. Quelques nuages transparents, échevelés, flottaient dans l'azur profond. Des flammes innombrables piquaient l'ombre; elles s'allumaient, derrière les vitres des fenêtres, des magasins, des cafés, sur les trottoirs, les refuges, faisant reluire, le long des maisons grises, les lettres dorées, énormes, des enseignes. Tout à coup, l'avenue de l'Opéra, blanchissante de clarté électrique, traversa, comme une voie lactée, le champ des étoiles de gaz immobiles. Dans un va-et-vient incessant de lanternes multicolores, entre les platanes grêles, des centaines de lumières couraient.

Sitôt après le dîner, à la table des jeunes où abondaient les lieutenants de cavalerie, un brin mêlée, car M. Savinel et le marquis de Cielo en étaient, malgré leurs têtes grisonnantes (deux des plus vivants, au reste, des plus joyeux, à la saine bonne humeur, au contraire de la nouvelle génération qui s'embête à mort), M. de Véran donna ordre à son cocher

de le conduire rue Lesueur. Au club, il avait annoncé, au milieu d'une acclamation, sa redoute pour le premier mai.

Maigre, brune, un lorgnon à cheval sur son nez anguleux, le cordon glissé derrière l'oreille, les yeux pétillants, les lèvres comme deux fils d'écarlate à moitié décolorés, ayant dû avoir une silhouette gracieusement fine autrefois, la mère Poursin prenait son café quand le comte entra chez elle.

Se levant aussitôt, posant à terre un canard qu'elle avait sur les genoux et qui se mit à voleter dans la loge en coincoinant, elle se confondit en salutations :

« — Monsieur le comte me fait beaucoup d'honneur. Il s'est rappelé que je suis toujours à son service. »

Et tout de suite :

« — Je sais une femme mariée. Si vous la voyiez !.. »

Il coupa court et dit superficiellement ce qu'il voulait d'elle.

— Je comprends... C'est drôle ! Vous vous offrez une exposition d'ensemble, comme Meissonier.

— Et vous serez chargée de retrouver

les tableaux, ceux qui circulent... Je vous enverrai bientôt ma liste et des invitations... C'est convenu?

— Ayez confiance. Pas une ne manquera.

Le canard, remis de son émoi, becquetait les souliers pointus de M. de Véran. Il le repoussa : « D'où sort cette bête ? »

La concierge, s'excusant pour le volatile :

— Un cadeau de monsieur le comte de Mauvieuse. Il élevait Alfred pour le cirque Molier, mais il y a renoncé; il n'a pas pu arriver à lui apprendre la valse. Il est pourtant bien intelligent... Alfred! allons, sois sage, gros chéri!

— Vous allez le garder ?

— Non, malheureusement. La propriétaire ne veut pas. Nous le mangerons, hélas! le jour de Pâques...

Sorti de la loge de la mère Poursin, M. de Véran renvoya sa voiture. Le ciel était d'un bleu intense, l'atmosphère d'une grande douceur; des bouffées de printemps passaient. Le comte avait besoin d'être bien seul, de marcher, de méditer lentement, de se remémorer. Il revivrait donc l'autrefois en une nuit; elles seraient assemblées, de façon romanesque,

les filles qu'il avait eues, groupées sous son calme regard ; il invoquerait, pour chacune tour à tour, les minutes délirantes.

Non, elles n'assisteraient pas toutes à sa redoute, car il n'aurait pas pu dire leur nombre ni même en reconnaître le quart ; mais, au moins, seront présentes celles dont la beauté suprême, le talent de plaire, la science voluptueuse, la forme impeccable, parfois même une laideur charmeresse, effroyablement attirante, firent empreinte.

Alors, certes, en une gourmandise de chasteté dont il s'étonnait, il aurait voulu que son cerveau fût net, que les sensations amoureuses s'y vinssent loger comme un essaim d'abeilles dans une ruche neuve, que Maggie eût été à jamais la dispensatrice de ses joies, les maîtresses, l'épouse, la femme unique.

Il descendait l'avenue des Champs-Élysées, quand, soudain, il se débita machinalement trois ou quatre vers d'une ballade allemande :

Le tambour, au coup de minuit,
s'éveille dans sa tombe et sort. Il prend sa caisse
et va de tous côtés en la battant sans cesse
avec un effroyable bruit.

A l'appel de ses souvenirs, avec leurs cheveux teints et leurs lèvres rougies, les cocottes commencèrent le défilé. M. de Véran avait pris plaisir à collectionner les plus illustres. (Dans illustres, il y a lustres.) Au hasard de sa mémoire, parmi les ombres de la nuit tranquille, elles avançaient à l'ordre. Comment les filles n'auraient-elles pas été nombreuses dans la vie de cet homme à femmes ?

Elles sont mêlées à notre existence ; elles nous enveloppent, elles nous dominent. La société, comme un fleuve aurifère, passe dans leurs lits. Elles vident les poches et les cervelles ; elles sont machines à jouissances ; ceux qui leur tombent entre les mains sont machines à argent. Pourquoi les mépriser ? Qui a du temps à perdre ?

Etait-ce lassitude des voluptés, sans accompagnement d'une passion véritable ? Une conviction profonde l'envahissait durant cette songerie, cette revue, cette résurrection de jadis. Belles de luxe et de joie ou femmes honnêtes qui ont un amant, l'un après l'autre, toutes ensemble, toutes, ne sont rien devant le chaste sourire de la vierge adorée qui sera une épouse fidèle. Au cours de sa promenade mé-

ditative, du cœur au cerveau lui montait ce refrain mélancolique.

Quand il fut chez lui, après avoir assez longtemps erré à travers les rues, il lui sembla que son hôtel somptueux était sombre, rempli de spectres. Étrange idée qu'avait miss America de savoir ce qu'ignore ordinairement la jeune fille, le passé intime de l'homme à qui elle est disposée à répondre oui pour toujours ! Il voyait dans sa maison, à chaque place, sur les fauteuils, les divans, les tapis, les coussins, aux angles des chambres, sur le seuil des portes, dans l'écartement des tentures, au rebord du lit, sur le lit, dans le lit, sous le feuillage des énormes plantes exotiques, dans l'embrasure des croisées, sur les marches de l'escalier réservé, le long duquel se déroulait contre le mur une fresque, à la fois moderne et fantastique, peinte par un maître, une synthèse de la mêlée parisienne ; il voyait partout s'esquisser vaguement des silhouettes élégantes de maîtresses dans les poses des coquetteries fines et des abandons lascifs.

Rien ne survivait à ces curiosités, à ces dessous, à ces chairs, à ces aristocraties dont il se grisa ? Rien. Pas une affection.

Sa vie lui parut alors solitaire et inutile.

Un bahut ancien se dressait dans un coin de son cabinet de travail. Il en ouvrit les tiroirs, pleins de lettres, de petits bouquets, d'un tas de menues choses, vestiges d'amour. Parmi ces billets aux enveloppes de tous les formats, aux papiers des plus extravagants, traînaient des colifichets dont il ne se rappelait plus la signification. Que voulait dire, par exemple, ce morceau de sucre ? Et ce bout de gaze ? Cette rose effeuillée dont ne restait que la tige ? Cette fourche d'écaille blonde ? Ce paroissien à fermoir d'or, aux moires blanches pour marquer les pages préférées où la lecture se change plus facilement en rêve ? Ce coquet livre de messe fut le joujou, le confident d'une femme sans doute adorée. Laquelle ? Et ce gant ? Cette houppe à poudre de riz ? Et, sur une étagère, cette chape de soie jaunie, crémeuse, semée de chrysanthèmes du dernier siècle, cette chape avec sa broderie d'iris et de muguet autour de la croix ?

Peu à peu les détails lui revenaient. Ces ornements d'église avaient servi, certaine nuit de jadis, à une comédienne, Dinah Samuel, aux fantaisies extraordinaires, éprise d'artifi-

ciel et de bestial. Le grain de sucre entouré d'un ruban de cou lui fut donné par une jeune mariée : « Quand un cheval vous est fidèle, on le récompense. » Il courtisait Olivette, depuis six mois ; elle le faisait tourner en bourrique, positivement ; mais le bidet eut sa revanche. Ce foulard éclatant coiffa une bohémienne, diseuse de bonne aventure, rencontrée dans une foire tourangelles. Ayant eu l'idée, avec quelques compagnons, de pour toujours avec les principales baraques, et, à un certain heure du matin, de transporter la fête dans la forêt prochaine, à l'aurore, il vit, au bord de l'étang, dans l'herbe fleurie, mouillée d'aiguail, les trois coups de poignard que Djina reçut de la main de son père, au ventre et au bas des reins, quand elle naquit ; ainsi s'écoule le mauvais sang.

Tant de folies aboutissaient à la fosse commune dans un bahut magnifiquement sculpté. Sur un carré de bristol, au chiffre de M^{me} Huxboy, était imprimé : « Vanité des vanités, tout est vanité, hors aimer. » Au bas, la date de Noël 1878. A côté d'un bouquet de violettes, d'une chemise de surah, une exquise pantoufle de satin, d'un rouge fané. Les pauvres violettes desséchées ne lui indiquaient rien dans sa vie.

A quel corsage les avait-il cueillies ? Sur un tambourin, où de Nittis portraiture un de ses plus jolis modèles, il y avait en exergue, au crayon : « Je t'aime bien parce que tu es un vieux salot. Picoche ». Une odeur de luxure délicieuse s'échappait des bagatelles, des billets éparpillés ; le comte éveillait lentement ces souvenirs lointains, subtils, presque évaporés.

Combien de femmes sont héroïques et résistent dans leur orgueil d'épouses et de mères ? L'oisiveté, parmi les riches, la misère, dans le peuple, enfantent le vice. On peut croire qu'il tient moins de place dans l'existence des bourgeois occupées, envahissantes ; elles sont, la plupart, si épaisses, si médiocres, qu'un galant homme n'a guère à le regretter. Les ennuyées, les sacrifiées, les craintives qui permettent seulement les bagatelles de la porte, les écervelées, les mijaurées, enfin une foule adorable, avaient là des témoignages de leurs péchés.

Il eut un dégoût, à l'image soudaine de la première fois, d'une femme de grand nom, la tante, plus très jeune, d'un de ses camarades de collège. C'était pendant les vacances, dans

un château. Un après-midi de chaleur lourde, elle l'attira, peu à peu, complètement à elle, sur un divan, et, après, elle dit : « Tu n'es plus vierge. » Lui avait quatorze ans ; troublé, ne sachant pas trop ce qu'ils venaient d'accomplir, il demanda si son père s'en apercevrait.

Le comte sourit, à un souvenir. Rentré dans sa chambre, honteux, pour éviter un regard qui lui semblait sévère et le faisait rougir, il avait retourné le portrait de maman.

Depuis près de vingt années, il avait cherché les plaisirs, il s'était enfoncé dans les voluptés, il avait bu dans tous les verres, sacrifié, des milliers de fois, à ses désirs charnels jamais apaisés.

Il se sentit vieux.

Est-ce que bientôt il ne serait pas incapable ? Il fut effrayé, mesurant combien de temps et de force il perdit dans les ivresses mensongères ; il avait eu tant de maîtresses que son corps, un instant, lui sembla public. Miss América ne peut se douter de cette horde de remords qui le poignent ; c'est une vierge ; lui, un courtisan.

Il rougit d'aimer.

Pourquoi donc, à côté de figures si précises,

des centaines de visages effacés? M. de Véran avait supposé que, son regard sur ces lettres, sur ces fleurs, sur ces gages de passion, ses mains y fouillant, il verrait, par leur magnétisme et l'effort de sa pensée, s'envoler, comme du ciel des houris ouvert par un rêve d'opium, les maîtresses de jadis.

Ce petit bouquet fané, desséché, qui l'avait laissé chez lui? Il le froissa dans ses mains avec rage; elles furent aussitôt pleines de débris et de poussière.

L'oubli est lugubre. M. de Véran eut l'inquiétude ardente de sonder, cherchant de l'âme, parmi les baisers, toutes les femmes. Cent à peine dont il se souvenait.

Une tristesse, de plus en plus intense à mesure qu'il remuait le passé, se dégageait de ces papiers amoureux et parfumés qu'il n'avait jamais eu la curiosité de fouiller. Mieux vaut vivre que revivre.

A quoi servirent ses enthousiasmes généreux, ses exubérances? A rien. Mortes les meilleures années de sa vie! Sa jeunesse aboutissait là, dans ce bahut, marqué au fronton des armoiries de sa famille, comme en un sépulcre; elle gisait parmi ces brimborions, ces fleurs, la plupart effeuillées, qui eurent là caresse des che-

MISS AMÉRICA

veux ou des seins, parmi ces lettres vaines, sous l'éparpillement des pétales un brin décolorés.

Et ce mouchoir, taché, au bord, comme si on avait écrasé une fraise des bois?

Au moins, le comte se rappelait. C'était à la Cordi, à Siéba. La ballerine s'en servit, à la hâte, dans sa loge, pour se rougir les lèvres au moment d'entrer en scène, au tableau du navire. Elle avait seulement un maillot, et, autour de la ceinture, un filet bleu; ce soir, il se précipita sur elle, l'embrassant sur les épaules, le long des reins, s'affolant, descendant, sentant, à travers les larges mailles, les rondeurs harmonieuses de cette chair dure comme du marbre. « *E di Carrara!* » murmura-t-il entre deux baisers. « *Non é di Carrara; é meno bianco* », réplique la danseuse qui s'évade.

En imagination, il la vit se dresser, devant lui, éblouissante de beauté, de nudité. C'était trop près, d'une sensualité trop vibrante; il repoussa, tout au fond, le mouchoir qui évoquait encore une image si nette.

Une apparition surgit aussitôt, comme un remords. Sur une enveloppe, glissée d'un

entassement, il reconnaît les gros traits réguliers, fermes, de pensionnaire, d'écolière, de la petite marquise de Sergy. Quand il déplia, des myosotis s'échappèrent. Il n'y avait que cette ligne : « Je vous aime comme vous m'aimez, pour toute la vie. Laure ».

M. de Véran se trouvait en face d'une faute, d'une mauvaise action. Il promit le mariage à une enfant de seize ans, après la guerre, en août, au château des Étangs ; il dévoya une existence. Lui, un gentilhomme, il osa tromper une jeune fille de son monde, ignorante de la vie. Elle était si délicate, mais si mutine, avec la grâce d'une statuette vivante de Sèvres ! Comme il craignait, de peur de la briser, de la serrer contre lui, « Oh ! non !.. » soupirait-elle en l'étreignant plus fort de ses bras autour du cou.

Qu'était-elle devenue ?

Depuis plusieurs années, il n'en avait aucune nouvelle. Il faudra retrouver la petite marquise. Dans quelle situation ? Comment présenterait-il celle qu'il jura de chérir éternellement à celle qu'il veut épouser, à Maggie Prentice ? Que pensera la dernière et suprême adorée du serment fait à une autre et trahi.

Miss América, dans son ingénuité curieuse, exige pourtant de savoir tout de celui qui ambitionne sa main. Il sera forcé de dévoiler les mystères, enveloppés d'oubli, les faiblesses dont les plus braves ont pu être coupables. M. de Véran n'avait pas supposé que la condition fût si pénible, qu'elle atteignît si intimement au fond de la conscience.

VIII

LA PETITE MARQUISE

VIII

LA PETITE MARQUISE

Parti de Paris, en calèche à deux chevaux, deux trotteurs remarquables, le comte arriva, vers dix heures, à Mortefontaine. A l'hôtel où il donna l'ordre à son cocher de dételer, le père Delorge lui confirma les renseignements qu'il s'était procurés déjà. La marquise de Sergy habitait depuis un mois, avec un jeune homme, M. de Mirande, une villa blanche à l'entrée de la rue routière.

« — Il passe tous les jours devant ma porte... je les connais bien, et chacun dans le pays. On les rencontre, au détour des sentiers, se bécotant, sauf votre respect, vous savez.

— Je croyais que la marquise était seule aujourd'hui.

— On vous a dit juste, vous savez. Lui est absent depuis une semaine. »

Le village est charmant, très pittoresque, avec ses enseignes fantasques qui se balancent au bout de barres de fer, le quatrain simple d'un ancien poète, gravé par un tailleur de pierre, au-dessus du tuyau par où s'écoule une eau de source ; il est coquet avec ses tuiles rouges, ses ardoises, sur lesquelles courent, grimpés le long des gouttières, les jasmins de Virginie, les lierres, les chèvre-feuilles, les rosiers, les glycines, ses fenêtres pavoisées de géraniums. D'immenses bois sont voisins.

L'air était imprégné de la senteur forestière, vernale, de l'exhalaison des violettes cachées dans l'herbe, des muguets, par bandes à l'ombre des taillis, des bruyères de pourpre dont le printemps habille la colline. Le soleil faisait son chemin ; on entendait comme une musique dans la campagne joyeuse, peuplée de battements d'ailes.

M. de Véran se dirigea lentement vers la demeure de M^{me} de Sergy. Maggie Prentice avait exprimé de manière trop nette sa volonté d'errer, accompagnée par lui, dans cet autrefois ténébreux, pour que sa résolution excentrique ne fût pas définitive. Au reste, les difficultés attireraient le comte ; elles seront toutes à sa

redoute, les principales amies, les souveraines de sa jeunesse. La mère Poursin s'occupait des femmes galantes, celles qu'on paie ; lui, des femmes honnêtes, celles qui coûtent plus cher. Oh ! La vertu. Un piment.

La veille, il avait rendu visite à M^{me} Tercier brune exquise, dont le mari était receveur général à Grenoble, lorsque lui était encore au régiment, à Lydie, dont, près, de la gare, un coup de vent souleva les jupes. M. de Véran, là par hasard, se précipite ; il aide la pauvrete, confuse, embarrassée dans ses froufrous mutinés, gracieuse à l'infini. Ce fut très rapide. Comme des imbéciles riaient : « Pardonnez-leur, madame, ils n'ont jamais vu une jolie femme. » Elle le remercia : « Vous savez déjà un peu comme je suis. » Elle dit ces mots avec une spontanéité adorable ; elle en rougit beaucoup ; ainsi commença une aventure délicieuse. M^{me} Tercier serait au bal masqué ; elle avait promis.

Mais la petite marquise consentirait-elle à figurer parmi les maîtresses ? Tantôt, bercé par le mouvement de la voiture, respirant la douceur éparse de l'avril, il avait vu, pour ainsi parler, voler à lui les souvenirs, portés par la tiède brise. Au château des Etangs, pas très

loin de Mortefontaine, près de Chantilly, il séduisit Laure; le paysage était pareil ici, fait d'arbres grêles, élancés, de pins, de sapins, d'ormes, de bouleaux, d'une onde qui semble dormir entre les berges, de parfums, d'azur et de vent. Il comprenait la vanité des années disparues, devant cette nature élégante, toujours la même, s'épanouissant, comme jadis, dans sa force tranquille.

Que dirait-il à Laure? Voilà longtemps qu'il ne l'avait revue. Viendrait-elle à cette fête de nuit, celle dont il abusa déloyalement? Et si elle venait, comment Maggie Prentice jugerait ce délaissement de la petite marquise?

S'il perdait la partie? Si, en face des anciennes, la vierge yankee s'enfuyait, épouvantée dans sa fierté?

Parfois, il avait peur de toutes.

Quand il sonna à la grille, une femme de chambre courut dans le jardin et ouvrit. Il pria de remettre sa carte à M^{me} de Sergy. Sur les côtés, les espaliers formaient deux murailles de fleurs; c'était, entre le dédale des allées, un foisonnement embaumé de boules-de neige, de lilas; un cèdre énorme étendait comme pour le protéger, devant ce nid d'amoureux, ses bran-

ches géantes. Gravissant le perron, il entra dans une pièce ouvrant sur le renouveau par une large baie. Il attendit quelques instants et observa les choses. La maison sentait le bonheur.

Lisant le nom du comte, la marquise de Sergy, à sa toilette, fut vivement troublée. Que lui voulait cet homme qui, après l'avoir souillée, l'avait oubliée jusqu'alors, qu'elle détestait? Un motif sérieux devait l'amener. Que pouvait-il essayer de troubler dans sa félicité présente?

« — Madame la marquise prend son bain. Elle viendra dans un quart d'heure », dit la soubrette.

Il s'assit, regardant à droite, à gauche. Soudain, machinalement, il aperçut plusieurs feuillets épars sur la table, l'écriture de Laure. Son nom lui sauta aux yeux. Est-ce instinct ou attraction? A qui parlait-elle de lui? A quel sujet? Il tenta de détourner son regard, résistant à la tentation. Il se dressa et, sur le seuil, tâcha de s'absorber dans la contemplation des verdure tendres ensoleillées.

Impossible.

Ces papiers le fascinaient. Une phrase, à la fin d'une page, le frappa : « Je n'ai jamais été à M. de Véran; il m'a volée ».

Sur l'enveloppe :

Monsieur Jacques de Mirande.

Castel de Mirande,

près Grivedesvignes,

Basses-Alpes.

Le comte n'y tint plus et saisit la lettre fiévreusement :

« Ami chéri,

Tu es loin de moi. Je viens de savourer encore une fois ta missive pleine de baisers, odorante des fleurs d'aubépine détachées du buisson qui croît, tu me dis, près de la tonnelle ombreuse où, dans les heures lourdes de la journée, tes parents prennent le frais. Elle est pleine de baisers et aussi pleine de reproches.

Qu'ai-je fait avant de te connaître ?

Tu es bien impatient de savoir toute ma vie. Je n'ai rien qui me fasse oublier ce que je t'ai juré. Quelque opinion que tu doives avoir de moi, je te donnerai plus que je t'ai promis. Je t'aimerai mieux et plus que jamais lorsque je serai à toi tout entière.

Si tu pouvais concevoir ce qu'il m'en coûte de t'avouer les douloureux secrets de mon cœur, pourquoi je me défie et quel embarras

tu me causes, tu m'excuserais. Mon amant, mon ami, il y a quelque chose dans le cœur de la femme que vous autres hommes ne devinez jamais.

Laissons mes sentimentalités. Tu le veux, cher cynique. Je mettrai mon âme à nu devant toi, comme j'ai mis mon corps avec ivresse, et, en même temps, je souffre d'une pudeur inexprimable.

Te rappelles-tu notre dernier matin ? Tu devais me quitter bientôt. Ta mère malade, selon sa jolie expression, te languissait. Tu allais partir ; nos baisers étaient plus ardents, plus mêlés, plus profonds. Au moment le meilleur, ta poitrine haletante contre mes seins rigides, je me rejetai en arrière, les bras en l'air, me tordant sur toi, les yeux pleins de larmes :

— De quoi pleures-tu ?

— De regret.

Oui, je voudrais avoir été à toi toujours. Comment anéantir l'irréparable ? Cet hiver, tu fus indécis devant ma passion. Ton amour avait trop d'esprit. Être blasé, sceptique, découragé, qui considérais le monde comme un spectacle long et ennuyeux, tu crois enfin derechef à l'avenir ! Tu es à moi maintenant, bien à moi !

nous nous confondrons dans les caresses et nous vivrons cent ans ! Aussi tout mon amour pour toi, Jacques, pour toi toute ma vie. Je t'embrasse voluptueusement, lentement.

Pour m'offrir à toi, tu dis, il faut ressusciter cette part qui fut nous et s'évanouit avec le temps. Mon chéri, je suis à toi, gamine, jeune fille. Comment me rendre assez visible à ton intelligence pour que tu puisses, en imagination, me posséder innocente même d'une inquiétude et à peine prête ? Tu réclames, tu exiges cette confiance qui m'effraie, qui t'effraiera, je l'appréhende. Pardonne, car je t'obéis. Je vais donc me livrer à toi mieux encore que je n'ai fait jusqu'à ce jour.

Seulement, vois-tu, je ne sais pas me souvenir ; je ne sais qu'aimer.

J'ai mémoire d'un parc immense, où j'ai couru toute petite, des chasses en habits rouges, des sonneries de cor, d'une magnifique curée aux flambeaux. Mon père m'affectionnait plus que mes deux sœurs ; l'aînée à présent est duchesse de Vauciennes, la cadette baronne de Chesnay. Haut de six pieds, la taille cambrée, le teint pâle d'un viveur, il fut toujours en galanterie ; ses conquêtes devaient être encore

nombreuses, malgré ses cheveux blancs. Ami chéri, dans mes veines le sang aventureux circule de ce seigneur battant monnaie à son effigie. Tous les enfants du pays lui ressemblaient. N'est-ce point, toi qui es avocat, une circonstance atténuante aux péchés que tu me forces de confesser et que je voudrais tant avoir commis avec toi?

Mon père mourut : je le pleurai toute une nuit.

Maman me mit en pension, rue de Berry, à douze ans. J'avais une chambre en compagnie de deux élèves ; une sous-maîtresse mangeait avec nous. Le soir, les trios se réunissaient pour prendre le thé ; nous avions bal chaque samedi.

... Sauter les lignes qui suivent, Jacques, n'achève pas la lettre. Je rougis, mon amant.

Une belle fille d'un vingtaine d'années, placée là par ses parents pour des raisons inconnues, en attendant le mariage, me prit en amitié. Ayant un appartement isolé, elle me mena chez elle pour faire mon portrait. Nous fûmes inséparables. Brune, souple, passionnée, emportée, inquiète, d'une morbidesse d'almée, le teint mat et chaud, les yeux où éclatait parfois une flamme étrange, les lèvres sanguines,

un peu fortes, estompées aux commissures d'un léger duvet, elle s'appelait Rose. Un soir, elle m'attira sur ses genoux.

J'étais encore une enfant.

Cela continua jusqu'à la fin de l'année scolaire. Pendant les vacances, nous nous sommes revues quelquefois, mais sagement, chez les parents de Rose, qui avaient un hôtel, rue de Ponthieu, et qui m'aimaient beaucoup. Très câline, très affectueuse, délurée, hardie comme un page, j'étais toujours en élan pour embrasser. A la rentrée, ce fut une joie ; Rose dit qu'à présent j'étais femme. L'or vierge l'affolait.

Je me laissais adorer. Pas plus, mon ami.

Elle s'en alla vers Pâques. Je la rencontrai, quelques années plus tard, à Trouville, sur la plage. Elle était mariée ; moi non ; nous avions chacune un baby. Un peu gênées d'abord, pendant qu'ils faisaient des trous dans le sable, nous avons causé quelques instants des tendresses de jadis comme d'enfantillages.

Les deux années d'après, je fus irréprochable. Je devenais grave, tu comprends, avec l'âge. Pas d'événements... Oh ! j'oubliais. Un peintre du monde, dont l'atelier donnait sur

notre jardin, me jetait des billets. Comme il en envoyait aussi à d'autres, je ne voulus pas aller chez lui. Avec des échelles, le peintre et ses amis grimpaient sur le mur pour nous faire des signes pendant le bal. Ils venaient aussi à la messe. Le monstre corrompit la surveillante qui me remettait des vers chaleureux, finement tournés, des croquis où il m'avait représentée me promenant avec mes compagnes, ou, assise sur un banc, en train de sucer un sucre d'orge, jouant au croquet.

Oui, je devenais très grave. Je résistai aussi au fils de la directrice. Il contait fleurette à presque toutes, les embrassait dans l'escalier, donnait des rendez-vous, le soir, sous les bosquets. Il faisait claquer ses doigts; aussitôt plusieurs s'évadaient pour le rejoindre. Il a eu cinq à six d'entre nous. Quand c'était mûr, il séparait; mais il courtoisait par grappes.

Et j'arrive à ce qui me désole, aux seize ans, que j'ai souhaité t'avoir donnés, dès l'instant où je t'ai connu. J'étais curieuse; je n'ai reculé devant rien pour savoir. La femme est un mélange de timidité, d'audace, de réserve, d'impudeur; j'ignorais les conséquences; un misérable m'a surprise dans ma nubilité inquiète.

... Je t'en supplie, mon amant, ne lis pas plus loin. Mais il me semble te voir; je suis fascinée par ton regard caressant et impérieux, par ta pensée qui m'étreint dans ma nouveauté.

Quel âpre désir te tourmente?

Sur les aimables invitations d'une famille alliée de la nôtre, ma mère, en 71, me laissa au château des Etangs, pour une partie des vacances. Un lieutenant d'artillerie, décoré pendant la guerre, s'y reposait d'une blessure. Faut-il écrire son nom? Ma main tremble de répulsion. Paul de Véran, voilà.

Il montait à cheval avec moi tous les matins. Personne n'y prenait garde; on me considérait comme une petite pensionnaire. J'étais espiègle, gentille, blonde, fesselée; on disait : « Il ne faut la regarder, pas la toucher. » J'étais flattée qu'un homme, ayant si jeune le prestige des batailles et de la croix d'honneur, s'occupât de moi.

Un jour, nous étions à l'extrémité du parc, près d'une porte ouvrant sur la forêt; il m'avait surexcitée par une course savante, des paroles inattendues. L'endroit, un coin de parc presque abandonné, était mystérieux; des parfums grisaient. D'un fouillis de rosiers, surgissaient, entourés de clématites, des troncs

d'arbres touffus dont les branches s'enchevêtraient et cachaient le ciel. Je frissonnais et me débattais ; soudain, je sentis l'homme en un baiser effroyable et fondis en larmes.

Dans un livre, sur lequel nous avons discuté ensemble, le comte de Valmont écrit : « Que me proposez-vous ? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien ; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense ; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité mènera peut-être plus vite que l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi. » C'est l'avis d'un débauché qui n'est certes point susceptible de préjugés. Je n'ai jamais aimé celui qui profita lâchement, bassement, de mon ignorance, du trouble qu'il sut faire naître, comme un filou prémédite un rapt. Enfin, je n'ai jamais été à M. de Véran ; il m'a volée.

J'éprouvais une grande fatigue ; je changeais à vue d'œil ; ma voix muait ; une mélancolie m'envahissait ; souvent, la nuit, me sentant brûler, je nageais dans l'étang jusqu'à épuisement. Ma mère me rappela ; le comte me demanda, le soir, de le recevoir dans ma chambre.

Pourquoi cela m'est-il resté très précis ?

C'était dans l'enfoncement profond d'une fenêtre. Il y avait deux chaises derrière les rideaux baissés, tandis que tout le monde causait dans le salon. Il voulait, avant que j'aie quitté le château, m'avoir toute une nuit. Je refusai. Par quel sentiment de pudeur ? Je ne consentis pas ; il vint quand même et resta jusqu'à l'aube.

Ami chéri, comment m'absoudre ? Non, je ne t'enverrai pas cette confession. Je la déchirerai en petits, en tout petits morceaux ; je les jetterai aux quatre vents de l'air et il n'en restera pas plus de trace que d'un passage de papillons.

Je n'ai point eu de passé ; je n'ai pas existé avant de te connaître. Approche, mon amant, et m'entoure de tes bras, ta bouche sur ma bouche. Jadis est défunt, c'est le néant ; nos baisers sont faits d'éternité.

Il faut néanmoins que ta volonté soit accomplie, maître. Recommence à t'humilier, Marie de Magdala.

Retournée à la pension, je revis mon séducteur. Ma femme de chambre, au courant, me laissait à sa porte, à l'heure du bain. Il s'aperçut

que j'étais enceinte; alors il me répéta ce qu'il m'avait déjà dit cent fois, qu'il m'épouserait, que j'étais sa femme.

Et il s'enfuit.

Pourtant, mes seins grossissaient. La directrice de la pension, après d'autres remarques encore, en parla à maman qui m'interrogea; je ne voulus pas avouer. Ne pouvant rien obtenir de moi; elle consulta un vieil ami, le duc de Colanges, ancien pair de France. J'étais son enfant gâté; je le nommais Polichinelle. Après le déjeuner, maman nous laissa seuls. Il me dit, m'asseyant sur lui paternellement :

— Qu'est-ce que tu as fait, Laurette? Explique-moi, tout, tu sais que je ne te gronderai pas.

Je me mis à pleurer; comme il m'exhortait toujours, le cœur gros, je murmurai :

— Voilà comment c'est arrivé, Polichinelle...

Je racontai tout, dans un récit entrecoupé de sanglots. A mesure, il était excité. C'est abominable! Je sentis sa main longue et ridée.

— Ce n'est pas un grand crime, mignonne... Mais pourquoi ne t'être pas réservée à ton ami Polichinelle?

Ses doigts desséchés me pénétraient d'hor-

reur. Je me défendis énergiquement. Devant ma résistance, il redevint gentil; ensuite, sur un ton solennel, il rapporta tout à ma mère. Pas tout, cependant.

Maman me fit examiner par un médecin qui nous avait tous mis au monde. Je sanglotais. La famille de M. de Véran fut avertie. Le comte écrivit d'Alger, où l'avait envoyé le ministre de la guerre, qu'il ne se marierait qu'avec moi. On me délivra un passeport et, sous un autre nom, avec une dame de compagnie, j'allai à Naples où j'avais été recommandée à une grande famille italienne.

Le lendemain du jour où j'accouchai de Paulette, j'appris la mort de maman.

Lorsque je revins à Paris, le général de Pontfreyde, mon tuteur, s'entendit avec les parents du comte, qui n'avait pas encore obtenu de congé, pour m'enfermer dans une pension, à Neuilly; ma fille fut en nourrice. Comme au temps où j'étais écolière, j'apportai un seau en fer-blanc, une pelle, un cerceau. Mais j'avais goûté de la liberté; bientôt, je louai un appartement, rue Caumartin. Un ami de M. de Véran

me voyait fréquemment, j'avais pleine confiance en lui. Il m'amena à lui écrire une lettre compromettante; elle fut transmise au comte qui déclara tout rompu.

Une telle trahison ne s'apprécie point. Le mépris flotte entre M. de Véran et son complice.

Et le reste?

Mais je ne dirai pas davantage; je n'ai rien dit, d'ailleurs; si tu savais tout cela, je craindrais de te perdre; nos baisers expireraient sur les baisers d'autrefois... »

Il y avait encore une quinzaine de lignes sur un feuillet. Le comte allait le parcourir à la hâte; ses mains en étaient agitées.

Levant la tête, il aperçoit devant lui la petite marquise, vêtue de blanc, sur le visage un magnifique dédain. Troublé par des impressions auxquelles il ne s'attendait pas, il salue et balbutie une excuse. M^{me} de Sergy l'interrompt net :

« — Inutile, monsieur. Après ce dont vous êtes déjà coupable, cette indécatesse ne vaut point une phrase.

— Soit, prononça M. de Véran, très froid, très calme en apparence, mais agacé dans

toutes les fibres, énervé. Me permettrez-vous cependant de m'étonner que vous abandonniez de la sorte à un étranger vous et, sans droit aucun, celui qui est votre premier ami ?

— Quel titre avez-vous l'astuce d'invoquer ? Vous m'avez trompée, vous avez failli à vos serments auxquels j'ai cru avec ingénuité ; vous m'avez dévoilé, après notre idylle transformée en bonne fortune de hasard, la platitude, l'égoïsme d'un vil calcul. Vous m'avez affirmé, avant de me presser sur votre cœur, que je serai votre femme. Je n'ai pas même été la fille pour qui on bouleverse quelques années de vie, de jeunesse... Vous m'osez accuser de ne pas respecter votre infamie, vous dont le parjure m'a chassé de la société où je suis née !.. Allons, monsieur, dépêchons ! Vous êtes longtemps resté dans un éloignement que j'espérais définitif. Puisque vous voilà, qu'avez-vous à me dire ?

— Vous adorez ce garçon ? demanda le comte.

Il montrait négligemment la lettre rejetée sur la table.

— Je l'aime autant que je vous hais. »

Elle était admirable, irritée ainsi, ravissante de grâce farouche. Une beauté s'ajoutait à sa

joliesse. M. de Véran, à mesure qu'il la contemplait, d'autant mieux désirable en sa colère, était subjugué par ce charme exquis et blond. Elle n'avait pas changé; elle semblait un peu plus grassouillette; des frisons rebelles flottaient en auréole autour de son front et sur le cou.

Il exposait maintenant, d'un ton qui voulait paraître aisé, comme une fantaisie, son projet de redoute. Elle l'arrêta, au milieu de son explication :

— Nous serons là toutes. Cette nuit chatoillera votre esprit blasé... Vous m'invitez donc à figurer parmi vos maîtresses?

— Oui.

La tempête que M. de Véran contenait en lui gronda, une seconde, dans l'accent dont il dit ce mot.

Laure porta brusquement sa main sur son cœur et devint très pâle :

— Ayant eu le malheur d'être à vous, j'assisterai à ce bal masqué, puisque, moi, la jeune fille que votre trahison a déclassée, je suis une de vos maîtresses... J'irai donc, je vous en donne ma parole; soyez-en certain plus que de vos serments. Ce sera mon châtiment; ce pourrait être le vôtre, si vous aviez conservé de l'honneur.

Tel est l'amour; il rapproche deux êtres, fait leurs lèvres se chercher, leurs corps frémir, se pâmer en essayant de se confondre, il met un homme et une femme bestialement nus comme aux époques primitives; parfois ensuite, il les rend féroces; la haine alors est sauvage comme fut le baiser.

M. de Véran avait bondi, sous la dernière insulte.

Toute vibrante de l'émotion de cette crise, M^{me} de Sergy, en face du comte, fixait sur lui ses yeux sombres et implacables.

Dans son effort pour se maîtriser, il est repris soudain d'une idée perverse.

Est-ce l'instinct de conquérant?

La petite marquise était vraiment superbe en ses attitudes outragées. Il s'adoucit et, par des transitions habiles, passa d'un jeu léger d'ironies à l'évocation tendre des souvenirs.

Elle écoutait, fatiguée par cette secousse; elle ne comprenait pas bien; son cœur battait très vite. Tout à coup, devinant, elle articula d'une voix sèche :

— Vous m'êtes étranger. Il n'y a rien entre nous.

— Vous oubliez, Madame... Il y a un enfant.

— Paulette est morte, à huit ans, en Écosse. Vous êtes arrivé après l'enterrement... Oui, j'ai su que vous avez pleuré sur la tombe dans le cimetière étroit du bourg royal.

Est-ce qu'elle retournait un peu à lui? Après un instant de silence, où la douleur la poignait, elle répéta : « Il n'y a rien entre nous, rien. »

Rapidement elle tira de son corsage un tout petit médaillon dont elle ne se séparait jamais. Elle l'ouvrit et le posa sur les pages de sa confession ; il contenait une longue boucle enroulée.

Puisqu'elle avait gardé, sur sa chair, ce souvenir de Paulette, elle n'oubliait pas. M. de Véran eut un sourire de triomphe ; alors elle cria :

— Je ne veux plus de ce témoignage de jadis !.. Il est à vous ! Emportez votre déloyauté !.. Je vous...

Les paroles l'étouffaient : elle murmura encore quelques mots inintelligibles ; surexcitée, épuisée, ne pouvant plus parler, elle faisait le geste d'arracher de ses lèvres des baisers, tandis que, glissé entre les feuillages, un rayon de soleil dorait les cheveux blonds de l'enfant mort.

IX

LA REDOUTE

IX

LA REDOUTE

Parfois, M. de Véran, à certaines heures découragées, avait estimé décidément chimérique et impossible son idée de réunir dans un bal masqué les femmes, différentes par la naissance, les mœurs, les milieux, qui se succédèrent entre ses bras, d'organiser une sorte d'exposition de ses plaisirs, même en supprimant les débauches, les bonnes fortunes passagères, les libertinages, les envies basses, les fantaisies inavouables.

Enfin, la première nuit de mai, il réalisait ce défilé, il satisfaisait à la condition expresse de miss Amérique. Posté, en manteau vénitien, sur le seuil du hall, pour accueillir ses invités, il reconnaissait à mesure les anciennes.

Les principaux quartiers de Paris étaient représentés par leurs types féminins choisis, d'ici,

de là, dans les églises, les boutiques élégantes, les grands magasins, à travers les rues, les boulevards, les ateliers d'artistes, les coulisses, les salons, dans ses flâneries partout. La modiste, la fille de brasserie même, le modèle, la chanteuse de beuglant, étoile en espérance, l'horizontale de marque, l'acrobate, la tragédienne, la danseuse, les bourgeoises, les mondaines, les divas d'opérette, dans une promiscuité invraisemblable, sans doute ignorée d'elles, entraient chez lui. Pour chacune il trouvait un mot allant tout droit au but. Quel but? Celui qu'il avait atteint jadis.

« — Vous m'en voulez donc toujours? » Le comte s'adressait, en soulevant un brin le masque, à un domino noir garni de roses pompon.

C'était miss Io, une écuyère de panneau, pour qui, vraiment, il sacrifia à la collection, car, les exigences du métier fort laborieux des cirques absorbant beaucoup et préservant assez, il dut se plier à une cour patiente, ce dont il n'avait point coutume, et, pour terminer, agir un peu en traître. Elle répliqua :

« — Oui, je vous en veux.

— Pourquoi?

— Vous n'avez pas bissé. »

En riant, elle prit le bras de Savinel qui re-

gardait en l'air. Le banquier était réussi, en fermier normand, la cravate rouge, le gilet en droguet de soie bise semé de tulipes; à la boutonnière de sa veste ronde en drap bleu barbeau, des fleurs de pommier. Ils disparurent dans la cohue chatoyante.

Cette jolie fille, en jupe courte, les seins nus mal couverts par deux feuilles de vigne artificielles laissant pointer, entre les découpures, tantôt à droite, tantôt à gauche, comme un bout d'ambre clair, Luce Cricri, des Bouffes, Luce, pour qui, trente soirs, il assista à la même ineptie en trois actes, Cricri, une actreuse supérieure, qu'il accablait alors de bouquets monstrueux, de coussins de violettes, le chiffre au milieu, de corbeilles dorées. A présent, comme elle arrivait toute gracieuse, il se rappela, avec un léger frisson dans les moelles, son coup de hanches, à la ville, le même qui grossissait, au théâtre, autour de la divette un succès polisson.

L'encombrement était fantastique. Depuis onze heures, les voitures prenaient la file, déversant une foule charmante et bigarrée. Minuit au plus. Dans le vestibule, les six nègres, en culotte courte de soie cerise, chargés du vestiaire,

avaient peine à suffire. Des hallebardiers, des mousquetaires, des gardes françaises, des gardes suisses, de chaque côté des grandes portes, se tenaient immobiles, impassibles; on eût dit des statues polychromes. L'hôtel entier était livré à la fête travestie; au troisième étage, éclatait le luxe fou du buffet; les verreries de Bohême scintillaient près des assiettes du Japon. D'énormes pâtés surgissaient au milieu des desserts arrangés sur des étoffes lamées d'or et d'argent; des fruits de toutes saisons semblaient jetés pêle-mêle, sur un tapis de mousse. Autour étaient dressées, répandues dans les pièces voisines, de petites tables. Au quatrième, une fumerie orientale. Et, de bas en haut, de haut en bas, allaient et venaient, dans le vaste escalier de marbre rouge et blanc, aux rampes de fer forgé, des chansons de frou-frous, parmi les propos frivols et hardis.

Quelle était cette sphinge, tête fine et altière, taille svelte et souple, formes suaves? Le duc de Trésel, en habit marron, des boucles de strass aux genoux, lui déclara banalement, pour lier conversation, qu'il l'avait vue quelque part. Le toisant avec une désinvolture souveraine, elle eut un sourire de dédain comme devant un gringalet :

— Ce n'est pas dans votre lit.
Et elle passa.

Resplendissant de lumière, le hall était plein d'un fouillis de femmes, en déguisements fantaisistes, même historiques, en toilettes de gala; d'hommes de tous les partis, de tous les mondes, la plupart en sifflet d'ébène, le manteau à l'épaule. Pareils à des coquelicots, les habits rouges ressortaient dans le tourbillon de la mascarade joyeuse. Minerve, la fille Angot, Diane, deux odalisques, Hérodiade, Esméralda, une bouquetière, trois merveilleuses de 1796; une bohémienne, une bergère florianesque, une pêcheuse de crevés; quelques seigneures à paniers du dernier siècle, poudrées, coiffées haut; une diablesse rouge, admirable; une Égyptienne vêtue d'un kalasiris triple en gaze transparente une bédouine, drapée dans une chabarah; Colombine, Pierrette; des dominos bleus, roses, vert pomme, gris perle; des éraintives (qui sait?) encapuchonnées de dentelles, voilées à outrance; une tapée de femmes enfin, d'anonymes exquises, aux lours de velours, princesses, duchesses, actrices, acteurs, courtisanes, se frôlaient.

« — Toutes ses maîtresses sont ici, mon cher,

et se coudoient, » remarqua Savinel, montrant d'un clin d'œil au vieux marquis de Mauvieuse, saltimbanque à paillettes bizarrement affaissé, Véran, qui semblait chercher quelqu'un, plutôt quelqu'une.

En jargon normand, il ajouta :

« — Pour qué motif 'a ne se fréquenteraient point, puisqu'il est su et certain, mon gars, qu'a se sont rencontrées, chaque belle à son tour, su un point commun?.. Quoué, t'as pas compris? commun, je te dis, commun ».

Le banquier, brusquement, accapara Esther Chatam qui, ravissante sous le bonnet de Manon, traînait, derrière sa jupe plissée, ses relevés pompadour, une demi-douzaine d'habits rouges, parmi lesquels René de Mauvieuse et Michel de Béraud. Mauvieuse répétait, comme s'il ne savait plus que ce mot : « Elle est esthetic! » Ce fut aussi une maîtresse de de Véran, et irréprochable, comme chic s'entend ; on n'aurait pas pu lui faire ça de critique.

Mignonne, elle s'habille avec un goût suprême, toujours en avance sur la mode. La gomme, pour surnom. Il la goba, sans métaphore, plusieurs semaines. Elle avait une manière d'oublier, cinq minutes après, ses

clowneries friponnes, une manière qui la rendait aussitôt désirable, étrangère, absolument à reconquérir. Ce caprice, qui durait trop, finit parce que la toquée lui envoya, par erreur, un billet destiné au prince de Galles, alors inconnu à Paris :

« Monseigneur,

« Permettez-moi de vous rappeler la petite femme blonde qui vous avait remarqué au théâtre des Variétés, et que vous avez achevé de séduire, quelques heures plus tard, au bal de l'Opéra.

« Je portais à mon corsage une cocarde rouge, jaune et noir, encadrée de bouquets de violettes et de lilas. Vous, mon beau gentleman, vous étiez, m'avez-vous dit, le capitaine de l'amiral, votre compagnon. Vous m'avez permis d'être, ce soir-là, votre bâton de voyage et de vous suivre au bout du monde; et vous m'avez emportée bien moins loin qu'au bout du monde, dans un nid d'amour, où vous avez pris le cœur qui se cachait sous le corsage fleuri de violettes et de lilas.

« Le matin de cette nuit pleine de joies, vous m'avez reconduite et avez franchi le seuil de ma maison, ne « voulant pas qu'il y eût entre

nous, pour me dire adieu, de porte qui nous séparât ». Ce sont là vos dernières et douces paroles, monseigneur... »

Quand Esther Chatam sut son étourderie, elle griffonna simplement : « Je ne me tromperai plus. » A l'adresse de qui ? De tous les deux.

A présent, ses fusées de rire (que lui contait le jovial banquier pour la tant amuser ?) partaient dans le jardin, où on descendait directement par un double escalier à balustrade de pierre. Une infinité de verres de couleur et de lanternes sertissaient les massifs, illuminaient les courtes allées.

Mais, derrière une haie de thuyas et la grille basse, le parc Monceau étendait son décor solitaire, sous le ciel semé d'étoiles, dans une paix grandiose. Çà et là, des globes, d'un ton laiteux, brillaient, semblables à des lunes pâles ; les feuillages, d'un vert sombre en haut, avaient, en dessous, parmi les rayonnements électriques diffus, une teinte blanche argentée. Dans le recueillement du paysage se fondaient les bruits de l'hôtel, les musiques, le bourdonnement de gaieté, de fièvre, de plaisir, d'amour. Par intermittences, une lampe,

selon les variations du courant, dans une ignition plus forte, éparpillait une pluie d'étincelles; les globes rougeoyaient quelques secondes; de menus et furtifs éclairs traversaient les massifs; et c'était, dans la tiède nuit de printemps, la seule vie du parc ensommeillé.

Savinel, Manon, les autres, la suite élégante de homards cuits, remontèrent bientôt. Sur le perron, le comte de Mauvieuse, qui n'avait pas reconnu Esther Chatam, la suppliait :

— Dites-moi votre nom, charmeresse impénétrable.

Elle de rire toujours :

— Vous êtes niais. Impénétrable? Je ne serais pas femme.

Véran, lui, quand il aperçut Esther un peu après, la reconnut aussitôt; il la devina, rien qu'à ce rire cristallin et aux dents folles; mais la bouche minuscule, comme il les adorait, eût suffi pour la trahir.

Le comte ne lui parla pas; il était préoccupé. Son regard inquiet furetait dans les groupes. Est-ce que Maggie Prentice ne serait pas venue? Elle avait manifesté expressément la curiosité d'apprendre, avant de lui donner sa

main, son autrefois éphémère, son passé d'amour, elle, comme en pensée il se plaisait à le répéter, sa fiancée, sa femme future, son épouse, la maîtresse éternelle. Et pour elle, dans ce bal, étaient rassemblées les chéries de jadis.

Miss América, après avoir, en quelque sorte, exigé qu'il tirât le drap sur toutes les pécheresses, que son orgueil et sa pudeur devraient ignorer en effet, réunies ensemble avec leur même mâle, se serait, au dernier moment, refusé de voir, satisfaite de cette soumission à sa volonté.

Il préférerait autant cela.

Aussitôt changement d'idée. Meg est chez lui ; c'est dans la logique de son excentricité. Pour qu'il ne la retrouve point, elle a donc inventé un déguisement parfait ?

Le hall immense se continuait par une oasis d'aspect féérique. Un orchestre tzigane, au fond de la serre, jouait, presque perdu entre les épanouissements de végétation luxuriante, au bout d'un parterre d'araucarias, de rhododendrons, d'azalées aux touffes en ombrelles, d'anthuriums, les uns aux fleurs étranges faites d'une spathe étalée, rouge, blanche, ton de chair, où

se dresse un spadice voluptueux, les autres aux feuilles prodigieuses pouvant servir de pagne, veloutées, d'un éclat sombre, les nervures d'un blanc d'argent.

En sultane, dans un quadrille, au milieu, Marthe Rosée, sa chevelure noire déroulée sur un corsage de drap d'or, dansait à la façon d'une gloire de bal public, et triomphait, soulevant à poignée le devant brodé de monstres d'une robe somptueuse de brocart jaune, envoyant à la hauteur de l'œil sa jambe galbeuse, superbe, troublante.

Des sentiers bitumés sinuaient autour de bosquets merveilleux, d'une profusion de latanias, de palmiers de toute espèce, d'orchidées, de fougères géantes, de dracœnas pourpres, blonds, violacés, panachés, d'une multitude de plantes rares. Des nepenthes graciles aux urnes carnivores, des crotons élancés, roses, noirs, gris, d'un jaune d'ivoire, d'un vert à reflets métalliques, des phyllanthus aux rameaux frêles, où, dessus et dessous, tremblent de petites corolles, ainsi que des gouttelettes de sang, et, encore, des anthuriums lascifs apparaissaient dans le foisonnement des croissances fantasques des tropiques. Une ondée brillante et douce tom-

bait du plafond lumineux, comme d'un firmament de chimère, d'apothéose.

On était très gai dans ce coin de la fête. Marthe Rosée avait un succès extraordinaire et mettait à la ronde un entrain délirant. De fait, rien de plus tordant que l'antithèse de son costume de souveraine orientale et du chahut qu'elle piquait. Blaise Verdet, en mignon Henri III, lui faisait vis-à-vis. La barbe en pointe, des pendants aux oreilles, le crâne ras, un bonnet de satin bouffant, sur les épaules la cape laissant la gorge à découvert (un rêve!), le pourpoint à panse, les grègues collantes, le barbouilleur impressionniste, habillé de vert des pieds à la tête, tâchait d'enfiler, dans les intervalles de ses grands écarts et du pas du bel Alexis, la boule d'un bilboquet. Verdet conservait dans le monde, celui où on le tolérait comme pitre, ses manières de voyou parisien, de blagueur d'atelier; cela, revu et corrigé, les jours de bonne humeur indulgente, avait une saveur drôle. Quand fut fini ce quadrille échelonné, Savinel interpella Verdet :

— Dis, ma tante, pourquoi que t'es en vert?

Il y eut un rire à peine dissimulé. Lui, sans se troubler : « J'ai copié le costume du duc d'Alen-

çon, frère d'Henri III. » Sur cette réponse, il offrit son bras à une petite et vieille grosse femme, voilée d'un triple capuchon de dentelles, si énorme qu'elle semblait ronde.

Il la roulait.

Le banquier se campa devant M. de Véran.

« — La marquise de Cielo figure dans votre galerie de victimes, mon cher comte ? » demandait Savinel.

— Non. Je respecte la femme de moins de seize ans et de plus de cinquante... Une aurore, beaucoup de matins délicieux, pas mal de midis brûlants et brûlés, quelques splendides couchers de soleils, voilà ce que mes maîtresses... Entre nous, la Cielo ne l'est plus, depuis longtemps, coucher de soleil. »

Comme M. de Véran plaisantait, il vit Claude Chauny, en habit rouge, arrêté près de l'orchestre tzigane qui, après le quadrille, attaquait une czarda hongroise aux notes passionnées, parfois stridentes. Quel était donc ce domino mauve, d'une si gracieuse silhouette, d'une excessive et simple élégance, qui s'appuyait au bras de Claude, et dont les yeux brillants paraissaient suivre quelqu'un dans la foule ? Le visage était caché, du front au men-

ton, par un masque de velours à longue barbe ; mais l'attache du cou lui apparaissait délicate et harmonieuse.

Que sert la prétendue divination de ceux qui aiment infiniment, de tout leur cœur ? Le comte ne pouvait trouver le nom de ce domino.

Mais qui fixaient donc ces regards chargés de colère et de tristesse ?

Dans leur direction, la Cordi, véritable enchanteresse, en tunique bleue très décolletée, robe et toque du même azur, bordure de cygne, avait l'air d'un manchon vivant ; Michel de Béraud, flirtant avec une insolente audace, essayait, sans toucher, câlinement, d'y mettre la main. Malicieuse, pétillante, alerte, elle se défendait et s'amusait au milieu d'un cercle d'hommes. Un instant, le comte se sentit blessé de cette familiarité. La ballerine italienne était sa dernière maîtresse. Dans ses lettres, la veille et le lendemain de nuits insensées, il l'appelait : « *Eva mia, porca.* » Et il signait : « *Caprino.* » Ce détail lui revint tout à coup. Elle fut sienne. A présent, Béraud, un décafé interlope, la courtoisait en gestes. Le comte fit deux pas vers lui.

Observant que cette impression, ce mouvement irréfléchi, n'avaient pas échappé au do-

mino mauve dont les doigts involontairement se crispèrent sur le bras de Claude, il fut inquiet. Serait-ce Maggie Prentice? Alors, que lui disait-il? Claude Chauny était son meilleur camarade; ce soupçon n'eut pas la durée d'un éclair. Mais, enfin, serait-ce miss Améri-
rica?

Soudain ils marchèrent de son côté.

— *Si dice, signor, che tutte le donne di questo ballo in maschera sono state amate da lei. È vero?*

Au son de la voix, même changée par l'accent latin, le comte fut certain que c'était Meg. Il répondit, en français :

« — Une seule, que j'aime profondément, a le droit de m'interroger; et, je vous le déclare, miss, je n'ai jamais aimé personne avant vous.

— Une centaine de femmes ici protesteraient.

— Mes bonheurs d'antan ne furent que mensonges.

— Vous vous trompez sans doute encore.

— Ne parlez pas ainsi, car, vous en êtes sûre, mon existence tient à un mot de vous, au oui définitif... Vous avez voulu savoir ce que je regrette amèrement, ce que je voudrais supprimer, et j'ai fait selon votre caprice... Mon passé

danse, chante, autour de moi qui suis mélancolique... Je n'ai pas eu tort de vous obéir déjà?... Ne me jugez point mal et ne soyez point jalouse d'elles, car votre pur sourire les a anéanties.

— Et toutes vos invitées vous sont des souvenirs?

— Pas toutes.

— C'est trop. »

Elle ajouta, se tournant vers Claude Chauny :

« — Vous m'accompagnez, n'est-ce pas? Vous me conterez les aventures de votre ami, au hasard de la rencontre des héroïnes.

— Il a oublié; je ne me souviens plus. »

Miss Amérique salua d'une légère inclinaison de tête, indiquant son désir d'être laissée par M. de Véran, d'être libre, de vagabonder dans cette foule pour elle mystérieuse et attirante. Elle s'éloigna avec Claude ; elle évitait, en marchant, les contacts. Quand une femme la frôla, Alice Penthievre, en M^{me} Polichinelle, drôlichonne sous son bicorné, elle éprouva par tout le corps comme une révolte frissonnante.

Ils disparurent.

Le comte, absorbé dans une songerie, en fut aussitôt tiré par la gentille frimousse d'une

rieuse, en toilette de tulle vert; pour coiffure une seule branche de lilas sur des cheveux châains aux boucles indisciplinées. « Te rappelles-tu ? » fit-elle. Oui, certes. Alors, (il devait être une heure du matin,) cette mignarde folle, pas encore mariée, il y avait dix ans, quand il tenait garnison en province, s'échappait, costumée en homme, presque chaque nuit, de la maison de son oncle. Elle rentrait à l'aube.

Une mêlée extraordinaire des mondes se pressait dans le hall. Diplomatie, politique, académie, bohème, aristocratie, richesse, haute noce, il était venu chez M. de Véran un peu de tout cela. Les cravates blanches de première classe dominaient; pourtant, à côté d'habits aux revers constellés d'ordres multicolores ou fleuris de camellias, quelques autres, moins frais ou moins pschutt, sur des échines d'artistes. Un jeune député, très ambitieux, causant avec le duc de Trésel, appréciait ainsi un des ministres :

— Il est bête... mais avocat.

— Pour un ministre, c'est suffisant.

Dans le même coin, Savinel citait un de ses amis : « Cet animal entretient un orchestre de trente musiciens pour lui seul ». Un célèbre

pianiste dit : « Voilà un homme qui dépense noblement son argent ».

Et, proche, Barbotte, dessinateur ravissant de fantaisie, de modernité, s'emballait dans une discussion avec un lancier polonais :

— Je n'ai pas besoin de modèle, moi. Mais eux ne rêvent pas une femme ; ils la copient. Tas de porcs!.. Il la leur faut sur la table !

Soudain, il s'adressa à une volontaire en sabots, appuyée sur un fusil à pierre, châtaine, d'une grâce poupine, mais délicieuse, le nez relevé, les yeux enragés, les seins durs gonflant et pointant la chemise en toile bise, son unique vêtement avec un jupon retroussé en arrière, les cuisses dégagées pour le pas de charge, à son chapeau de paille des marguerites et des boutons d'or :

— Tu veux aller chez Galtoine, Picoche?.. Tu sais qu'il ne paie plus les bergères, depuis qu'il est décoré?..

M. de Véran put se sentir flatté au spectacle de tant de femmes, qui furent ses maîtresses plus ou moins (il n'y en avait pas le cinquième); de ces épaules nacrées ; de ces chevelures noires, cendrées, dorées, fauves ; de ces lèvres qui lui susurrèrent des aveux, des aban-

dons, lui exprimèrent les frénésies pudiques ; de ce tourbillon de dominos, de flots de velours, de soies, de moires, de satins, de dentelles, du chatolement harmonieux des pierreries et des chairs.

Comédie achevée.

Combien, cette nuit, de propos cavaliers ou tendres, où il n'était pour rien, de causeries à voix douce rythmées par les polkas, les valse, les menuets, d'intrigues nouées, de liaisons ébauchées, d'étreintes de mains frémissantes, de serments échangés, de baisers dérobés ? La femme est chercheuse d'inconnu. Bien peu se repentent, sauf de n'avoir pas assez péché. Deux amies, l'une en crêpe rose aurore, l'autre, pénitente dont la cordelière serrait contre la poitrine la tige de grands lis immaculés, valsaient ensemble ; les yeux luisaient aux trous de la cagoule blanche. Des femmes, et encore des femmes. Les sens, à mesure, s'affinaient, se dilataient ; dans le hall surchauffé flottait un arôme de corruption.

L'atmosphère était perverse. Bouquets ardents des buveuses d'hommes, par plaisir ou par métier, au vice sans pudeur, vétiver, cèdre, santal, perfides, capiteux ; — senteurs légères des aristocrates du baiser, des raffinées, des

précieuses, œillet, violette, foin coupé, verveine, réséda, menthe, héliotrope, tenaces et discrets; — les parfums se confondaient dans la buée enivrante où déjà une odeur toute féminine, encore à peine perceptible, se joignait exquisement.

Comme quelqu'un dont les yeux, presque envahis par l'obscurité, ne voit plus que les diamants, foyers de lumière, Véran gardait trace à peine dans sa mémoire des femmes importantes de sa jeunesse, la plupart présentes. Mais d'aucunes, parmi les oubliées, vinrent sans invitation; il leur avait suffi de lire l'annonce de la redoute dans les échos et les articles de journalistes à la mode. Une d'elles avisa le comte :

— Desdemo se souviendrait-il encore d'Othella?

Elle avait l'accent russe. Il chercha inutilement qui ce pouvait être. Aventure de voyage sans doute.

Au bras du baron Chotel, une blonde grassouillette, en nuit étoilée, sa merveilleuse chevelure déroulée lui faisant comme un manteau royal, se promenait, d'ici, de là, souriante, avec un air très gentil de majesté à la

bonne franquette. Certes il reconnut vite la comtesse de Marles, maîtresse adorable changée en amie charmante. Comme M. de Véran la saluait, elle dit :

« — Pour vous, je me suis un peu trempée dans l'encre. »

Oui, ils s'égarèrent dans la campagne, entre Étretat et Fécamp. Le crépuscule approchait ; personne au lointain. Le comte eut le caprice et la hardiesse de traiter M^{me} de Marles comme une moissonneuse ; elle ne lui en voulut pas, au contraire ; pas même d'avoir, le lendemain, chanté son aventure dans les blés en un sonnet : *la belle aux cheveux d'or*.

Sur les coquelicots et les épis brûlés
jusques à l'horizon couvrant partout la plaine,
le soleil, par un soir de juillet sans haleine,
incendiant le ciel, tombait au ras des blés.

Comme la belle avait des cheveux ondulés,
tels qu'une gerbe d'or de la moisson prochaine,
comtesse aux petits pieds coureurs de pretontaine,
la bouche incarnadine et les yeux endiablés ;

comme lui saisissait la blonde par la taille,
un baiser brusque fit s'envoler une caille ;
ils tombèrent tous deux. Leurs baisers étaient fous.

Lèvres, coquelicots ; regards pleins de mystère,
bleuets ; fauves cheveux épars dans les blés roux,
il semblait à l'amant qu'il possédait la terre.

M^{me} de Marles a toutes les qualités, toutes, mais elle ne sait pas finir. En novembre, elle lui envoyait ce petit apologue (parole d'honneur!) :

« Un enfant possédait une poupée aux yeux souriants, aux lèvres roses.

Pris un jour du désir sauvage de la voir pleurer, il la battit; mais elle garda, sous sa brutalité, la douceur de ses yeux et la gaieté de son sourire.

Alors, l'enfant, cruel comme ils le sont tous, puisque ce sont des hommes, lui dit que, sous sa peau de satin, elle n'avait pas le tac tac des autres poupées, qu'il faisait pleurer en les piquant d'une aiguille.

Elle se mit à rire, approcha la main de l'enfant pour lui faire entendre le bruit de son cœur. On eût dit le battement d'ailes d'un oiseau captif qui voit passer le printemps.

Mais lui, obstiné, voulait voir des larmes, de vraies larmes, de belles larmes, qui noieraient l'éclat brûlant des yeux, éteindraient le sourire. Comme la poupée, la main de l'enfant sur son cœur, regardait toujours sans pleurer, il se fâcha; il la jeta contre le mur, risquant de briser sa tête délicate. Puis, sans s'inquiéter d'elle, il s'en alla au grand soleil et dans les

rues sombres, cherchant des yeux capables de pleurer.

Et, comme il trouva, devant une porte, une poupée qui riait, il l'emmena dans sa maison.

Quand l'autre vit la nouvelle arrivée, toute raide dans sa peau rose, toute fière dans sa robe bleue, toute belle dans son triomphe, couchée dans les bras de l'enfant joyeux, l'azur de ses yeux se ternit; elle pleura.

Mais lui ne se souciait plus de ses larmes, qu'il avait pourtant désirées, amusé par le rire bête de la poupée qu'il venait de s'offrir. »

Il répondit à M^{me} de Marles par l'envoi, dans un coffret ayant appartenu à Marguerite de Navarre, d'une douzaine de bas noirs et de plumes d'or. La poupée qu'il venait d'acheter, précisément, n'était pas niaise du tout. La baronne de Nourny, un ravissant démon de coquetterie. Elle n'avait pas de l'esprit; c'était l'esprit même. Et pourtant, M. de Véran, avec sa manie d'expérimentation, lui avait déclaré, après, en termes très nets, que rien n'est monotone, agaçant, comme un feu d'artifice continu, qu'on ne peut chérir longtemps qu'une femme bête. Elle ne s'était pas fâchée : « Vous m'offrez quelque chose de nouveau...

Vous me mettez extrêmement à l'aise. C'est un repos mal gagné... le plus agréable de tous. »

En voyant passer M^{me} de Marles, il s'était rappelé, en une minute, la chute dans les blés, la poupée de l'apologue, Michelle de Nourny, son rire, ses fossettes. Il pensait à cette jolie espiègle brune, quand il l'aperçut devant lui, en soubrette. Le marquis de Mauvieuse, parfois guilleret en dépit de sa houppe neigeuse, le monocle à l'œil, sa longue figure pourpre coupée par un ruban de moire, en marivaudant, la courtisait et la grondait :

— Vous ne voulez pas que je vous aime, méchante..?

Il la menaçait du doigt :

— C'est tout ce qui vous reste, dit-elle en s'enfuyant.

Elle accourut :

« — Vous êtes morose. C'est pour vous conformer à la tradition de ceux qui amusent les autres?... Est-ce que vous me regretteriez? Non, ce n'est pas cela. Pas de compliments fades, je vous prie... Eh bien!... moi, j'ai réfléchi à votre manière. Pas possible!... Oui, votre amour fantaisiste m'est revenu en tête. Est-ce

la fantaisie de l'amour ou l'amour de la fantaisie?... On se prend, on se quitte, on se reprend, pour se quitter encore. On se réveille, le matin... Ai-je un amant? Ma foi, non, le temps est gris, le ciel est sombre. « Je n'y suis pour personne, entendez-vous! » Au contraire, il y a des rayons de soleil devant vos fenêtres et un grand morceau d'azur... Si j'aimais aujourd'hui? l'amour va bien avec le ciel rose et cette jeune verdure. »

M^{me} de Nourny, un instant, interrompit son gai babillage :

« — Mais, sérieusement, tu es triste, mon cher Paul... Vrai, tu serais pris enfin, amoureux, bien vrai? Un peu, beaucoup? Je ne veux pas plus savoir. Ne réponds pas... Nous sommes vengées, bravo!... bravo!... »

Elle avait disparu qu'il entendait encore, dans une sarabande de masques, son éclat de rire.

Un murmure d'admiration bourdonnait; les groupes se formaient presque en haie sur le passage d'une femme aux formes parfaites, la tête petite sur un buste de statue antique; malgré un loup de velours noir, on la reconnaissait à ses épaules admirables, à sa marche cadencée, à sa sérénité de déesse qui descend

d'un empyrée. Un chuchottement était saisissable : « C'est la belle madame Huxbey ». Les cheveux, blond cuivré, relevés sur la nuque en un mouvement splendide, coiffée d'un petit bonnet circassien où s'égrenaient, entre les plis de satin rose, comme pêle-mêle, mais habilement, des perles, des diamants, des turquoises, M^{me} Huxbey, qui mettait si bien dans ses prunelles mystérieuses un égal dédain pour tout le monde, un soir, chez elle, à une de ses réceptions intimes, dans le salon un peu sévère que sanctifiait le portrait en pied du mari, l'éminent diplomate, le sénateur écouté, s'était laissée prendre par le comte, oubliant l'endroit, les domestiques, peut-être aux écoutes, les visiteurs possibles. Et cela dura deux mois.

Une des heures où cette fière et superbe créature lui livrait son corps, dont la réputation de beauté est universelle, il en exigea le complet abandon. M^{me} Huxbey, qui cachait pourtant sous la neige de sa peau une nervosité inassouvie, se refusait au vice complexe et n'admettait dans la possession de son être, par l'époux ou l'amant, qu'un culte presque respectueux. Le baiser demeurerait toujours simple, quoique passionné, câlin ou brutal, lent ou farouche; lorsque M. de Véran aimait la belle madame,

c'était comme s'il officiait à l'autel. Indignée, elle se défendit quand le comte, toujours curieux de sensation, après lui avoir parlé d'une légende tunisienne, las d'une communion monotone, avide enfin d'un peu de sacrilège sur ce poème de chair, ce missel magnifique et voluptueux, en retourna la page.

Elle se défendit.

Le lendemain, il recevait ce billet : « Ce que vous avez cherché en moi, vous le trouverez partout. Le rare c'est d'être le contraire de ce que vous voulez qu'on soit. Je ne descendrai pas, même pour vous plaire, les degrés de l'escalier de marbre d'où j'aperçois se lever les étoiles. Sur cette phrase absurdemment poétique, je vous dis adieu. Comme lorsqu'on quitte un ami, le cœur un peu gros, on fait quelques pas et on se détourne de nouveau, pour lui envoyer un dernier geste affectueux. » Et ce fut terminé, puisqu'elle ne voulait pas. Mais l'assaut fut rude.

M. de Véran, quand elle fut près de lui, la salua profondément. Déjà un peu détourné de son amour par l'assemblée des femmes qui furent ses plaisirs, lui, ce roué, ce blasé, ce sensuel, repris un instant par l'éclat de ce cou, de ces seins, de ces bras, de cette carnation triomphante, et aussi par les visions de la der-

nière lutte, il songea tout à coup à son désir inaccompli; et il la plaisanta.

— Vous n'avez pas su m'y forcer, répliqua-t-elle.

Il eut un regret, tant le regard de M^{me} Huxbey, habituellement calme, s'était allumé, empli de lascivetés; et il se souvint, pendant qu'elle s'éloignait majestueuse, d'une phrase où se traduisit cette impassible : « Comme les lions, je pleure et m'ébaudis dans l'ombre. »

Miss América, encore avec Chauny, se promenait à travers la foule, cherchant à dévisager les femmes, à lire dans leurs yeux. Elle interrogeait Claude qui, sans cesse, tâchait d'éluder les indiscretions. Ayant voué à Maggie Prentice une adoration profonde, il essayait de sauver des souillures cette vierge imprudente.

Le comte, de temps en temps, les apercevait; ils semblaient causer à voix basse, d'une façon tendre, comme si, tous deux, effarouchés dans cette orgie, se serraient l'un contre l'autre pour s'isoler. Il eut envie, parfois, de les rejoindre; quand il se dirigeait vers eux, un signe de tête de Meg semblait le repousser gentiment.

Dans la houle de la fête, le comte s'étourdissait

Quatre filles l'entourèrent, trois en Gauloises, dont Zézé Moumou, des épingles en bronze dans leurs cheveux ardents, aux bras et aux jambes des armilles ciselées, au côté, une serpe à tranchant fin et lame gravée attachée par une fibule à une peau de lynx tombant des épaules. En dansant, elles secouaient, à leur ceinture, des plaques de cuivre triangulaires, avec un tintement aigu. L'autre, une métisse, élancée dans un maillot noir, avec, autour des reins, la fourrure entière d'un chat sauvage, dont la tête, aux yeux d'opale, mordait la queue, Djina, la bohémienne, à présent très lancée, frappait, en chantant un couplet incompréhensible, aux sons rauques et doux, sur un tambourin. Savinel, gourmand, vint grapiller des fraises dans les corsages.

Des tapisseries, au long des murs, déroulaient, d'après Fragonard, quelques contes de La Fontaine. Vus à travers le papillotement des lumières dans la sorte d'ivresse de l'air surexcité, à certains moments de cette nuit féerique, les objets mêmes paraissaient s'animer. A la cohue des dominos, des habits, des toilettes, des Mezzetin, des Clytandre, des Pierrot, des Isabelle, des coquettes de Trianon se mêlaient des personnages en porcelaine; de leurs vitri-

nes, des petits maîtres en miniature, faisant des grâces, l'épée en verrou, des seigneures frêles en atours et fanfreluches, statuettes de Saxe et de Sèvres, regardaient le tourbillon, avec leurs manières précieuses d'autrefois, quand ils étaient au spectacle ; du plaisir luisait dans les yeux émaillés de ce monde d'étagère.

Et, peinte par Boucher, M^{me} de Pompadour, à côté de sa table en bois de rose, sur son visage fin, aux traits un peu las, avait un sourire moins mélancolique.

— On n'épouse pas sa maîtresse.

— Nous avons épousé la maîtresse d'un autre.

— Je ne me rappelais plus...

— J'aime beaucoup les femmes malades.

— Pourquoi?

— Elles laissent plus de temps.

— On m'a dit que vous alliez vous marier.

— Moi? Jamais... J'aime quelqu'un.

— Une femme n'a pas le droit d'être laide, et je trouve ma mère horrible...

Propos d'artistes, ça et là

M^{me} de Sergy causait avec un vieil auteur dramatique, un peintre, un romancier. Tous les trois d'âges différents, aux têtes fatiguées, dont le plaisir et le travail avaient accentué les lignes, au sourire brisé, douloureux, malgré les gaietés apparentes, faces tourmentées de gladiateurs, types connus à reproduire sur des médailles. (Combien de morts ou de ratés représenté tout homme arrivant à la célébrité?)

Lorsqu'il aperçut la petite marquise, M. de Véran eut un soubresaut. S'il l'évitait? Oh! vraiment très séduisante, mignonne dans ses bouillons de tulle rose, relevés par des guirlandes, des nœuds de satin, le corsage en velours de nuance plus foncée! Une branche d'aubépine vagabondait sur le jupon et grim-pait jusqu'à l'épaule; un oiseau de paradis butinait une touffe de mai parmi les frisons, les blondeurs pâles de sa chevelure folle.

M^{me} de Sergy remarqua que le comte était près d'elle; aussitôt son éventail devint fébrile; elle l'ouvrait et le refermait vivement d'une main, puis frappait son gant de ce bijou monté sur nacre incrustée d'or. Elle en jouait avec rage, parfois, le serrant à le briser.

Sentant une colère prête à éclater, il se dirigea, négligemment, vers René de Mauvieuse,

assoupi, dans un coin, sous un buste de Néron.

Mais elle quitta ses amis :

« — Je devinerai bien celle pour qui nous sommes toutes ici. »

Et, contente, elle s'en retourna d'un air mutin.

Véran resta, le cœur violemment agité, l'esprit anxieux. Qu'allait faire Laure? Quel dénouement à cette redoute?

Il tremblait de perdre Meg, car il avait vu, au bas d'un ruban rose noué par un rubis, sur la gorge toujours fraîche de marquisette, le médaillon où une relique était enfermée, une boucle blonde de la pauvre enfant confondue à présent avec les choses, à Wigtown, dans le cimetière de village, au bord de la mer.

M. de Véran était honnête, certes; il n'avait rien à se reprocher vis-à-vis du monde, rien dont il pût rougir; il était intègre, probe, loyal; aucun acte douteux sur la conscience. S'il avait trompé jadis une jeune fille, il ne le voulut pas. Les circonstances l'empêchèrent de réaliser ses intentions.

D'ailleurs, il est entendu que le péché d'une vierge la rend indigne. Le comte, certainement, avait une notion plus délicate de la justice; mais il trouvait commode de se satisfaire

avec l'estime d'autrui et d'être, dans ces cas subtils, de l'avis de tout le monde. Pour lâcher une multitude de maîtresses, il faut à un vicieux des transactions avec les sévérités absolues du devoir ou de la forme, quelques stratagèmes, un peu de perfidie.

Les femmes en ont tant !

L'amour, au fond, le seul rêve de l'humanité, fut la grande occupation de M. de Véran ; il chercha partout le baiser ; de presque toutes il l'obtint. Rien n'est bon que la caresse ; elle réjouit et elle console. Certaines élues figurent des synthèses ; elles représentent, pour ceux qui les aperçoivent à votre bras, votre noblesse, votre fortune, votre succès ; elles en sont la consécration.

Lui, eut un sérail de sultan ; cette nuit, il avait réuni toutes ses favorites et, parmi elles, il laissait toute inquiétude. Le sentiment de crainte, éprouvé tantôt à la vue du médaillon, s'était dissipé ; d'autre part, Chauny veillait sur Meg. Advienne que pourra. N'était-il pas un peu mahométan par la polygamie et le fatalisme ?

Un éblouissement de femmes. Les Anglaises,

qui sont laides ou divines; les Espagnoles, pe-
tons cambrés, jambes superbes, croupes flam-
bantes; les Danoises poétiques; les Suis-
sesses, au teint de lait, bonnes et veules; les
Hollandaises, propres et grasses; les Belges à
charabia; les Russes, étranges, nerveuses,
captivantes; les Suédoises, sveltes charme-
resses; les Italiennes, nonchalantes et volca-
niques; les Viennoises, belles et chaudes; les
Madgyares, superbes et cavalières; les Tziga-
nes, mystérieuses comme des sphynxs; toutes
les races; toutes les langues.

Une Grecque, la femme d'un directeur de
journal, en danseuse de jadis, splendide
sous le tissu transparent d'un chiton laissant
à nu le sein gauche et des bras marmo-
réens, s'ouvrant de côté sur des jambes lon-
gues et potelées, jouait du psaltérion. Près
d'elle, deux grucs de la vieille garde, la peau
fanée, le front ridé, se pâmaient avec des cris
jeunes :

— Ma chère, entendez-vous?

— C'en est renversant.

— Tu voudrais bien.

C'était un Égyptien, le baron Chotel, coiffé
du pschent, le visage sombre, les yeux blancs.
Il ricanait.

Les vieilles prirent leur revanche, avec une vivacité maligne :

— Mais, baron, vous êtes déjà joliment cassé. Ne vous moquez pas de nous... A propos, c'est bientôt votre fête. Dis donc, Olympe, qu'est-ce qu'il faut lui offrir?

— Une paire de béquilles en argent.

Elles rirent si fort que le comte se retourna.

Le temps avait mis quelques conquêtes, alors glorieuses, de sa vingtième année parmi les aventurières fourbues, aux flancs éreintés, dont quelques-unes, par des contrats hideux, ont ceint des tortils, même des couronnes fermées. Aujourd'hui, spirites, elles s'amusent, et parfois il fut de la partie, à interroger les morts ; après avoir fait tourner les têtes, elles font tourner les tables.

Ellen Sesto, qui est toujours en bordées et ne peut pas voir un régiment sans marcher, sauta sur Véran :

« — Mon petit Paul, très chic, tu sais, ta machine ! Il faut que je t'embrasse ».

En rose, les chaussettes et les dessous noirs, elle se jeta à son cou, puis elle s'en alla, reprenant la taille de Lucette Omnibus,

en pompier, ancienne brunisseuse qui a pour amant de cœur un sergent de ville.

Toutes, maintenant, venaient le saluer ; Jessie Christmas, après des vadrouilles à Montmartre, partie en Angleterre, débarquée de Londres avec un clown, en ayant gardé de drôles d'habitudes ; Blanche Avril, qui a chez elle une négresse pour son usage ; d'autres, d'autres, d'autres. Jessie, crânement découpée, profil de bacchante parisienne, était en joueuse, as de trèfle et de cœur sur le corsage et la jupe courte, les mollets noirs semés de lous ; quant à Blanche, elle avait l'air d'une levrette en paletot.

« — J'ai reçu les vingt francs de votre souscription pour Cora Pearl... Vous ne vous êtes pas fendu, mon petit. » C'est Blanche Avril qui interpellait Gaston de Tolant, en grenadier du premier empire, écrasé sous un monstrueux bonnet à poils, le fils de l'ancien ambassadeur de France à Washington.

Le grelotteux, qui s'était fourré parmi elles comme dans un guépier, un pingre, croyait expliquer son avarice, spirituellement, en ayant la devise harpagonesque, sur son papier à lettres, en caractères d'or. Jessie Christmas remarqua :

« — J'ai vu votre billet. Pourquoi donc en or, votre devise ? Du noir suffirait.

— C'est un cadeau de papa.

— Et vous, comte, pour combien vous inscrirons-nous ?

— Cinquante louis, si vous voulez... Mais elle mangera la paille sur laquelle elle mourra. »

Elles s'imprègnent de délicatesse parisienne, ces ignorantes qui deviennent lettrées, ces parias qui deviennent impératrices, ces laides dont on célèbre la beauté. Il y avait de tout. Qu'est-ce qu'une belle fille ? Difficile à préciser ; est beau ce qui plaît. Quand une laide prend un homme, c'est pour longtemps, ayant une qualité souveraine dominant tout, l'indéfini qui manque à celles dont la beauté est correcte, qui, sans défauts, sont, pour ainsi dire, des filles de talent. Les laides en question sont des filles de génie.

Alice Penthievre, de maigre devenue gras-souillette, réservant des surprises, la physiologie incomparablement chaste, des mains d'enfant, jasait, toute câline, avec le marquis de Feurolles. Véran l'interrompit :

— Bonjour, Alice. On dit que tu vas publier tes mémoires ?

— Non... les mémoires des autres.

Les filles inférieures ne troublèrent point M. de Véran; elles n'existent que comme des plantes, souvent vénéneuses; elles sont sans intelligence et sans âme, pareilles à des microbes; leur psychologie est rudimentaire. Si on les pourchasse, si elles vont à l'hôpital, à la prison, on peut les plaindre avec le sentiment de vague tristesse qu'on a lorsque le bûcheron abat de grands arbres, lorsque le vent d'automne emporte les dernières feuilles et les dernières fleurs. Fleurs et feuilles tourbillonnent dans l'air gris et renaîtront en avril.

D'une excessive désinvolture d'opinion, le comte avait une espèce d'estime pour les grandes courtisanes. Venues d'en haut, d'en bas, les dernières surtout ont l'économie de leur inconduite; elles conservent souvenir de la mère n'achetant pas d'œufs au marché, parce que la douzaine coûte un sou de trop. Quant aux premières, anges déchus, il doit leur être beaucoup pardonné, selon la parole de celui qui a tant chéri la femme, parce qu'elles ont beaucoup aimé. Entrées, la plupart, dans le monde, sans rien, misérables, elles conquièrent la fortune, attirent, retiennent à leurs pieds les artistes et

les rois. Toutes se connaissent en chevaux, en poètes, en bibelots, en peintres; elles créent la mode, elles éduquent les jeunes gens qui débutent. Au frottement de ces belles créatures, engendrées souvent par un ouvrier ou un laboureur, les gommeux n'acquièrent pas l'intelligence, s'ils en manquent totalement, mais, au moins, du chic, de la tenue, l'air ennuyé qui convient à un blasé; ils sont bêtes, sortis d'elles, de façon correcte et raffinée.

Chacune a saisi une première occasion. Un homme les a lancées jadis; aujourd'hui les poisseux se font lancer par elles, car c'est pschutt, c'est v'lan, c'est esthetic d'entretenir une fille célèbre. Une des deux vieilles épinglées disait dans l'entr'acte d'une séance de spiritisme : « J'ai été bonne sœur, bonne mère, bonne maîtresse, bon garçon; j'ai un hôtel, et, pourtant, je préférerais être une femme dont on ne parle pas et qui n'a pas d'histoire... Je n'avais pas le choix. » Elle fut aussi bonne fille.

Toutes sont des goules; c'est leur devoir. M. de Véran les jugeait avec une philosophie indulgente, ayant assez d'indépendance d'idées pour ne pas nier les qualités des croqueuses. Mais sont éternellement préférables

les amours sincères des femmes honnêtes. Lorsqu'elles ont un amant (une fois entrées dans le vice, elles vont d'un bout à l'autre), sont-elles encore honnêtes?

Contre l'avis de Balzac, il n'estimait pas que toute femme, lorsqu'elle a vingt-cinq mille livres de rente, est une femme honnête. Aujourd'hui, cela ne suffit plus. M^{me} Huxbey, la comtesse de Marles, la baronne de Nourny, M^{me} Tercier, immensément riches, pouvaient l'être encore. Elle était bien changée, la mignonne femme dont, il y avait des années, il rabattit les jupes soulevées par un coup de vent ! A présent, des bandeaux plats noirs, la figure allongée, les lèvres pincées, avec un aspect dévot, toujours exquise, mais plus sèche, elle avait subi l'influence salutaire et abrutissante du séjour monotone, en province, près d'un mari quelconque, dans une recette générale.

M. de Véran s'inclina, le corps immobile, la tête baissée très bas, d'un coup brusque, respectueusement.

Lyonnette Miria venait à lui. Grande, mince, bien dessinée, vigoureuse, presque nue dans

un jersey décolleté, en soie chair, ajusté sur une jupe de gaze rose thé, elle trottinait en pantoufles de satin minuscules, la cheville à découvert modelée par un bas donnant l'illusion de la peau.

« — Ah ! mon cher, voyez donc cette grande toquée de Dinah ! Elle épie, elle surveille Pauvrepin qui ne lâche pas de la soirée Claudine Millet. D'ailleurs, elle est rudement gentille, ce soir.

— Dinah Samuel ?

— Tu fais le naïf. »

Pauvrepin ne quittait pas, en effet, la gracieuse ingénue du Vaudeville. Lui, en rajah ; sur sa tête bronzée, à toison crépue, un turban bleu scintillant de rubis ; le buste saillant sous un maillot rouge-cuivre ; les reins serrés par une écharpe de cachemire d'or agrafée par deux griffes de tigre ; sur les cuisses, flottant en draperies miroitantes, un langoutis, de soie chinée rose et bleu, semé de fleurs et de dragons en pierreries ; bracelets aux bras et aux pieds. Elle, adorable sous le pourpoint d'un page Médicis. Ils se parlaient avec l'abandon d'après.

Une lune de miel.

Sans s'inquiéter de l'ancienne maîtresse, Di-

nah Samuel, une directrice de théâtre, pourtant, jolie encore, suprêmement élégante dans sa maigreur adoucie par le déshabillé oriental d'une veste brodée de perles, d'une chantyane en gaze de Brousse doublée de satin rose, séduisante toujours, le poète disait à Claudine, dont il semblait fort épris, une chanson de caresses.

Elle suivait, la malheureuse grande artiste, le bohème roublard qui l'avait engluée par la brutalité raisonnée de ses colères, comme de ses baisers, et voulait seulement faire jouer des pièces ; elle suivait, victime d'un égoïsme et d'un calcul. Le comte, en passant, ne put s'empêcher de la plaindre. Elle est encore la seule, avec une âme sublime, la dernière de cette race de comédiennes qui répétaient, fagottées comme quatre sous, travaillaient, étudiaient, haletantes, énergiques, indomptées, brûlant les planches, sans crainte de la poussière et de la sueur, exténuées, mais, enfin, heureuses d'avoir trouvé le geste qui émeut, le cri. Les autres ne rivalisent que de luxe et de diamants ; elles en ont plein les doigts.

Ces amoureuses intéressées, ces ambitieuses d'argent ont, parfois, des accès de sentimen-

talité. Justement, Luce Cricri. Comme elle devait partir en représentations à l'étranger, elle lui dit : « Chaque soir, à la même minute, nous regarderons la même étoile ; nos deux pensées s'y rencontreront ; ce sera encore un baiser. » Le lendemain, naturellement, elle oublia.

Malgré lui, charmé invinciblement par le passé irréparable, tandis qu'elle babillait, maniérée, accorte, enjôleuse, friponne avec des déhanchements, sans plus de souci de miss América, il se ressouvenait de ses visites dans la loge de la divette, alors qu'il était le maître.

Lui étant là, un toc toc à la porte. « Je me déshabille ! Impossible ! » prononçait Luce, d'une voix mutine. Le monsieur s'éloigne ; un bruit de pas dans le corridor. Ainsi deux, trois, quatre fois. Des milliers de spectateurs qui viennent d'applaudir une actrice et vont encore l'acclamer de leurs bravos ; des bouquets sur les chaises, à côté de la table de toilette, à terre, partout ; des privilégiés qui apportent leurs compliments, leurs hommages, et s'en retournent avec ; il y a une jouissance.

Toute cette gentillesse pour vous seul.

— Ces chats sont des pieds.

— Comment ?

— Les dames, en Chine, ont des pieds comme ça.

— Tu es bête. Je voudrais un chat qui restât tout petit, reprit Alice Penthievre, un chat japonais. J'en donnerais mille francs.

— Un chat qui reste tout petit, ça les vaut.

La Cordi avait entendu cette riposte de M. de Véran; elle le cherchait. Elle se joignit au groupe. Le duc de Trésel, Michel de Béraud, Savinel, le banquier bon vivant, qui riait bruyamment, frappait des deux mains sur son gilet de droguet, Gontard, toute la bande s'en donnait à cœur joie. Mauvieuse, le petit, en était malade. La ballerine avait été reconnue par presque tout le monde; on murmurait dans le hall, autour d'elle : « C'est la Cordi, c'est Siéba. » On s'arrêtait, on la dévêtait en imagination.

Attirant à part le comte qui avait fait préparer des cabinets pour changer de costume :

— Seriez-vous assez aimable pour m'accompagner ? Je suis démasquée; je vais prendre un autre travesti.

L'escalier, encombré de dominos, d'habits,

de manteaux vénitiens, rempli des froufrous des robes de bal, sentait le harem. Assis sur les degrés, en duos, en groupes pittoresques, seigneurs et dames, dans le rayonnement de clarté s'échappant d'un soleil électrique suspendu au quatrième, à la pluie de lumière entre les rampes de fer forgé, devisaient, mendiaient et accordaient des aumônes de baisers.

Des galeries, au premier, à droite et à gauche, plus sombres, plus discrètes, s'enfonçaient. Partout, de petits salons propices, baignés d'un jour mystérieux, coins de paradis, labyrinthes. Dans de la pénombre, des miroirs luisaient; Véran, surexcité, son amour refoulé par les sensualités, les yeux enfiévrés, y vit des souvenirs d'enlacements. Et des caresses d'autrefois égarées, des pâmoisons soupiraient.

Ascendant les marches, la ballerine à son bras, le comte, en cela pareil à tout homme qui a possédé, qui connaît, était sans frisson près d'elle; il n'éprouvait pas, intenses comme jadis, le plaisir, l'orgueil de cette complète poésie, la danse, incarnée en un lotus de chair prêt à s'ouvrir pour lui.

Ils montaient.

Le boudoir était coquet. « Ce qu'il y a de

meilleur dans l'homme, c'est l'illusion, et, lorsqu'il entoure une femme d'une auréole, d'un halo de rêve, il devrait effleurer l'amour à sa bouche, sans pénétrer dans le cœur, ne point surtout chercher à son front, plein seulement de ce qu'il y met. » Comme il songeait de la sorte, elle commença à se déshabiller.

En un instant la toque, le corsage, la robe, furent gisants sur le tapis; ces flots de satin bleu, avec leur bordure de cygne, formaient un joli entassement; bientôt les jupons y joignirent leur écume de dentelles. A travers la chemise de surah crème, le corps transparut, magique de jeunesse et d'harmonie, rose pâle sous le linge à trame nuageuse. Puis elle fut toute nue.

Assise sur un crapaud recouvert de velours noir, tranquille, insolente de beauté, elle dit câlinement de sa voix un peu gutturale, qui d'abord semblait dure, mais vite prenait un rythme de chanson :

— Voulez-vous me retirer mes bas ?

La pose avait une langueur féline; la grâce de ses lignes était exquise. Tandis que son ancienne jasait sur la fête, sur les uns et les autres, il s'agenouilla.

La Cordi, sa chevelure dénouée et flottante comme un ruissellement de diamants noirs, sur ses épaules pleines, les paupières à demi closes qui laissaient, entre les longs cils, échapper des regards enveloppants et pervers, les lèvres lascives, un appel, les seins droits, résistants comme les deux hémisphères de la cuirasse d'or d'une guerrière antique, la Cordi, cette charmeresse géniale aux entrechats tragiques, la tête chargée d'idéal, pénétrée du feu sacré, par moments tout à fait supérieure, presque sublime dans les ballets vulgaires dont elle est le souffle, l'âme, la vie souriante, cette jeune prêtresse fanatique d'un art païen, cette poésie sauvage, évoquait, avec ses bas de soie lubriques, une simple fille au comte, sans fièvre ni luxure, calme et froid en face de cet éclat de chair.

Les doigts de Véran glissaient sur la peau de la danseuse, des genoux à l'extrémité des pieds nerveux. L'orteil fort.

Cependant il l'avait désirée, possédée éperdument.

Plus d'un coup, à des heures ardentes, il accompagna d'une sorte de cantique, vaguement macabre, ses caresses partout : « Tes cuisses rondes et nerveuses sont comme les

assises d'un temple; ton cou, tes bras, tes pointes, tes flancs, d'une splendeur lumineuse et grisante, subiront longtemps l'usure des voluptés. Ma très chère, ma très corrompue, mimi, mon extase sera ta tête pâmée, le cercle bistré de tes yeux, mon auréole de martyr bienheureux. Voici le sacrifice ! Tu donnes ta beauté, j'immole ma force ; chaque baiser fait un peu de rides. »

La Cordi avait une expression de malice provocante. Mais vite elle comprit que sa puissance d'autrefois était perdue.

Qui donc aimait-il ?

Seule était en jeu la vanité, qui est la moitié de la femme.

Se dressant, dépitée, elle esquissa un mouvement de rage, puis, reprise d'une amertume coutumière, se sentant une misérable saltimbanque, chaque soir, livrée aux appréciations bestiales, la nuit, salie, violée, souillée, humiliée, par des seigneurs cosmopolites, car la gloire des actrices est un lit de triomphe sur lequel on les couche, après ce mouvement de révolte, avec l'acceptation de sa destinée de femme de théâtre, elle s'étira, les bras au-dessus de sa tête, en une attitude de résignation, de morbidesse.

Elle personnifie cependant, à l'ordinaire, une poésie joyeuse, cette ballerine passionnée, vibrante, nerveuse, palpitante.

Ensuite, allant et venant dans le boudoir, elle murmura, en italien, une façon de plainte, et cette phrase se répétait dans son lamento :

« — Le théâtre vous gâte!.. le théâtre vous gâte!.. »

Le comte attendait que cette minute de mauvaise humeur fût passée. Il était sans désir. Pourtant, lorsqu'il salua la Cordi, pour la première fois, dans sa loge, comme elle ôtait ses jupes de gaze ballonnantes, il fut excité par son aspect de poupée sans tache. Et, plus tard, il voulut Siéba dans tous ses costumes. Au tableau du camp, après le premier baiser, au lieu de presser son cœur, elle bat des mains comme une petite fille ignorante de la vie terrestre. Il l'étreignit après. Quand elle tombe en enfer, remuée d'horreur, jetée à terre par Sutus, elle se relève épouvantée par l'énormité de sa faute et du châtiment; son visage, ses yeux mouillés de larmes, ses mains crispées, manifestent une telle douleur, si intense, si profonde, qu'on partage cette angoisse. Il l'étreignit encore après, une autre

fois. Et aussi en costume de matelot, un simple filet; alors, superbe d'allure et de grandeur en un geste large qui l'isole, elle arrache au traître l'épée mystérieuse. Oui, ce qu'il y a de meilleur en l'homme c'est l'illusion. La Cordi lui était presque indifférente; elle le voyait. Brusquement :

— Où est mon costume d'almée? Veuillez, s'il vous plaît, me passer mon maillot.

Pendant ce temps, miss América écoutait les indiscretions de M. de Trésel sur son ami de Véran. Le duc balivernait avec M^{me} de Nourny, lui demandant, avec sa correcte impertinence, de venir chez lui. La petite baronne Michelle, la mine contrite et les mains dans les poches de son tablier à bavette, dit, en minaudant :

— Vous le voulez? Ce sera bien ennuyeux.

Elle avait un air tout drôle, vraiment moqueur, de gentille malade qui redoute une opération désagréable, le bistouri. « Vous me raillez toujours, mauvaise! » Et Trésel, pivotant, accaparait, sur un abord inepte, Maggie Prentice qui avait laissé son domino mauve et Claude Chauny au vestiaire.

En glaneuse maintenant (jupe de taffetas

zinzolin, caraco blanc décolleté que des agrafes d'argent attachaient sur un gilet doré pareil au fichu, une gerbe au corsage, des épis, des coquelicots, des bleuets épanouis sur son chapeau manille), elle s'étourdissait :

« — Ne cherchez point à savoir qui je suis, monsieur le duc ; moi, je vous connais. Et cessez votre cour, je vous prie... Voulez-vous me conter des histoires sur les maîtresses de M. de Véran, beaucoup d'histoires ?

— Ça y est... Alors, regardez cette grue en violet, toute simple.

— Ce n'est peut être pas de sa faute.

— Oui, Véran ne déteste pas les trottins... Il y en a d'assez bien, d'ailleurs, avec une élégance d'instinct, du linge clair, un goût d'aristocratie, parmi les demoiselles de rayon...

— Il ramasse donc un peu partout ses conquêtes ? Je le croyais bibliophile ; il est bibliomane.

— Mais elle est jolie, sémillante, la duchesse d'O.

— Pourquoi ce nom ?

— Elle le méritait autrefois, quand elle avait la manie de se faire passer pour novice. O, majuscule, à présent. Encore ouvrière, elle

alla chez Véran. Devant une Vénus de Milo (le duc la montrait sur une crédence gothique). elle s'étonna : « C'est donc la mode, que toutes ces femmes-là ont les bras cassés ? ». Elle avait un derrière en papier d'emballage... Depuis, elle a quitté son magasin, servi dans des brasseries, elle a été lancée. Aujourd'hui, un peu dans la dèche.

— Et cette brune ?

— La femme d'Albreux, le peintre impressionniste ? Oh ! très amusant ! Véran l'a beaucoup gobée, quinze jours. C'est une jolie poneyte, à croupe frétilante... Figurez-vous, qu'avant de se donner, elle exigea de le voir... aimer une autre femme... devant elle, pour juger. La dépravée fut satisfaite, avec un regret.

— C'est tout ?

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Je veux dire si le comte n'a pas eu d'autres femmes que... ça ?

— Si, mais il ne blague pas sur elles. Pourtant... »

Avec un flegme imperturbable, le duc de Trésel, d'après des soupçons, des racontars sans fondement, composa un roman scandaleux sur la belle M^{me} Huxbey. Une foule tur-

bulente se poussait, se pressait dans le hall. La joie était à son paroxysme dans un éblouissement de couleurs. Une odeur de sérail. La Cordi, descendue avec le comte, resté dans l'escalier, à présent plus nue que la nudité, secouant des sequins d'or et des pierreries, bayadère qui se pâme, dansait, admirée de tous, à l'entrée de la serre, tandis qu'autour, accroupis, le gros Savinel, Michel de Béraud, légèrement gris et oubliant sa réserve habituelle, Gontard, le gommeux fumiste, le marquis de Mauvieuse à côté de son fils, M. de Sceaux, en vieillard stupide, le général Ostier, martial et distingué sous le dolman sou-taché d'un hussard hongrois, faisaient en chœur, imitant les eunuques :

— Ah!... Ah!... Ah!...

Le duc poursuivait la confession de M. de Véran. Miss Prentice, envahie d'une tristesse de plus en plus pénétrante, déplorait sa curiosité. Les jeunes filles ordinaires semblent banales, grâce à une éducation qui inflige à toutes mêmes manières et même langage. C'est un vernis léger ; les tempéraments se découvrent après le mariage ; le sien éclatait avant, rien de plus.

Mais un navrement immense, une honte,

un écœurement des intimités, l'accablaient. Cette sauteuse, cette femme d'artiste, cette duchesse d'O !.. Elle viendrait après ! Bien qu'ignorée dans cette orgie, il lui semblait que chacun la dévisageait, savait que le comte ambitionnait sa main. Elle se trouvait mal à l'aise, dans ses habits de glaneuse, vêtue d'ironie.

— On dit que tu es très riche, Alice, que tu vas te retirer ?

— Verdet, ça t'intéresse, dis, que je sois riche ? Me retirer de quoi ? On se retire du théâtre. Pas de la galanterie. Ne plus coucher pour de l'argent ! On a toujours besoin d'argent... Le théâtre, par exemple, oui, je l'ai lâché ; on y est un mannequin à ficelles ; c'est ridicule. Les planches, une réclame ! Je n'en ai plus besoin.

Léontine, qui accompagne parfois Pen-thièvre et lui sert de repoussoir, observa :

« — Tu comprends, ma chérie, si j'y reste, c'est pour qu'on m'appelle chez les... »

On assiégeait le buffet. René de Mauvieuse et Claude Chauny passaient près de Pen-thièvre, lorsque entrèrent miss Prentice et le duc. Ils s'arrêtèrent en un groupe. Trésel, en vérité,

n'était pas fâché de se débarrasser de son inconnue, car ses tentatives avaient été inutiles; il en était pour ses frais de bêtises. D'un ton dégagé, sans plus s'occuper d'elle, il interpella Mauvieuse :

— René, tu courtises Luce Cricri, paraît-il?

— Moi? Vanné comme je suis?

— On t'a aperçu, l'autre jour, te promenant avec elle, dans une allée du Bois. Faut pas t'y froter, mon petit!

— Tu parles comme si tu étais brave... A part ça, regarde donc ma pauvre langue pour voir si je puis te tromper... Pas possible, tu vois bien.

Elle était toute blanche. Tandis qu'il la tirait, Verdet qui s'était rencontré plusieurs fois avec Chauny, mais toujours tenu à l'écart, n'avait jamais pu être familier avec lui, comme il avait coutume avec les autres, voulant profiter de l'abandon d'une fête à son apogée, tendit la main à Claude Chauny qui parut, avec désinvolture, avec dédain, ne pas répondre à cette avance, ne point voir.

Comme Verdet insistait :

— Monsieur, avez-vous remarqué des chevaux de banlieue, éreintés, efflanqués,

faméliques, accablés de jurons et de coups ?

— Oui. Pourquoi ?

— Parce qu'il y en a d'autres, vifs, susceptibles, ombrageux. Le moindre attouchement les révolte, les fait bondir, comme un soufflet sur la joue d'un homme.

— Elle est bien bonne ! ricana Verdet. Et, jouant du bilboquet, il s'en alla, le dos peureux, sous son costume vert de mignon.

« — Vous perdez vos allusions, » dit, très fort, miss América.

Sur ces mots, elle prit le bras de Claude. La bande souriait.

Maggie Prentice poursuivit :

« — C'est très bien, cher ami, ce que vous venez de faire. Il y a trop de suspects aux expédients honteux, aux défaillances continuelles, sans honneur et sans nerfs ; et beaucoup trop, parmi les autres, ont la présentation facile, n'éprouvent pas ce frisson de répugnance que vous auriez à une poignée de main sale ou vile. C'est presque pareil... Vous me plaisez pour ce respect de soi, pour votre orgueil. On m'avait parlé de vous, plusieurs m'avaient dit votre hauteur de caractère, même votre austérité. Certes, je vous comprends, ce soir, mieux que

jamais... Croyez que j'ai pour vous une estime éternelle au fond du cœur.

— Cette fierté de soi, combien la peuvent garder ? Une jeune fille se met à la fenêtre, belle, blonde, toute pure. Défile un régiment de husards. Elle s'amuse à regarder, sans idée corrompue, comme il pourrait paraître, candide-ment... Voici un joli capitaine, et, de prime saut, elle le rêve pour mari ; aussitôt, en pensée, dans ce moment rapide, elle s'abandonne... Est-elle encore chaste ? Et pensez-vous, miss, que l'homme qui adorerait cette enfant charmeuse et verrait en elle la joie unique de sa vie, s'il avait cet orgueil dont vous souffrez, accepterait les restes du husard ?.. »

Ils descendirent.

En bas, l'orchestre préludait au cotillon par une gavotte de Rameau. Pas de répétitions ; rien d'organisé. Sur la proposition de Savinel, on avait dévalisé le magasin d'accessoires. Là, pêle-mêle, d'énormes pétards à surprises, des têtes de carton, des tambourins, des décorations, des marmites d'où surgissent des diables, des oiseaux suspendus à des fils en caoutchouc, des étoiles électriques, des guir-

landes de liserons, des mirlitons, des trompettes d'enfants, des chapeaux chinois, des drapeaux, des parasols japonais, les vestiges enfin des précédentes fêtes. Ils avaient tout pillé.

M^{me} de Nourny sort de la serre, poussant devant elle une charrette dorée remplie de fleurs, à l'angle une lanterne rouge allumée. Il y a des violettes, des primevères, des narcisses blancs, des églantines, des camellias, des giroflées, des bottes de lilas, des anémones, des mimosas, des roses. La baronne distribue des bouquets aux dames et aux messieurs. Les couples enlacés, en un croisement de jambes sympathiques, tourbillonnent ; valse de femmes, de fleurs et de parfums.

Savinel se multipliait, d'ici, de là, inventant des figures d'ensemble pour utiliser son armée joyeuse ; il en dirigeait stratégiquement les évolutions, toujours aimable, gai, gentiment sévère pour la discipline. Le labyrinthe réussit particulièrement ; sous les bras étendus des messieurs, formant une suite d'arcades, les femmes s'échappaient, montrant, dans l'ouverture du corsage, des seins excités par les regards. Entre les baisers sur les

frisons de la nuque chatouilleuse, des rires de plaisir éclataient, pour les unes, et parfois d'agacement, pour les autres, de petits cris.

En tête, deux Gauloises, dont Zézé Moumou, entre la Cordi et Claudine Millet, quatre par quatre, cheveux dénoués, les poignets emprisonnés par des bracelets d'argent d'où partaient des brides en cuir russe brodées de perles, seize maîtresses du comte, coïnturées de grelots, autour du cou de luxueux harnais à clochettes tintinnabulantes, piaffent. Véran prend en mains les guides et fait claquer un fouet de postillon; en sautoir, au bout d'un ruban bleu moiré, une corne d'ivoire antique.

Et l'attelage part au galop.

Éblouissante voltige; le premier rang, composé de filles splendides, bêtes de race, agite, poitrails saillants, des crinières folles; parmi les sonneries, le tumulte, les baisers, les bruits, à travers la serre et le hall, toutes ces jambes, aux performances admirables, aveuglent et entraînent. D'aucuns applaudissent; puis, peu à peu, tous courent sur la piste, en sautant, en dansant, avec des exclamations de jockeys, des : « *go on !.. go on !..* » Luce Cricri, des

plus enragées, tombe sur les genoux de René de Mauvieuse, affalé dans un coin, évanoui de fatigue, grincheux, maussade. Il la secoue, tirant la langue ; Luce Cricri s'enfuit.

Véran essayait de faire monter l'escalier à son équipage en désordre, ne pouvant y parvenir ; elles riaient, vicieuses. Il y eut une halte.

Miss América était près de lui. Il eut une secousse, un serrement de cœur, en l'apercevant en glaneuse. Troublé, il pâlit, ne sachant que dire ni que faire. Alors Maggie Prentice, avec indifférence :

— Mes compliments, monsieur. Le plus grand nombre est bien ; mais la seconde, à gauche, devrait être à la réforme.

Quatre heures du matin. Le duc de Trésel avait eu l'idée de faire une ronde du mai. Espérait-il le garder au milieu d'un tourbillon de femmes et se poser ainsi en roi du bal ? Savinel le confia à M. de Véran qui, tenant appuyé à terre le mât doré au sommet duquel s'épanouissaient des rameaux de camellia blanc, jeta des guirlandes de fleurs artificielles et de mousse argentée aux meilleures aimées d'autrefois.

Chacune recourbant, au-dessus de la tête, une baguette où tremblottaient des copeaux de métal aux reflets lumineux et féeriques, reliées entre elles par des arceaux de myosotis, Esther Chatam, Lyonnnette Miria, la baronne de Nourny, Olivette, la maîtresse au morceau de sucre, M^{me} Tercier, cette receveuse convenable, Blanche Avril, la levrette en paletot, Djina, la bohémienne au chat sauvage, Marthe Rosée, Luce Cricri, avec une seule feuille de vigne à présent, miss Io, qui avait égrené la moitié de ses roses pompon, Ellen Sesto, dont le tutu noir, sur le maillot rose, avait un succès, la Cordi, Alice Penthievre qui, d'abord, avait jeté, par dessus le mai, son chapeau de polichinelle, et dont flottait la merveilleuse chevelure fauve, elles et bien d'autres encore, les rêves, les plaisirs, les caprices, les amours, les mensonges, tournèrent autour du comte.

Le mai, dressé parmi elles, évoquait-il à M^{me} de Marles, la belle lettrée écoutant discrètement les grivoiseries du général, les fêtes du phallus, célébrées en l'honneur de Siva, sur le mont Mirou, à la nouvelle lune, quand les fidèles sortaient des pagodes le lingam, l'arbre de vie ? Et aussi les bacchanales grecques, où, dans une procession d'hommes et de fem-

mes presque nus, les vierges canéphores portaient un signe vénéré ?

« — Quelle est donc cette blonde, à falbalas de marquisette, qui rôde autour de nous ? demande Maggie Prentice à Claude Chauny. Elle m'inspecte des pieds à la tête avec une audace imperturbable... On dirait qu'elle veut scruter mes pensées.

— Je ne sais pas.

— Vous ne l'avez jamais vue avec votre ami ?

— Pourquoi voulez-vous tout savoir, Daisy ?

— J'ai eu tort... Un peu plus, un peu moins. »

Avec un sourire mélancolique :

— *My dear quaker, will you answer me now ?*

Claude, très ennuyé, sans répondre, s'écartant un peu de miss Amérique, cherchait à se faufiler près de Véran, afin de l'avertir, car, vraiment, il en prenait trop à son aise, ce chasseur de femmes.

La petite marquise, sûre enfin, d'après les indices de toute la soirée, d'avoir devant elle la préférée, sans doute la future femme du comte, arrache le médaillon reposant sur sa

gorge émue. Elle s'approche et le met dans la main de la fiancée :

— C'est mon cadeau de nocces.

Aussitôt, elle se glisse dans la foule et se perd.

Miss Prentice, stupéfaite, regarde le bijou tout simple, sans rien d'anormal. Qu'est-ce que cela signifie ? L'ouvrant, elle voit, sous une glace, une boucle blonde, ténue et pâle, d'enfant.

Tout de suite, elle comprend. Et, dans son trouble, elle laisse tomber le médaillon qui roule sous les pieds des maîtresses.

Le comte avait aperçu la scène ; et, la relique à terre, il eut un brisement au cœur. Jusqu'à la fin, quelques longues minutes, il resta les yeux fixés sur cette tache claire, brillante, ce souvenir de sa fille.

Le verre s'était cassé ; de petits cheveux d'or s'échappaient, en frisons.

Ils allaient et venaient au vent des jupes.

Presque seuls maintenant, M. de Véran et miss Prentice s'assirent l'un à côté de l'autre, sous le portrait de M^{me} de Pompadour. Le

comte attire Meg près de lui, doucement, doucement. Autour d'eux, la confusion pittoresque d'une fête que le jour achève, des lambeaux de gaze et de soie, des paillettes, des nœuds de rubans, des fleurs écrasées, des épingles de tête, des bobèches glissées des lustres et des girandoles. Les bougies s'éteignaient dans la lueur pâle et fausse de l'aube. Des musiques endormies se mêlaient aux derniers rires, aux invitations caressantes de départ à deux, aux bruits fatigués et mourants.

Maggie, abattue sous le poids de ce passé terriblement lourd, dédaigneuse et jalouse, n'avait pas la force de dégager ses doigts, glacés, d'une étreinte brûlante. Pourtant, elle aimait, malgré tout, ce galant homme, mais, sans pouvoir s'expliquer, avec une frayeur et une répulsion de tout son corps. On adore ceux par qui l'on souffre.

Distraite par sa pensée, elle écoutait l'hymne fervent du comte, sorte de mélopée, ses paroles affectueuses où des ardeurs éclataient. Entendait-elle bien chacun de ces couplets de passion, de tendresse, d'espérance ?

Tout à coup, comme si elle expliquait sa songerie :

« — Et l'enfant ?..

— Elle est morte. »

Il eut un embarras, un silence d'une tristesse contenue, mais si profonde qu'elle regretta presque d'avoir parlé. Maggie Prentice était la plus atteinte.

Se remettant aussitôt, il essaye de la consoler ; il l'enveloppe de câlineries, il lui parle comme on fait à un baby, pour guérir cette âme intimement blessée :

« — Daisy, mon avenir, mon rêve, chassez la mélancolie, comme moi le remords ; pardonnez... Tout cela fut parce que je vous ignorais. Dites que vous oublierez et que vous serez ma femme ?.. »

Orgueilleuse et torturée, elle se trahissait malgré elle. Les sanglots lui serraient la gorge ; elle eût prononcé un seul mot qu'elle aurait pleuré. Machinalement, elle froissait les bleuets de sa gerbe, effeuillant les pétales, et tordait les épis, pauvre petite glaneuse !

X

LA NUIT DE NOCES

X

LA NUIT DE NOCES

Dans l'église. L'orgue lance triomphalement une marche nuptiale de Méhul. Sous la grande nef où fourmille une élite des mondes de noblesse et de finance, entre les deux rangées de chaises sans cesse déplacées, heurtées, bruits menus dominés et apaisés, de temps en temps, par le suisse frappant les dalles de sa hallebarde, vers l'autel rayonnant de la lumière tremblotante des cierges, tandis que s'inclinent des têtes souriantes, fines ou bêtes, la jeune épouse, comme dans une apothéose, s'avance lentement au bras de son père, M^r Prentice. Recueillie et charmante, en robe de crêpe blanc semée de grappes d'oranger, corsage et jupe de satin broché de fleurs fantas-

tiques, elle est délicieuse ; un voile, simplement posé sur ses cheveux blonds, laisse le visage à découvert et l'enveloppe toute.

M^r Ralph Prentice, un reître du milliard, lutteur sans préjugés, flegme en apparence, le teint coloré, pointant en avant sa barbe en fer à cheval et redressant sa haute taille, d'aspect heureux, mais l'âme triste, passe au milieu de cette foule curieuse. M. Morton, ambassadeur des Etats-Unis, et M. Gib Crocken, de New-York, sont les deux témoins de sa fille ; ensuite, parmi les assistants, le marquis de Jouy, oncle de M. de Véran, le duc de Montmorency, M. Léon Say, le duc et la duchesse de Castries, le général Ostier, le marquis de Feurolles, le duc de Broglie, M. et M^{me} Savinel, M. Jules Simon, M. Chauny, le marquis et le comte de Mauvieuse, Michel de Béraud, le prince de Sagan, le duc de Trézel, M. Ludovic Halévy, le baron Chotel, M. de Tolant, M. Molière, le duc Decazes, le marquis et la marquise de Cielo, la baronne de Nourny, pimpante, maligne, gentille à croquer, la belle M^{me} Huxbey, la comtesse de Marles, le duc et la duchesse de Bisaccia, M. de Lesseps.

Marchant au bras de la marquise de Jouy, derrière M^r Prentice et sa fille, le comte de

Véran, à mesure, aperçoit, de chaque côté, ça et là, de gentils minois de femmes, ses amies complaisantes d'hier. Leurs regards se moquaient; il était temps que ce beau diable, trop tiré, se retirât; il avait besoin de repos. Une seconde à peine, le comte éprouva une sorte de regret. Finie sa liberté; c'est pas drôle.

Des propos à voix basse.

Comme le couple arrivait aux deux fauteuils dorés, préparés pour eux, M. Savinel, dont la plaisanterie parfois est trop gaillarde, prit un air si profondément lugubre que le général s'en étonna :

« — On dirait que vous assistez à un enterrement.

— En effet. Ce sont les obsèques.....

— Il n'est pas mort.

— Non... C'est l'agonie. »

Agenouillée, les mains jointes, Maggie Prentice, qui semble suivre, en une sorte d'extase, la messe dite par M^{gr} d'Alençon, cousin de son mari, a interrompu sa prière par une songerie.

La veille, un mot l'a liée pour toujours

à celui dont le passé tourmente si cruellement son orgueil de vierge ; elle va confirmer son serment aujourd'hui, devant Dieu que représente, dans cette cérémonie grandiose, ce prélat, à présent de sa famille.

Oui, près d'un mois, elle a hésité.

Mais, combien d'autres dont la jeunesse fut presque aussi amoureuse, aussi usée, aussi butinée, et par des lèvres moins délicates ? Comment mieux choisir ?

Elle a consenti, à la fois résignée et joyeuse.

Lorsque, dans la fumée odorante des encensoirs, l'évêque descendit de l'autel et demanda au comte s'il s'engageait à consacrer sa vie à miss Prentice, il répondit d'une voix claire et assurée :

— Oui.

Un bonheur sans limites éclatait dans cette parole si courte et si grave. Maggie s'était retournée vers son père par un mouvement de respectueuse déférence. Avant de prononcer définitivement, elle l'interrogeait encore.

Il comprit et acquiesça. Son enfant n'était plus à lui ; il n'avait plus rien au monde.

Tout à coup, M^r Prentice revit Meg en

chemise sur son berceau, avant de s'endormir, appelant vers son père qu'elle ne connaissait pas encore, la bonté vaine d'un créateur : « Mon Dieu, protégez mon père chéri qui est très occupé et qui ne peut pas venir m'embrasser. Faites, vous qui êtes si puissant et si miséricordieux... » Ce soir, naquit en lui, au coup de son émotion, une immense tendresse. Un flux subit de larmes, à ce souvenir, lui soulevant la poitrine, il les refoula par un effort d'énergie intense, et fut, un instant, très pâle.

C'est simple. Toute la joie de sa vie tenait entre deux sanglots.

Rien de plus blessant pour les esprits délicats que ce voyage aussitôt les félicitations à la sacristie, le lunch chez les parents, que la nuit en sleeping, où le mouvement du wagon endolorit la tête et courbature les membres, où le charbon, toutes sortes de poussières pénètrent et souillent ; rien de plus lugubre que la chambre d'hôtel avec ses rideaux de damas, ses pendules en simili-bronze, ses lithographies bourgeoises, son lit large et banal. En riant, avec de grosses plaisanteries, les garçons ont préparé l'appartement et mis les deux oreillers.

N'est-on pas mieux chez soi, entouré du luxe familial? Il répugnait à M. et M^{me} de Véran de s'en aller, tout d'abord, dans un lit public. Puisqu'on souffre à coudoyer certains êtres, n'est-il pas plus repoussant de se glisser à une place occupée, la veille, par un couple quelconque et suspect? Pourquoi pas? On accepte un caravansérail quand il faut un sanctuaire. Des épousés, jeunes ou vieux, dont les consentements sont méprisables, parfois horribles, ont frissonné dans ce lit où Maggie Prentice et le comte s'aimeront pour la première fois.

Non.

Dans un petit salon, chez lui, où tout a été disposé à nouveau avec une élégance moins corrompue, plus sévèrement amoureuse, M. de Véran, en complet anglais de flanelle sombre, va et vient, les nerfs tendus dans une fièvre inquiète. Meg, la reine de son cœur demeuré toujours indépendant de ses plaisirs, Meg, la jeune fille altière aux caprices insensés de millionnaire aussitôt satisfaits, regardant le don de sa pudeur comme le sacrifice suprême, Meg, l'inconnue, l'espérée, la souhaitée, se dévêt; il la rejoindra tantôt. Elle l'attend, la vierge de son rêve, intacte, hermétique, immaculée.

Des pensées tumultueuses se heurtaient dans sa tête. Il s'avancera vers Daisy, il la prendra. De cette heure, initiale et mystérieuse, dépend le reste de leur vie. Il dévoilera le corps de la chère adorée. Cette nudité de la femme vierge doit être un bonheur effarouché, pas une honte. Sera-t-elle surtout curieuse, elle qui eut tant de curiosités ? Sera-t-elle chaste surtout, elle qui entend faire de son ignorance physique une offrande supérieure, prodigieuse, quasi divine ? Son amour jaillira-t-il ? Ou faudra-t-il du temps pour en trouver la source ardente ?

Ni maladresse ni brusquerie. Une passion le brûle de saisir cette enfant ; elle n'éprouve, sans doute, elle, qu'une affection tendre et confiante. Parfois, les désirs du mari anéantissent à jamais les sentiments de l'épouse. Mais pourquoi donc craindre ? Il l'aime.

Les minutes s'écoulent, très longues.

Meg est à lui pour toujours. S'il venait à se lasser ? Il se souvient des baisers de ses maîtresses ; comme lord Byron, il ne fut jamais deux heures près de la femme la plus fêtée sans avoir un instant l'envie d'être seul. Quelles caresses choisir ou inventer pour que cette nuit ne ressemble point à ses aventures passagères ? Les voluptés sont malpropres ou sublimes pour

qui pense. Il est savant. Un idéal éternellement planera sur les jouissances qu'il fera naître savoureuses; elle l'attend, la vierge de son rêve, intacte, hermétique, immaculée.

Recouverte jusqu'au cou par un satin ouaté et piqué, bleu de ciel, allongée, les bras en croix sur la poitrine, le visage renversé et calme, ses cheveux blonds épars sur les valenciennes et les nœuds de rubans de l'oreiller, ses yeux limpides fixés, à demi clos, sur la portière de soie écarlate où, surgissant de l'embrasse en une gerbe, s'épanouissent de grands lis japonais à corolle bleue et calice d'or, miss Amérique avait l'air d'une sainte, d'un idéal mystique et très pur, quand son mari entra.

La chambre, tendue de crêpe gris perle semé de grappes de mummi rose, à terre un tapis gothique et des coussins çà et là jetés, semblait comme un nid. Sur un guéridon en mosaïque à piédestal de fer forgé, un brûle-parfum, en bronze, à forme d'ibis de Fô, répandait légèrement une odeur de myrrhe.

Le lit, une merveille cherchée anxieusement par le comte depuis que miss Prentice lui

fut fiancée, était du joli style Louis XV ; blanc aux moulures bleu de roi, la tête surmontée de deux colombes se becquetant ; sur les panneaux, signés de Boucher, de petits amours joufflus voletaient au milieu des fleurs ; du ciel, aux nuages ténus presque illusionnants, tombaient, rattachées de chaque côté par des cordelières aux panaches du chevet, des courtines d'azur pâle où s'éparpillaient des bouquets entourés de faveurs claires.

Une lampe, sorte d'œuf en cristal de roche serti par une griffe d'or incrustée de rubis, au pied de jade, placée sur une corniche de vieux sèvres, éclairait d'une lumière lactée la chambre amoureuse ; et, tout près, dans un jour plus vif mais très doux encore, une mignonne figure ovale et blonde, pastel de Latour, souriait friponnement.

Baignée par la lueur rouge d'une lanterne de verre peint, l'antichambre, dans l'encadrement de la portière relevée haut, apparaissait, illusion de féerie bizarre comme le décor à reflets métalliques multicolores d'une pagode indoue ou d'une mosquée persane. M. de Vérant avait fait de cette pièce une façon de boudoir, d'atelier, de musée, d'antré luxueux et intime,

au désordre un peu médité, vraiment pittoresque et grandiose.

Sur les murs, aux étoffes sombres, des tableaux de maîtres anciens et modernes, toiles baignées de vagues ténèbres où surgissaient, dans ce crépuscule empourpré, des silhouettes de femmes. S'étaient encore en trophées, en panoplies, des armes étranges : poignards à la gaine et au manche d'ivoire ramagé d'or ; yatagans aux poignées de bronze incrusté d'argent, leurs fourreaux de peau de requin ornés de pierres, de plaques d'acier, d'agate ; un kandjar à manche de malachite, des couteaux de chasse iakoutes ; des fusils arabes damasquinés somptueusement ; des pistolets circassiens ; sur la crosse de nacre fouillée et ciselée, reluisait, en caractères grecs, l'anagramme de Schamyl. A terre, des fourrures, peaux d'ours blancs et gris, de chèvres tibétaines, de lynx, de cougouars, de panthères, les zébrures parallèles et fines ; puis, sur ce plancher de toisons, de poils frisés ou soyeux, splendide, les griffes longues et polies, la queue presque noire, touffue au mouchet, la dépouille d'un tigre javanais dont la tête empaillée se dressait, ses yeux d'opale phosphorescents dans la pénombre sanguinolente.

Ici, des divans bas sur lesquels traînaient de lourdes passementeries, des broderies; et, partout, une profusion de bibelots rares, de bronzes fabuleux, bouddhas au ventre proéminent, aux multiples bras, divinités en terre orangée; scarabées égyptiens aux élytres de jade troublé; chimères de Confucius, aux couleurs invraisemblables. Des cuivres étincelaient. Deux toilettes en marqueterie; dessus, les fioles et les boîtes précieuses, les sacs et les pots multiformes. Au coin de la cheminée, en porphyre d'un gris violet et en jaspe vert, sur un trépied romain, qui servit probablement aux invocations de pythonisses échevelées, s'élevaient, de la panse rebondie d'un vase de cuivre martelé, sveltes et alanguis, des lis d'une blancheur de neige.

M. de Véran, saisi malgré lui d'une façon de timidité anormale, s'approche de Meg, et, ses deux mains posées autour d'elle, l'une sur l'oreiller, l'autre sur les draps, il la baise au front; comme ses caresses descendent lentement des yeux aux lèvres, sans oser s'arrêter à cette bouche chaste, et butinent dans l'or frisé des cheveux courts de la nuque, il s'agenouille avec lenteur, respect, adoration, mur-

murant des paroles douces. Tout à coup, elle a contre les seins le battement d'un cœur d'homme, une pression étrange, comme si un être voulait s'ajouter à son être, et, sur son visage impassible, le fluide presque fascinant d'un cerveau échauffé où tout est en rumeur.

Alors une appréhension bizarre, irraisonnée, la parcourt, la glace; elle éprouve un désir vague de s'enfuir, sentant le commencement.

Son mari la contemple; il lui étreint la main et tâche de lire dans ses prunelles profondes, indéfinissables; il dit :

« — Vous allez être ma femme, liée à moi pour toujours, toujours... (il répétait ce mot qui étendait sa possession dans l'éternité), vous, si âprement désirée... Vous, la très orgueilleuse, vous me donnerez à jamais votre beauté mystérieuse!.. Oui, dans nos unions frémissantes, tu partageras mon espérance joyeuse... Oh! livre, Meg, tes... ou, du moins, encore, ces bouclettes légères... »

Sur la chair duvetée, une évocation, sur le cou il s'affole, tous les désirs surexcités.

Mais, à un froid des épaules, à un frisson continu de peau vierge en rébellion, il relève

sa face brûlante. Ses regards supplient, pleins d'amour; ils ont, en même temps, des éclairs sensuels, restes involontaires des passions éteintes, le savoir de l'homme qui a usé tous les plaisirs, connu toutes les perversités. Ses regards supplient; ils trahissent les maîtresses d'autrefois, ils racontent, par leurs câlineries habiles, de nombreuses nuits; chargés enfin de ce passé charmant et horrible, ils pèsent sur cette jeune fille, en ce moment traversée de l'effroi d'être femme tout à l'heure.

M. de Véran ne devine pas cette préoccupation jalouse, et, les nerfs fouettés, il se grise de la tiédeur, du parfum, de l'attirance de ce corps couché dont il suit la courbe harmonieuse; il en découvre, en pensée, les séductions parfaites accrues encore par le rêve. Il chuchote, très près, d'un ton de bonheur victorieux :

« — J'ai soif de vous, Daisy... Tantôt, je boirai votre fierté, votre innocence; mes baisers s'égareront sur votre être splendide... Au fond de vos sens, dont je saurai les secrets, je chercherai votre âme... »

Il ajouta :

« — Je t'aime, je t'aime, je t'aime... »

Et il le redit encore, bien plus longtemps,

enivré par le tutoiement de ces paroles monotones et infinies. Meg est à lui aujourd'hui, demain, sans cesse. Il ne redoute plus, comme il l'eût fait jadis, un même sentiment et une même sensation ; il se réjouit de cette félicité qui emplira l'avenir. Cette idée le traverse soudain, avec la douleur d'un coup d'épée, que la mort, un jour, très tard sans doute, viendra les séparer. Qu'importe ! Ils reposeront dans le même caveau, bien mieux, dans le même cercueil, où ils se mêleront encore jusqu'au néant, parmi l'horreur de la nuit délicieuse. Il souhaite, du tréfond de son cœur, lui, si volage jusqu'à présent, une durée de baisers au-delà. Connaîtra-t-il jamais l'inconnaissable, cette âme féminine si personnelle ? Il glissera son esprit voluptueusement, peu à peu, dans cet autre esprit. Et le comte, ayant sur ses lèvres sèches presque un sourire de pâmoison, effleure la joue de Maggie. Les rêves chantent en lui ; il implore la chère peureuse, il l'enveloppe de mots ensorcelants, de gestes preneurs, n'ayant l'air de rien, d'un réseau merveilleux d'aspirations et d'idôlâtries ; il la berce d'une complainte ardente d'hymen. Puis il se fait humble ; il termine :

« — J'ai pour toi, Daisy, une tendresse d'enfant.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Si je vous conjurais de me laisser seule?.. »

Pâle tout à coup, il balbutie une phrase.

Ils s'observent, une seconde, silencieux, lui, prêt à des coups de foudre, elle, énigmatique, impénétrable, sans pitié.

« Tu es à moi, comme je suis à toi. Pourquoi retarder davantage le consentement de nos cœurs ? M. de Véran, d'abord, se laisse aller, dans ses paroles, aux vivacités de la passion ; ses yeux fouillent, impatients, frénétiques. « Ton corps est comme un temple ; je me prosternerai pour t'y adorer... » Elle a un tressaillement de révolte ; il la calme aussitôt. « Ne craignez rien, Meg... C'est que je suis fou de votre beauté souveraine, aussi de ce je ne sais quoi d'immatériel, le regard, le sourire, plus encore que vos yeux... et plus que ta bouche !... Non, ne craignez rien... j'obéirai au moindre de vos désirs ; mais ne m'ordonnez pas de vous quitter, je vous en prie... Oh ! Ne parlez pas !... Cependant, votre voix charmante est pour beaucoup dans le sentiment éternel que vous m'avez inspiré, nous rencontrant pour la première

fois... Te souvient-il ? ô la très chère, ô la très blonde ? »

Certes, et même trop. Chez M^{me} Huxbey, la belle. Sa mémoire est obsédée de remembrances. M^{me} Huxbey était à la redoute. Figure-t-elle parmi les maîtresses de son mari ? C'est probable. Elle était magnifique, comme une déesse grecque, resplendissante de diamants, avec un bonnet circassien.

Le comte, tantôt hardi et tantôt réservé, célèbre maintenant les gloires de sa femme, son front large et mat, ses lèvres de pourpre, ses mains blanches aux doigts fuselés. Les tempes qui battent, les sens exaspérés, il est pris, tout à coup, d'une envie d'embrasser Meg, de l'étreindre dans une caresse immesurée. Elle remarque ce cou d'homme vigoureux et musclé. Le moment est bestial. Si elle criait au secours ? Comme il l'entoure de son bras, elle se dégage et se recule, dressée sur son séant, les mains sur sa poitrine, pour se préserver.

« — Je tremble et j'ignore ce qu'il faut dire pour convaincre... Daisy, l'amour et la grâce enchanteresse de ma vie, l'unique espoir... »

Il dit n'importe quoi. L'accent et le geste font tout. Un ruban de moire blanche serre

Maggie à la taille dans sa chemise de dentelle ; M. de Véran se grise à la vue de ce dessous intime et ne s'aperçoit point de la mélancolie empreinte sur le visage de sa femme ; de l'effarement de ses traits, de leur expression affolée.

Elle semble suivre, dans l'ombre écarlate du vaste boudoir, parmi les divans, les meubles rares, sur les peaux de fauves, une sarabande ; ses prunelles sont dilatées par une hallucination. Déjà, tandis que le comte la pressait, regardant, par hasard, le pastel de Latour, elle lui avait trouvé une ressemblance avec M^{me} de Sergy, la petite marquise. Elle avait détourné la tête, cherchant à ne plus voir, perdant ses regards dans le vague de la chambre voisine. Des femmes s'envolent de leurs cadres. Pourquoi ce trouble de son cerveau ?.. Elle veut fuir ces apparitions ; mais, à présent, de l'ombre même, entre deux potiches, derrière les bronzes, de partout, dans cette lumière mourante, en surgissent d'autres. A travers le logis encombré, fanfreluché, elles vont, elles viennent, elles dansent, reconnaissables. M^{me} de Marles, dédaigneuse, presque insolente, la contemple ; ses yeux durs ont des reflets d'acier ; elle passe maintenant dans une attitude de compassion...

Une gommeuse blonde, aux yeux verts de mer, pailletés d'or, finement élégante, d'une maigreur qui provoque, Esther Chatam, paraît se moquer ; son rire tinte étrangement dans le silence effrayant de cette fête nuptiale. Soudain, un rire lui répond, celui de la baronne de Nourny qui s'avance un instant, soubrette malicieuse, sous les lis des tentures... Ce volontaire en sabots, à figure joufflue de baby, une fille qu'on lui a montrée dans la redoute, Picoche. Elles sont toutes là, miss Io, l'écuyère, en domino noir garni de roses pompon ; Luce Cricri, la divette avec ses feuilles de vigne, sémillante, virante ; Alice Penthievre en polichinelle ; Lyonnnette Miria, presque nue en jersey décolleté de soie chair et jupe de gaze, mine gouailleuse ; Claudine Millet, en page ; Djina, la bohémienne, avec, à la ceinture, la tête du chat sauvage aux yeux d'opale ; Ellen Sesto, en rose, chaussettes et dessous noirs... Cette actreuse s'avance vers le lit. Veut-elle embrasser M. de Vérant, comme dans la redoute ? Maggie fait un effort intérieur pour un geste en avant, afin d'empêcher ; elle ne peut pas... Ellen s'évanouit... Et menant ce sabbat de fantômes, Éva Cordi, la dernière maîtresse, en almée, jambes solides et souples,

grandes allures, l'œil malin, lèvres humides, les narines roses qui frémissent, saute, gambade, se transforme en Valkyrie... Siéba frappe du pied, brandissant son épée flamboyante; toutes se groupent derrière elle et envahissent la chambre à coucher en un galop passionné d'amoureuses; leur bande tourne, tourne. La Cordi se tient à son chevet, triomphante, le glaive levé. La petite marquise, souriante et plaintive, s'est accoudée au pied du lit.

Une main, glissée sournoisement, monte vite et s'arrête.

A ce contact, miss Amérique se réveille épouvantée, s'échappe d'un bond et s'enveloppe.

Elle a fui.

C'est sans doute une peur niaise de jeune fille, l'effroi du baiser.

Le comte a cherché dans tout l'hôtel, vainement, Meg, qu'il sait outrancière. Elle n'est pas non plus dans le jardin, ni dans le parc. Il a fouillé les massifs prochains, traversé les bosquets, les pelouses. Personne dans cette solitude verte, sous la nuit chaude de juin, pleine

d'étoiles filantes, pareilles à des fusées d'or.

Il a mâchonné des mots, avec furie, avec douleur. A présent, il rentre abattu, désespéré, navré. Il aime Maggie, sa femme, ce viveur d'antan, et, malgré lui attiré, il va vers ce lit où, tout à l'heure encore, elle reposait.

XI

UN IMBÉCILE

XI

UN IMBÉCILE

A son bureau, devant la petite bibliothèque où s'alignent les œuvres de philosophes, de poètes et de savants, Claude Chauny, depuis une heure du matin, lit, en s'interrompant pour méditer, le chapitre de Pascal sur la misère de l'homme. Le volume, brisé comme un livre familier, est ouvert devant lui, dans le cercle lumineux d'une lampe de travail. Les murs sont presque nus ; dans un coin, un simple lit de sangle, sa couchette d'officier.

Un coup de sonnette violent.

Claude tressaille avec le geste mélancolique d'un incurable qui voit dans un signe un nouveau progrès de son mal. La nuit, en effet,

souvent, il lui arrive d'entendre des appels de femmes, des voix suppliantes ou obscènes. Il reprend sa lecture : « J'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre ». Plus fort encore, un second coup de sonnette.

Alors, machinalement, sans se presser, certain qu'il n'y a personne, mais pour le démontrer à son imagination d'une façon sensible, il va ouvrir.

C'est Meg, ou une ombre qui lui ressemble. Elle traverse, sans parler, la première pièce, lentement. Tout est froid, austère; on respire le devoir. Pas encore remise de sa surexcitation, elle s'affaisse au bord du lit étroit et murmure, les mains tombantes :

— C'est moi...

Il n'ose croire à la réalité. Maggie Prentice est chez lui, presque dévêtue, un peu frissonnante sous la nuée de dentelles qui la voile.

Et, de cette femme adorée, la seule capable de captiver son âme trop pensive, de la femme de celui pour qui, sans se trahir un instant, à force de souffrances et d'abnégation, il a pu

se sacrifier, s'exhale un parfum très doux.

Si c'est bien vrai, que s'est-il passé? Quel coup d'excentricité? Il n'y songe pas davantage.

Jamais une femme n'a pénétré chez lui; il est envahi par le charme de ce froufrou qui est entré; il est grisé par cette odeur subtile. Elle sourit; et, subjugué par les yeux de la mystérieusement chérie, profonds et fascinateurs comme des gouffres, il s'agenouille. Elle l'entoure de ses bras, avec une façon de lassitude, câlinement.

« — Oui c'est moi... moi qui vous aime... Si vous saviez... je n'ai pas pu... C'est ignoble, après toutes les autres!.. Vous, au moins, vous pouvez me comprendre. Vous êtes fier, et vous avez su vous garder du simulacre des passions banales... Nous irons, nous partirons, nous ne savons où... Vous êtes digne de moi... Je suis à vous. Faites de miss Amérique ce que vous voudrez. »

Maintenant, les paroles s'ajoutent au prestige, au triomphe de cette jeune fille; il ne réfléchit plus; toute pensée s'apaise dans sa tête. C'est comme un flux d'affection qui

remplit son être entier. Depuis longtemps, des années et des années, il a vécu seul, privé de consolation, de cette tendresse dont l'homme a besoin. Et, cette nuit, il est comme un voyageur solitaire, mourant de soif, qui se désaltère à une source fraîche et intarissable.

Ses lèvres s'approchent de celles de Maggie, ardentes.

« Vous êtes grand, vous êtes loyal... » Fiévreuse, elle soupire encore cette déclaration, tandis qu'une bouche brûlante approche de sa bouche abandonnée. « Vous êtes loyal... » A ces mots, Claude Chauny semble sortir d'un sommeil; il se recule et prononce, debout maintenant :

« — L'honneur est la vertu de l'homme; la pudeur est la gloire de la femme... Vous êtes mariée; rien ne fera au monde que vous ne le soyez pas. Hier encore, vous avez juré fidélité à un autre, vous vous êtes attachée pour la vie à celui dont je suis, depuis l'enfance, le meilleur camarade... Ce serait misérable de trahir la poignée de main que nous échangeons... Vous pâlissez; moi aussi, je dois être plus exsangue qu'un cadavre... En ce moment, meurt en moi, tout ce que

j'ai d'aspirations au bonheur, à l'amour. Le bonheur, l'amour, c'est vous... Ah ! Maggie, vous avez le tort d'une erreur, celle, étant neuve, de vous être initiée, durant cette redoute, aux intrigues d'une jeunesse conquérante et frivole, de vous être mêlée, vous, la fiancée, aux maîtresses; et vous avez commis, enfin, une faute irréparable, vous avez dit oui pour éternellement... Que serions-nous, mon amie ? Un sujet de chroniques dans les journaux, de plaisanterie dans les cercles et les salons, si ce n'est pire. Cela me serait indifférent. Mais il y aurait quelqu'un entre nous, que, même tué, nous ne pourrions... Je ne crois à rien ; cependant, le mariage est sacré ; il devrait être indissoluble. J'admets mal le divorce. »

Il serre les mains de miss Amérique. Tandis qu'il s'exprime d'un air grave, sans pédantisme, avec une émotion qu'il ne parvient pas à dissimuler, car le meilleur de lui est atteint, comme si une membrane du cœur se déchirait, il relève insensiblement la vierge affolée, assise sur son lit ; il la ramène vers le fauteuil canné, où elle retombe, en face des philosophes.

Elle jette une vue distraite sur le livre qui est devant elle, et, sans doute, ne sachant que

répondre, elle lit tout haut la même phrase :
« Tout le malheur des hommes vient de ne pas savoir se tenir en repos dans une chambre. »

Claude Chauny poursuit :

« — Il faut se défier de l'idéal; c'est lui qui perd l'humanité... Les jeunes filles banales, ou extraordinairement supérieures, font les épouses fidèles. Les premières n'ont pas la curiosité, commencement du vice, cause de déchéance; les autres anéantissent le rêve malsain, devinent combien le désir accompli renferme de désillusion; elles savent que mieux vaut être une honnête femme... Retournez, Meg, vous que j'eusse aimée. Il ne connaîtra jamais ces instants... »

Elle fixe sur lui ses yeux clairs de sphynx et, lentement, le mesure, pour ainsi dire, des pieds à la tête. Par minutes, il lui semble que Claude grandit. Un héros? Pas un homme, en tout cas. Il n'aime point.

Quel était le mystère caché dans les prunelles de cette jeune mariée, pas encore femme?

Claude Chauny s'était tu un instant. Il paraissait réfléchir encore, lutter contre sa bête. Pourquoi commettrait-il une mauvaise action, la seule que puissent condamner en-

semble honnêtes gens et bandits de tous les mondes ? Les voleurs même ont besoin de l'amour d'une femme, de la loyauté des compagnons.

Il continua :

« — Les divinités expirent et les principes sont ridicules ; dans notre société, avancée comme une pourriture, dans notre civilisation extrême, existe seulement, de même qu'aux temps les plus primitifs et les plus féroces, le groupe allié contre le reste de l'univers... Tenez, il me souvient de trous de renards, à Fécamp, à la cime des hautes falaises. Ils y descendent en se servant des inégalités de la roche vertigineuse, et, parfois, on en trouve un écrasé sur les galets. Quand ces animaux rôdent dans les champs, autour des fermes, s'ils crèvent d'un coup de fusil ou de fourche, ils n'ont pas à gémir ; c'est la lutte pour la vie... Mais, quand ils sont dans leur antre, dans leur trou de falaise, la mère et les petits, ils n'ont plus rien à craindre ; c'est le repos, la tranquillité, la famille !.. Aujourd'hui, la bataille est âpre, comme aux époques sauvages ; l'honneur est un dandysme. Mais c'est bon d'avoir près de soi, quand on rentre, et cela doit être

respecté dans nos ricanements de tout, un cœur de femme pour se reposer avec confiance... »

Elle écoute et froisse quelques feuillets entre ses doigts énervés; peu à peu, son regret d'être là, simplement du dépit, de la honte, s'augmente de la compréhension des sévérités inflexibles que cet homme, à silhouette de gommeux, chez qui elle s'est réfugiée, lui débite, très pâle, avec la hauteur et l'allure d'un prêtre des premiers temps de la chrétienté.

Lui, profondément athée, lui, un nihiliste, pourquoi se dévouer en ne cueillant pas ce baiser merveilleux dont le désir parfois rend sa tête démente? Le devoir est une élégance; il s'en est imposé la règle. Du regard il parcourt, sur les rayons, de Lucrèce à Schopenhauer, de Shakespeare à Baudelaire, les livres des sages et des rêveurs qu'il fréquente, comme pour y puiser du courage.

A petits pas, il reconduit Daisy, sans qu'elle paraisse s'en apercevoir, jusqu'au fiacre qui attend devant la porte.

Le comte a mâchonné des mots, avec furie, avec douleur. A présent, il rentre abattu, déses-

péré, navré. Il aime Maggie, sa femme, ce viveur d'antan, et, malgré lui attiré, il va vers ce lit où, tout à l'heure encore, elle reposait.

Il a un soubresaut.

Miss América est là, couchée. D'où vient-elle? Il ne songe pas à le demander, car elle lui tend les mains.

XII

QUI SAIT ?

XII

QUI SAIT ?

M. et M^{me} de Véran, après avoir passé un mois dans leur château de Touraine, avaient choisi, pour la saison d'été, une villa délicieuse, à Sandgate, près des falaises, en face d'un immense horizon d'océan. Ils n'avaient plus revu Claude Chauny depuis le mariage; deux lettres étaient venues seulement, assez brèves; l'une, datée du village natal, l'autre, de la grève de Lecq, à Jersey. Quelquefois, le comte avait évoqué le souvenir de son ami; sa femme n'avait point paru s'y intéresser beaucoup; elle répondait avec indifférence et détournait la conversation. Un matin de septembre, où le ciel gris bleuâtre s'éclaircissait d'un pâle soleil, comme ils sortaient joyeusement pour

aller au bain, la mer étant très haute et très attirante, on leur remit un télégramme. Il contenait ces simples mots :

« Paris. Monsieur Chauny mort subitement. Enterrons demain. Baptiste. »

M. de Véran tendit la dépêche à Meg qui avait remarqué son émotion, son visage blême tout à coup.

Elle dit :

— C'est fort triste. Heureusement, il ne laisse personne après lui qui l'aime... Alors vous partez?

— Tout de suite..

Claude Chauny s'était tué; son domestique, en entrant, à sept heures, dans la chambre à coucher, l'avait trouvé à terre, renversé sur le tapis, un petit trou à la tempe; un léger filet de sang avait coulé doucement et s'était figé, près de l'oreille, dans les cheveux courts. Chauny, vêtu très correctement, serré dans sa redingote boutonnant haut, le ruban rouge au revers, le visage tranquille, les yeux à demi fermés, avait la main gauche ramenée vers la poitrine.

Le revolver sous le lit.

La veille, à dîner, au cabaret, Claude, causant avec un de ses rares intimes, avait, soudain, interrompu une discussion sur la musique de Jean-Jacques Rousseau :

— Mais... vous n'entendez rien ?

— Quoi ?

— Pardon. Je me trompais... Vous dites que cette musique n'est pas assez appréciée... Il ne faut pas regretter que certaines jolies choses restent encore entre les gens de goût...

Il avait continué de parler avec son ami sur ce sujet; puis il était parti assez tôt.

Serait-il fou ?

Ces hallucinations le surprenaient, la nuit, lorsqu'il était seul, mais jamais le jour. Cependant, tout à l'heure, il avait perçu, d'une façon très nette, des voix de jeunes femmes. Elles jasaient gaiement; son nom était revenu dans leurs rires.

Serait-il fou ?

Il se souvint de Max, le caricaturiste, qu'il avait rencontré, parfois, le fréquentant peu à cause de ses orgueils puérils de matamore, mais l'estimant pour sa passion de l'idéal. Après le

coup brutal qui frappa l'intelligence de cet artiste, tandis que d'autres l'abandonnaient, Chauny alla le voir, à Charenton, en décembre, vers le soir. Il bruinait. Un employé lui fit traverser une série de couloirs; de temps en temps, derrière des grilles, il aperçut des fous, les uns couchés, les autres circulant, tous sans se parler; ils vaguaient, le corps sans âme. Max était dans une baignoire couverte d'une toile; sa tête convulsée émergeait comme d'une cangue; les genoux s'agitaient avec furie. Claude avait éprouvé une horreur. Et bientôt, pourtant, le malade, amené par un gardien, s'était entretenu avec lui, raisonnablement. Même il proposa :

— Voulez-vous que je vous montre les fous?.. Ce n'est pas intéressant.

Rentré chez lui, assis devant ses bouquins usés, Chauny réfléchissait. Ne serait-il point au début d'une désagrégation intellectuelle? Il a de grands moments de raison avec des échappées de folie. Le contraire approche. Il eut un geste au front comme pour y retenir la pensée.

Et un détail lointain l'effraya.

Jadis, répondant à une interrogation précise, il avait prononcé d'autres paroles que

celles voulues par son cerveau. Cette insoumission des organes fut passagère ; il n'y avait plus songé. Maintenant, cela l'épouvantait. Il pourrait être, un jour, près de Max, son voisin de cellule, et garder, par intervalles, la conscience du moi ?

Il avait peur de se coucher.

Comme les nuits précédentes, il sera tourmenté. Après avoir lu assez longtemps, mais sans parvenir à se distraire de son obsession, il se mit au lit. La lampe éteinte, il ne put s'empêcher d'écouter. Un père lui reprochait, en termes horribles, d'avoir violé sa fille. Cela recommencerait donc sans cesse ? (Dans la semaine, vers une heure du matin, on l'avait conduit au poste. Une jeune femme l'appelait, le suppliait ; elle implorait sa pitié contre un homme la menaçant. Il se leva, s'habilla ; une bougie à la main, car la voix le dirigeait, il sortit de chez lui et entra dans une autre maison. On l'avait arrêté, ne comprenant rien à ses explications.)

Chauny connaissait bien la cause de son mal. Tout le flot de vie qu'il ne déversait pas volontairement lui montait à la tête. Ses nerfs exaspérés lui faisaient entendre ce qui était

seulement, d'une façon vague, dans son imagination.

Et d'autres voix reprenaient, un chœur de vierges.

Il n'y tint plus, rejeta les draps avec rage et décida d'en finir :

« Mon cher Paul,

« Je vais me tuer. Cela ne t'étonnera pas. Tu as un amour pour t'aider à oublier notre amitié. Je te lègue ce que je possède. Non pour toi, car tu es riche. Ne l'éparpille pas en menue monnaie sur la foule des pauvres parisiens, mais, si tu rencontres un tempérament qui ait besoin de ma fortune et qui en soit digne, donne-la lui tout entière.

« J'ai goûté particulièrement l'amère saveur d'un livre de Pascal : *les Pensées*. Veuille le garder dans un coin de bibliothèque en souvenir de ton ami qui retourne au néant. N'approfondis pas trop la vie afin d'être heureux.

CLAUDE CHAUNY.

Puis, comme il avait su bien vivre, ce jeune homme sut bien mourir.

Une centaine de boulevardiers suivirent à

pied le corbillard. M. de Véran marchait à leur tête, à côté d'un oncle. Le reste de la famille, mécontente du testament, s'était abstenu. Quel sentiment avait empêché cette bande de sceptiques de lâcher le cortège en route ?

Michel de Béraud, dont l'existence est une série de compromissions, lui toujours si froid, si absolument impassible, avait les yeux mouillés. Pleurait-il son honneur défunt ? Dans ce cercueil, pour lui sans doute, reposait son fier idéal d'autrefois.

Au cimetière Montparnasse, près de la gare par où le mort devait partir, deux hommes descendirent la bière dans un caveau provisoire, très profond, où trois autres caisses de plomb étaient déjà.

Il y en aurait d'autres par dessus.

Ainsi, Claude, qui, dans la mêlée humaine, cherchait tant à éviter certains contacts et tenait à distance les inconnus comme suspects, les subissait après le suicide. Au bord du trou, sur une plaque noire, en lettres d'or, l'adresse d'un marbrier. Les ouvriers lâchaient peu à peu les cordes et un grincement montait ; le duc de Trésel (il eut, par hasard, un bon mouvement) dit :

— C'est infect ! Je n'ai jamais été ému comme ça.

Deux semaines après, un soir, au crépuscule, comme l'ombre mélancolique s'abattait sur la mer houleuse et beuglante, tandis que Maggie contemplait distraitemment les vagues, leurs franges d'écume, Véran parlait de son camarade d'enfance :

— S'il avait vécu, tu aurais pu le juger. Tu ne sais pas combien ce fut un brave cœur...

— Oui, fit-elle, regardant toujours, avec nonchalance, l'océan remueur, je suis de cet avis... Tantôt j'ai lu un peu du livre qu'il nous a laissé, et je me suis arrêtée sur cette phrase : « Qui veut faire l'ange fait la bête. »

FIN

TABLE

I.	A l'Hippique.....	5
II.	Une étoile de la danse	17
III.	Jalousie du passé	35
IV.	Tas de millions	57
V.	Nocturne.....	79
VI.	Premier amour.....	113
VII.	Les Anciennes.....	135
VIII.	La petite Marquise.....	157


IX.	La Redoute	181
X.	La nuit de Noces	249
XI.	Un imbécile	271
XII.	Qui sait ?.....	283

FIN DE LA TABLE

AND THE BOOK

BOUND

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03317 4213

JUL 26 1937

UNIV OF MICH.
LIBRARY

